NUMÉRO 1029 — 1er MAI 1949

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

L'augmentation constante de notre prix de revient nous oblige à aligner notre tarif sur celui des autres grandes revues. Il devient désormais le suivant :

	France et Union Française	Étranger
Un an	**1.250** fr.	**1.600** fr.
6 mois	**650** fr.	**850** fr.

LE NUMÉRO : **125** francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercure » à l'étranger

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique, à M. Henri PIRON, 40, rue Aviateur-Thieffry, Bruxelles, C.C.P. 107.363 (un an : 275 francs belges, 6 mois : 145 fr. belges, le numéro : 25 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 38, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

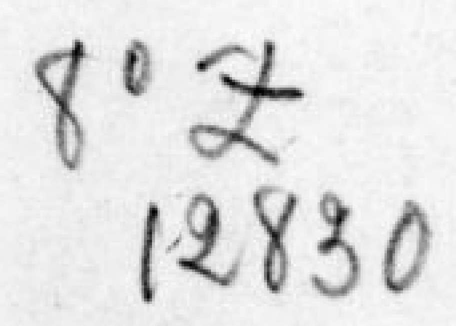
En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

MERCVRE DE FRANCE

TOME TROIS CENT SIXIÈME

Mai-Août 1949





Mai-Août 1949

MERCVRE

DE

FRANCE

Tome CCCVI



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
MCMXLIX

PREMIÈRES IMPRESSIONS

par HENRI MICHAUX

Ne m'étant pas, enfant, prêté à jouer avec le sable des plages (manque désastreux dont je devais me ressentir toute la vie), il m'est venu, hors d'âge, le désir de jouer et présentement de jouer avec les sons.

Oh! Quelle étrange chose au début, ce courant qui se révèle, cet inattendu liquide, ce passage porteur, en soi, toujours et qui était.

On ne reconnaît plus d'entourage (le dur est parti).

On a cessé de se heurter aux choses. On devient capitaine d'un FLEUVE...

★

On est pris d'une étrange (et dangereuse) propension aux bons sentiments. Tout est pente. Les moyens déjà sont paradis.

Cela manque un peu de freinage, cet écoulement merveilleux.

On ne trouve pas les freins; ou pas aussi vite qu'on ne trouve le merveilleux...

★

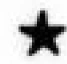
On met en circulation une monnaie d'eau.

★

Comme une cloche sonnant un malheur, une note, une note n'écoutant qu'elle-même, une note à travers tout, une note basse comme un coup de pied dans le ventre, une note âgée, une note comme une minute qui aurait à percer un siècle, une note tenue à travers le discord des voix, une note comme un avertissement de mort, une note, cette heure durant
m'avertit.



Dans ma musique, il y a beaucoup de silence.
Il y a surtout du silence.
Il y a du silence avant tout qui doit prendre place.
Le silence est ma voix, mon ombre, ma clef...
signe sans m'épuiser, qui puise en moi.
Il s'étend, il s'étale, il me boit,
il me consomme.
Ma grande sangsue se couche en moi.



Quand rien ne vient, il vient toujours du temps,
du temps,
sans haut ni bas,
du temps,
sur moi,
avec moi,
en moi,
par moi,
passant ses arches en moi qui me ronge et attends.

Le Temps.
Le Temps.
Je m'ausculte avec le Temps.
Je me tâte.
Je me frappe avec le Temps.

Je me séduis, je m'irrite,
je me trame,
je me soulève,
je me transporte,
je me FRAPPE *avec le Temps...*

Oiseau-pic.
Oiseau-pic.
Oiseau-pic.

★

Qu'est-ce que je fais ici?
J'appelle.
J'appelle.
J'appelle.
Je ne sais qui j'appelle.
Qui j'appelle ne sait pas.
J'appelle quelqu'un de faible,
quelqu'un de brisé,
quelqu'un de fier que rien n'a pu briser.
J'appelle.
J'appelle quelqu'un de là-bas,
quelqu'un au loin perdu,
quelqu'un d'un autre monde.
(C'était donc tout mensonge, ma solidité?)
J'appelle.
Devant cet instrument si clair,
ce n'est pas comme ce serait avec ma voix sourde.
Devant cet instrument chantant qui ne me juge pas,
qui ne m'observe pas,
perdant toute honte, j'appelle,
j'appelle,
j'appelle du fond de la tombe de mon enfance
qui boude et se contracte encore,
du fond de mon désert présent,

j'appelle
j'appelle
L'appel m'étonne moi-même
Quoique ce soit tard, j'appelle

Pour crever mon plafond
sans doute
surtout
j'appelle.

★

Pourquoi faut-il aussi que je compose?
Pour briser l'étau peut-être,
pour me noyer peut-être,
pour me noyer sans m'étouffer,
pour me noyer mes piques,
mes distances, mon inaccessible.
Pour noyer le mal,
le mal et les angles des choses,
et l'impératif des choses,
et le dur et le calleux des choses,
et le poids et l'encombrement des choses,
et presque tout des choses,
sauf le passage des choses,
sauf le fluide des choses,
et la couleur et le parfum des choses,
et le touffu et la complicité parfois des choses,
et presque tout de l'homme,
et tellement de la femme,
et beaucoup, beaucoup de tout
et de moi aussi
beaucoup, beaucoup,
beaucoup

...pour que passe enfin mon torrent d'anges.

★

Peu ici compose.
Tout le contraire,
m'y décompose
en paix, en fluide, m'y décompose.
Mes pierres, ma dent y décompose
mon obstiné résistant y décompose
et m'étends,
et m'étends à la peine des autres.
Lâchant tout respect humain,
je calme, je console, je guéris,
je ressuscite la morte,
j'ouvre les portes,
j'avance pour bénir,
je parle au nom de tous.
Arc-en-ciel.
Plus de procès.
Je plante l'arbre à pain.

★

Marquée par la cassure d'un mal profond, une mélodie, qui est mélodie comme un vieux lévrier borgne et rhumatisant est encore un lévrier, une mélodie

Sortie peut-être du drame du microséisme d'une minute ratée dans une après-midi difficile, une mélodie défaite, et retombant sans cesse en défaite

Sans s'élever, une mélodie, mais acharnée aussi à ne pas céder tout à fait, comme retenu par ses racines braquées, le palétuvier bousculé par les eaux

Sans arriver à faire le paon, une mélodie, une mélodie pour moi seul, me confier à moi, éclopée pour m'y reconnaître, sœur en incertitude

Indéfiniment répétée, qui lasserait l'oreille la plus acquiesçante, une mélodie pour radoter entre nous, elle et moi, me libérant de ma vraie bredouillante parole, jamais dite encore

Une mélodie pauvre, pauvre comme il en faudrait au mendiant pour exprimer sans mot dire sa misère et toute la misère autour de lui et tout ce qui répond misère à sa misère, sans l'écouter

Comme un appel au suicide, comme un suicide commencé, comme un retour toujours au seul recours : le suicide, une mélodie

Une mélodie de rechutes, mélodie pour gagner du temps, pour fasciner le serpent tandis que le front inlassé cherche toujours, vainement, son Orient

Une mélodie...

SUR LE " PAIN DUR " DE PAUL CLAUDEL

par ALAIN

N'importe quel lecteur de *L'Otage* a, je suppose, suivi en pensée la destinée de Turelure, après ce beau coup de la Restauration qui le délivre de sa femme et le fait ministre. Il y a, après les grands troubles, un peu de majesté dans l'homme le plus vulgaire; ce Turelure, qui a de l'esprit, et qui se souvient d'avoir été généreux, et, bien mieux, ramené à la pensée par cette blessure qui le rend boiteux, donc lent mais non pas lourd, ce Turelure donc, car je le voyais vivre, cela viendrait-il au sérieux admirable qui imite la probité, ou bien à un genre de mépris, ou bien à cette prudence qui par l'âge devient passion et remplace les passions? J'attendais donc quelque vieillesse de Turelure; et la voici.

Mais je suis déçu, non pas tant déçu qu'effrayé. C'est plus que je n'attendais et ce Turelure est presque mort; tout à fait vieillard, avec des traits d'enfance; le tout cruellement marqué; on ne peut lire tranquillement ces redites du vieillard, et ces puériles comédies du sentiment, et ce désir de tout, mais sans force, et ce plaisir de blesser, et cette peur de mourir; les nuances à part, cela est sans doute le lot de tous ceux qui meurent par l'effet de l'âge; et voilà un vigoureux portrait de la décrépitude, mais ce Turelure n'agit plus; et c'est pourquoi je ne trouve plus ici le drame.

Une autre raison fait que, même avec l'action du brutal Capitaine (c'est le fils de Sygne et de Turelure), ce drame n'arrive pourtant pas à reposer quelque part; c'est que la vie privée n'y tient plus à la vie publique. Et ce trait, qui dépend de l'âge de Turelure, désormais impuissant autant qu'important, se retrouve en tous les autres, par une loi cachée qui révèle l'artiste supérieur, car je ne vois ici que des ombres autour d'une ombre. Aucun d'eux n'est d'un temps, ni d'un

pays, ni d'une fonction. La Polonaise ne tient à rien; la Juive non plus; et le Capitaine n'a de racines qu'en sa Mitidja, dont nous sommes bien loin. Par la même nécessité, l'auteur les rassemble tous au lieu qui ne leur est plus rien, et qui est le lieu de *L'Otage*, mais presque vide, et déjà en déménagement; ils sont comme des parents éloignés venus pour un enterrement. En sorte que, pour avoir laissé Turelure vieillir trop, et ce vieillissement est réel à faire peur, l'auteur a fait une chose rare, et en son genre belle, qu'on pourrait appeler le contraire ou la négation du drame; cela va jusqu'au détail, puisque Turelure meurt tout seul dans l'instant où son fils va le tuer.

Je ne sais s'il faut chercher plus avant. L'auteur veut-il faire entendre, par la force des âges et des temps, qu'il y a des époques entre deux où rien n'arrive, pas même les crimes? Ce serait comme les déserts de l'histoire publique et privée; ainsi apparaîtrait la stérilité essentielle du mariage de raison; de toute façon, ce vide est plein de signification. Aucun peintre d'enfers ou d'ombres n'a jamais mieux fait.

UNE TRAJECTOIRE

Le Pain Dur est une trajectoire. Car toutes les actions y sont extérieures à l'homme; c'est l'état de paix.

Il n'y a que la pensée qui puisse bondir par dessus le vide de la Restauration. *Le Pain Dur* ne serait donc qu'un acte final à *L'Otage*.

Mais conduisant à quoi? Au *Père Humilié?* Cette pièce est politique, comme pouvait être la politique sans Napoléon. C'est donc une autre trajectoire. Le projectile va se piquer en terre dans le *Partage*. Mais comment parler de cette dernière pièce, qui n'est presque plus une pièce? C'est le désordre résultant d'un monde où les seules forces sont le commerce colonial, c'est-à-dire ce fantôme de commerce qui va rétablir les fortunes. Trois hommes, très différents. L'avare administrateur De Ciz qui n'a pour fin que de gagner. Et puis l'actif Almaric qui se lance dans l'action, et prend pour soi tous les risques. Enfin Mesa qui est l'homme de la paix, le diplomate sans espoir.

Une seule femme, Ysé; mais c'est un diable, qui voudrait faire encore un drame de trois existences posées sur le vide (figuré ici par le mouvant de la mer). Mais l'existence manque, et Ysé frappe vainement sur le plancher. Les hommes sem-

blent près de mourir, l'avare par indifférence (car quelque parti qu'on prenne on gagne de l'argent). L'actif par son entrain même (car il n'est pas croyable que les peuples supporteront ces fantaisistes; et dans le fait l'insurrection terminera tout). Dans cette course à l'abîme quelques répliques fulgurantes sont échangées, ce qui fait une apparence de drame, à peine une apparence. Tout ce qui est dit est absolu; le mariage est nié; la famille aussi. Il n'y a plus que Dieu, qui ne dit pas son secret. Ysé est une femme qui se pose comme une autre humanité, et qui se précipite sur tout homme pour le dévorer. Car la femme n'est bonne qu'à défaire; à détourner l'homme, à l'importuner. Tous les lieux communs de l'amour sont rompus, mis en pièces par un jeu diabolique. Les deux premiers hommes ne semblent point s'en soucier. Mesa, le doux Mesa, porte tout le poids de cette décomposition anarchique; et au surplus il en loue Dieu.

Il s'est donc passé, depuis *L'Otage,* un essai de l'homme pour exister sans gloire, cet essai se termine à la lumière de *Midi,* qui ne laisse point doute. Cette pièce en trois parties, dont la conclusion la nie toute, c'est comme le portrait d'une époque. Je ne crois point du tout que les auditeurs ou spectateurs de *Partage* aient compris cela. J'ai remarqué, en lisant la critique, que les acteurs n'ont rien expliqué, n'ayant rien compris non plus. Le pouvaient-ils quand *L'Otage* rassemblait toutes les obscurités? Il y a pourtant une morale de tout cela, c'est que le mariage de raison est le vrai mariage. Mais, alors, Dieu nous rappelle que la vraie fin est dans une autre vie; toute passion en arrive là, et voilà tout un drame reconstruit à peu près. Ne nous marions point, et étudions le mystère chinois qui, par le fait, prouve certainement quelque chose. A coup sûr, que la Chine est un mauvais miroir pour se connaître, quand on est Européen. La sagesse de Confucius représente, en somme, une grande faillite, grande par ceci qu'elle semble s'accorder très bien avec notre sagesse, grecque et chrétienne. Claudel a pour destin de détruire à coups de poing ces petites constructions. Le fait est que les quinze ans napoléoniens, et la petite presqu'île d'Europe, sont choses négligeables à côté de la durée et de l'étendue de la Chine. La présente suite d'idées consacre cet oubli.

L'ILE VIERGE

par JEAN QUÉVAL

1

Je ne sais plus si c'était la mère; c'était peut-être la grand-mère, la marraine ou la tante; en tout cas, elle avait la charge du petit garçon. Celui-ci éprouvait de l'affection pour un chat. La dame, hostile à ces épanchements, contraires à la formation d'une saine virilité puritaine, tança le jeune mâle, qui ne comprit rien à cet emportement et n'en tint aucun compte. C'est alors que la dame prit le chat et l'offrit aux voisins, où le jeune garçon alla le retrouver. C'est alors que la dame reprit le chat aux voisins et le tua.

J'emprunte à Osbert Sitwell cette histoire de l'Angleterre victorienne, parce qu'elle a, je crois, le mérite d'éclairer l'Angleterre de ces années-ci. N'importe quel Français d'âge raisonnable et qui eut avant-guerre l'occasion de séjourner quelques mois au Royaume-Uni garde le souvenir, non d'un pays de sybarites, bien entendu, mais d'un pays d'aimable visage. Les jeunes filles, le whisky, les cigarettes, les vingt substantielles façons d'agrémenter le thé, peuplaient la monotonie dominicale. L'abondance de la nourriture compensait en partie l'absence barbare de cuisine proprement dite. Je parle de la bourgeoisie et je parle du Sud. Dans des limites, c'est-à-dire sans pulvériser les tabous et sans enfreindre les conventions, ces Anglais, bien nourris et bien vêtus, qui partaient en week-end en automobile et passaient leurs vacances sur le continent, menaient une vie hédoniste : ils profitaient encore de l'avance industrielle prise par leur pays un siècle plus tôt, et des investissements de la Cité à travers le monde. A quel point l'Angleterre s'est appauvrie depuis la guerre, rien ne le dit mieux que la vie présente des mêmes familles, des mêmes classes, des mêmes comtés. Le lait demeure en abondance, mais non le beurre (« beurre national »), ni le

bacon (rationné), ni la viande (rationnée aussi); le whisky, difficile à se procurer, est fort cher, et aussi, à un moindre degré, les cigarettes; le contrôle des textiles fait qu'un couple convenablement installé en 1939 n'a guère pu, depuis, renouveler plus du tiers de sa garde-robe; les allocations d'essence interdisent pratiquement le tourisme automobile intérieur; et quant au tourisme continental, il est soumis à l'octroi de devises : trente-cinq livres sterling s'il s'agit de venir en France. Je ne sais qui est l'Anglais moyen. Mais si nous appelons Anglais moyen un certain Anglais qui voyage et ne sait pas le français, ou si peu qu'il n'ose le parler, un certain Anglais qui est le touriste traditionnel, alors nous pouvons dire de l'Anglais moyen qu'il mange moins, qu'il boit moins, qu'il fume moins, qu'il voyage moins et qu'il est moins bien habillé qu'avant-guerre. Je dis l'Anglais moyen, ou le touriste, pour faire image : mais la même remarque vaut pour tous les Anglais qui ne sont pas des salariés de base.

2

Joignez que cet état de choses dure depuis tantôt dix ans, et qu'il est impossible de prévoir à présent qu'il puisse un jour prendre fin. Je ne dis pas qu'il ne se produira pas quelque amélioration du niveau de vie individuel. La ceinture se desserrera peut-être légèrement peu à peu, comme il est récemment arrivé déjà : je pense à l'annulation du rationnement textile, et à la presse, qui s'étoffe un peu, et dont le tirage est redevenu libre. De tels événements, mineurs mais heureux, sont probables; ils jalonneront et concrétiseront le relèvement économique national, déjà vigoureusement amorcé. Mais quels sombres périls ont été évités au prix de l'immense effort de tous, et quel chemin il reste à parcourir encore, c'est ce que révèle l'éditorial du *Manchester Guardian* du 1er janvier, où l'on lit : « 1948 a été aux problèmes économiques de l'après-guerre ce qu'El-Alamein fut à l'évolution du conflit des armes. » Or, quand bien même cette autre guerre serait gagnée finalement; quand bien même la Grande-Bretagne serait en mesure en 1952-1953, au terme du plan quadriennal, de se passer sans dommages de l'aide américaine, sensiblement réduite jusque-là d'année en année, et de se dire de nouveau pleinement indépendante — ce qui suppose l'acroissement sensible et constant du volume des exportations, — il n'apparaît pas que les importations de produits de consommation

puissent alors dépasser 85 % de ce qu'elles étaient avant-guerre : pourcentage dont devra se satisfaire une population accrue. La politique de rationnement, si modifiée qu'elle puisse être dans ses modalités et dans ses points d'application, devra donc être vraisemblablement maintenue. Aussi voit-on que les dirigeants travaillistes du Royaume-Uni ne doivent pas simplement doubler un cap, mais trouver et asseoir une nouvelle formule d'équilibre vital. Sans m'appesantir sur pareil problème dans les pages du *Mercure*, je voudrais au passage rapidement décrire quelles semblent être à ce jour les principales articulations de cette formule.

3

Nourrir cinquante millions d'habitants : c'est le plus impérieux et le premier objectif. L'autarcie agricole est naturellement exclue, mais il est envisagé de porter la production de 1952 à 150 % de celle de 1938. Rationalisation, vulgarisation des découvertes — l'insémination artificielle du bétail est aujourd'hui pratique constante, — subsides gouvernementaux ont déjà permis de réaliser des progrès sensibles. Mais c'est naturellement le rationnement lui-même qui permet depuis 1940 de donner à chacun son juste minimum. Si toutefois c'est là le meilleur moyen de tenir les prix alimentaires, ce n'est pas le seul : c'est artificiellement qu'ils demeurent fixés raisonnablement bas : le gouvernement vient ici au secours du consommateur en comblant la différence. Il est vrai qu'en cela l'Etat ne fait aucun don aux particuliers : car, par tout un jeu d'impôts indirects, il trouve l'argent nécessaire à cette généreuse opération. Ces impôts indirects — *purchase taxes* — couvrent les articles les plus variés, de luxe, de demi-luxe, d'utilité seconde, et s'élèvent de 35 % à 100 %. Ils expliquent le prix des cigarettes et du whisky, par exemple, par quoi l'on voit que tout le monde pour ainsi dire est touché; mais par quoi l'on voit aussi que ce qui n'est pas de nécessité vitale est taxé, en faveur, en somme, de ce qui l'est. Ce principe d'équité relève à la fois de la bonne économie et de la bonne économie sociale. Mais un mot encore sur les impôts indirects : ils sont la pièce maîtresse de direction de l'économie; car ils ne servent pas qu'à collecter les sous, mais aussi à réserver à l'exportation des articles non indispensables au marché intérieur, ou, parallèlement, à limiter

certaines importations (exemplairement, cas des cigarettes). Le but : se garder de l'inflation, sauver la monnaie, accroître la production pour exporter plus (et la construction d'automobiles atteint 140 % des chiffres de 1938), importer moins, rééquiper les mines, les chemins de fer, les principales industries, l'indépendance en 1953. C'est un programme où il entre de l'égoïsme national. Quant au moyen de le réaliser, il a nom l'altruisme individuel.

4

Il est toutefois un aspect de cet altruisme qui échappe presque toujours à l'observateur étranger : c'est qu'il n'est pas pareillement exigé de tous les individus. Si l'Anglais-touriste mange moins, boit moins, fume moins, s'habille moins bien, etc., en revanche, l'ouvrier anglais vit mieux. Il mange plus, et c'est avant-guerre qu'il était sous-alimenté : je crois être autorisé là-dessus à l'affirmation sans nuances, car c'est un point sur lequel je me suis renseigné à des sources diverses. Il mange plus; il vit dans un univers de plein emploi et de monnaie stable; il jouit d'un système neuf et efficace de sécurité sociale; il bénéficie d'un service médical et dentaire qui le garantit contre la maladie. Au revers de la médaille, le prix des cigarettes. Néanmoins, comparez. Comparez à l'ouvrier britannique d'avant-guerre, à l'ouvrier continental de nos jours.

Dame, pour le bipède électeur des autres classes, se pose différemment le problème. Il bénéficie, certes, aussi de l'état de stabilité économique, et il sait, par ses lectures ou par ses voyages, que cela est précieux; il jouit dans une certaine mesure de la sécurité sociale tout comme l'ouvrier. Mais il trouve excessif le prix des chemises, des chaussures, des montres, des alcools, des cigarettes; il grommelle de devoir souvent se passer de boire ou de fumer selon son goût exact; il fulmine d'être contraint, faute de devises, de continuer, pendant ses vacances continentales, le traintrain médiocre de sa vie insulaire; et il assiste, avec chaque année qui passe, à l'accélération du nivellement des revenus, par le fait de l'impôt direct.

Ce sont là, contrastées et grossies, des réactions de classe devant la mise en chantier du socialisme, et telles qu'on pourrait les saisir en d'autres pays. Mais reste encore l'esprit anglais.

5

Ce socialisme n'est pas né d'une vue de l'esprit, mais de la nécessité. Il n'a pas été porté sur les fonts baptismaux par des doctrinaires, mais par le gouvernement de coalition. Le rationnement n'a pas été réglementé tout d'abord par un travailliste, mais par lord Woolton, conservateur; les grandes lignes du système de sécurité sociale n'ont pas été imaginées non plus par un travailliste, mais par lord Beveridge, libéral. Ainsi, originellement, certains chapitres du socialisme anglais se présentent comme une œuvre commune, et non comme une œuvre partisane. S'il est évident que rien de cette œuvre n'aurait été entrepris sans la longue action préalable des doctrines et des propagandes socialistes, il est évident aussi que le parti tory (qui n'a jamais eu de doctrine, mais l'instinct des opportunités anglaises) et le parti libéral (qui n'a jamais eu de doctrine, mais le désir d'une bonne conscience) ont eu le bon esprit de faire leur part opportune et leur juste part aux doctrines et aux propagandes socialistes. Assez généralement, on pourrait trouver dans des rapports de commissions ou d'experts antérieurs à la législature présente les fondements de la législation collectiviste vigoureusement amorcée par cette législature : ainsi est-ce le cas pour la réforme de l'éducation, et est-ce même, en un certain sens et jusqu'à un certain point, le cas pour la nationalisation des mines.

6

L'un des thèmes préférés de la presse d'opposition, c'est qu'en somme les socialistes rompent, à des fins doctrinaires, avec les méthodes d'empirique bon sens qui ont généralement été celles des gouvernements britanniques. Je n'en vois guère de preuves. Ce qui me frappe au contraire, dans la façon dont ce gouvernement-ci aborde les problèmes du socialisme, c'est l'aptitude à isoler le contenu concret de chacun d'eux; c'est de trouver des comptables parmi ces économistes. Que l'appropriation collective des moyens de production soit le but, soit. Mais on nationalisera ici pour rompre un monopole qui maintient des prix abusifs; là, pour que le gouvernement demeure maître d'une politique de vente d'armements qui ne contrecarre pas sa politique étrangère; ailleurs, afin de procéder aux investissements considérables qui seuls permettent un rééquipement efficace. L'appropriation collective des

moyens de production sera donnée par surcroît. Si le gouvernement procède ainsi raisonnablement pas à pas (ce que, pour être honnête, l'opposition conteste avec vigueur), c'est entre autres pour cette simple raison qu'il peut gouverner en effet. Non point se parer à droite et se parer à gauche, se concilier un groupe et se coaliser avec un autre, avaler la couleuvre et boire l'obstacle, non point lire la presse comme un horoscope, préparer des élections à la saison nouvelle, défendre le régime et fabriquer des complots, non point choisir de tomber sur ce problème-ci ou ce problème-là, en faveur de celui-ci ou de celui-là : mais gouverner. Avec calme et dignité, avec lucidité et cohérence, avec bon sens et courage, gouverne le gouvernement de Clement Attlee.

7

Je le crois, Paul Reynaud a raison. La France a sauvé l'Europe. Au commencement du socialisme anglais, il y eut l'armée française, même victime de son impréparation comme de l'imprévoyance des hommes d'Etat, des politiciens et de ses chefs; il y eut l'armée française, même démoralisée, tronçonnée, défaite, mais qui détourna le flot. L'Angleterre ne fut pas envahie; sa sereine évolution demeurait assurée pour les temps à venir. A l'abri de la monarchie — son prestige est intact, s'il ne s'est pas encore accru depuis 1939, — et fidèle à ce système électoral bipartite nominal sans « proportionnelle », chef-d'œuvre de l'esprit pratique, l'Angleterre inscrit le socialisme dans le régime établi, et c'est un socialisme qui ne volatilise pas le budget. L'opposition ne fera pas sauter la machine en haine du monde nouveau, à l'enfantement duquel elle a naguère naïvement contribué; il faut se garder d'ailleurs des apparences quand ce sont celles de la controverse, même retenue de ton : les arguments échangés entre les journaux ou les orateurs des élections partielles vont au delà des réalités présentes : en réalité, à ce jour, les grands différends doctrinaires ont été ajournés. L'opinion conservatrice n'est pas sérieusement opposée à la politique d'austérité, ni aux nationalisations de la banque d'Angleterre, des chemins de fer et des mines; ce n'est vraiment qu'avec celle de l'acier qu'on entre dans la phase profondément controversable de l'implantation socialiste. On ne voit pas que les conservateurs puissent aller l'année prochaine à la bataille en reprochant aux socialistes de mettre la médecine à la portée de tous,

de rééquiper les mines ou les chemins de fer, de multiplier les bourses aux étudiants, de donner à manger à tous en maintenant le rationnement et en tenant les prix des produits alimentaires, même artificiellement et par l'emploi de subsides. Je sais qu'il y a l'autre façon de dire les mêmes choses. Mais invoquer le coût de l'implantation socialiste n'a pas le caractère d'une objection massive et qui emporte tout quand le budget est en équilibre, la production accrue, la balance extérieure améliorée, la monnaie saine, et les investissements à l'étranger en voie de lente reconstitution. Il n'est pas sûr que les conservateurs au pouvoir eussent tenté une politique très vigoureusement différente de celle faite par les socialistes; il n'est pas sûr non plus qu'ils en aient une à proposer l'année prochaine.

8

La sagesse du complexe politique anglais n'est pas pour rien dans le bonheur et l'efficacité réels du socialisme anglais (je m'aperçois que je dis anglais tout du long; c'est pour britannique, bien entendu). Mais la vertu de l'opinion est cependant décisive à cet égard. Je veux dire l'opinion-cobaye, considérée comme distincte de l'opinion-électorat et de l'opinion-presse, auxquelles nous venons. Qu'on ne voie aucune intention péjorative dans l'expression. Je la crois d'une commode efficacité pour dire que, s'étant prononcée par le moyen du vote, l'opinion subit ensuite les conséquences, fastes ou néfastes, de son choix; que toujours une certaine médication lui est imposée dont les effets ne peuvent être intégralement prédits; enfin que ces effets dépendent grandement de sa réaction, et en particulier du sérieux et de l'autodiscipline qu'elle apporte dans la prise de la médication. C'est ici que l'Angleterre se révèle admirable. Faut-il redire la loyauté devant l'impôt? Ce phénomène intrigue et désarçonne nos Français. Il en est d'autres. Les coupures de courant, plusieurs heures par jour, laissées à la discrétion de l'usager, à la fin de l'hiver 46, et tous les usagers coupaient le courant aux heures dites, sans qu'aucune sanction pourtant ait été prévue, par simple amour-propre civique. Les restaurateurs qui jamais n'ont proposé un arrangement, un adoucissement, un supplément. Les *barmaids* qui vendent des cigarettes — aux habitués — au prix normal. On n'a pas tout dit quand on a parlé de discipline collective et d'instinct du

troupeau. S'il n'y avait que cela, ces Anglais ne seraient jamais que des Allemands. Il y a autre chose, qui est le sentiment très aigu et toujours agissant de la présence et de l'existence des autres — des autres *personnes;* du respect qui leur est dû et de la place qui leur revient. Et il y a autre chose encore, et que je crois plus important. C'est l'aptitude de l'Anglais à s'imposer une ligne de conduite. Ce propriétaire du débit de tabac qui ne vend ses cigarettes qu'entre certaines heures; cet épicier du nord qui s'impose de distribuer les suppléments aux rations — il faut bien qu'il y ait quelque supplément pour que tous les tickets soient honorés — aux familles nombreuses et tour à tour. Tous effets de l'aptitude à s'imposer une règle de conduite; tous effets du puritanisme.

9

La dame qui tuait le chat pour que son fils (ou petit-fils, ou neveu, ou filleul) ne s'amollisse pas en sa compagnie, on peut dire d'elle (si l'on veut) qu'elle est un personnage pour Freud; on peut dire encore que cet exemple de férocité puritaine est mal choisi, en ce sens qu'il se fonde sur la cruauté à l'égard des bêtes, phénomène rare en Angleterre; il demeure pourtant que la dame qui tuait les chats est la lointaine ancêtre de l'épicier et du propriétaire du débit de tabac. La rencontre se fait par-dessus les générations intermédiaires. Je dis générations en l'absence d'un autre mot. Il faudrait recouper cette notion à travers une vue de l'évolution des classes; je ne prétends pas du tout qu'une famille ouvrière, une famille de petits bourgeois, une famille de grands marchands aient suivi la même évolution. Mais dans la mesure où l'air du temps s'impose à l'évidence, il est sûr, et que l'Angleterre est puritaine, et qu'elle l'est plus qu'entre les deux guerres. Les étranges snobismes universitaires d'autrefois, comme d'affecter de ne rien faire, de ne travailler qu'en cachette et nuitamment, seraient aujourd'hui d'une affectation déplacée, ou simplement incompréhensibles. Les personnages peints par Aldous Huxley dans *Antic Hay* (et je ne parle même pas de Rosy, Mme Bovary sans le savoir, et plus sommairement conduite par ses désirs que l'héroïne de Flaubert), voyez quel était leur épicurisme, et, ce qui est plus significatif peut-être encore, leur goût de la déambulation, par quoi ils s'apparentent à des héros de Flaubert, de Drieu la Rochelle, de Montherlant, de Villon, de Jean Genêt, et à

tous les parisiens : ils sont décidément passés de mode, et mauvais Anglais désormais celui-là qui balance où il va et prend Piccadilly circus pour le jardin du Luxembourg. Les parties d'autrefois, de Bloomsbury ou de Chelsea, où chacun apportait sa bouteille d'alcool, où une grande dizaine d'invités passaient la nuit après avoir délibérément manqué le dernier métro n'existent plus. Ces jeunes filles, objets de répulsion pour les mères françaises, jeunes filles de parcs, jeunes filles de plages, jeunes filles quand même, que sont-elles devenues? Leur postérité ne paraît pas être à leur image. Comme il y a des saints, mais non des sociétés de saints, il faut pourtant que ces puritains trouvent le point où renoncer, où s'échapper, où se livrer. Significativement, c'est surtout au niveau du jeu qu'ils le trouvent. C'est dans le jeu et par le jeu qu'ils atteignent à la joie de vivre. Par le jeu, je veux dire le sport, bien entendu; mais aussi, « le jeu ». S'il est en Angleterre un vice national, je ne crois pas du tout que ce soit l'alcoolisme (probablement plus développé en France); ni ces habitudes post-adolescentes où une éminente personnalité de la critique littéraire française voit une « structure sociologique secrète » du pays; non, c'est le jeu. On a calculé que, par l'effet du jeu et dans la seule mesure où les taxes d'Etat permettent d'en contrôler le volume, c'est-à-dire uniquement pour ce qui a trait aux courses de chevaux, aux courses de lévriers et aux matches de football, et donc à l'exclusion des jeux de salon, — c'est environ sept cent milliards de francs Queuille qui changent de mains annuellement. Les courses de chevaux viennent en tête pour le volume des sommes jouées; les matches de football, pour le nombre des parieurs (44 % de la population de plus de seize ans). Ainsi — et de même qu'il est certain que le puritanisme (l'Angleterre en est la preuve) ou à tout le moins une vision protestante du monde (cas des pays scandinaves) sont de bons terrains, et peut-être les seuls terrains, où développer la sociale-démocratie — on peut se demander si le puritanisme et l'ennui qu'il engendre ne sont pas de nature à donner naissance à quelque monstrueuse ou fabuleuse anomalie sociale. L'Etat, en dépit des bénéfices matériels considérables que celle-ci lui rapporte, n'a pas pu ne pas s'en inquiéter : le gouvernement Attlee a nommé une commission d'enquête. Il n'est naturellement pas question d'extirper un instinct du cœur de l'homme; je ne suis même pas sûr qu'il soit sage de vouloir le comprimer fortement. Il

est probable que l'Anglais — en tout cas, l'Anglais de 1949 — a besoin de jouer, pour éprouver cette petite excitation qui fait toute la différence entre la vie vécue et la vie d'habitudes, tout comme le Français — en tout cas, le Français de l'affaire Dreyfus, ou du Front populaire, ou de la Libération — éprouve le besoin de lire chaque matin un éditorial polémique. Quoi qu'il en soit, qui veut comparer de nos jours la France et l'Angleterre (et je me demande s'il ne serait pas légitime d'écrire : l'Angleterre au reste du monde) doit savoir que le plan de clivage est là : puritanisme d'un côté de la Manche, hédonisme de l'autre. Beaucoup parler ou non, faire des gestes ou non, ce sont des signes extérieurs, et qui trompent assez souvent, comme le tweed et le fauteuil club. C'est là presque de l'anecdote. Puritains, épicuriens : c'est cela qui fonde vraiment les comportements des uns et des autres, et leurs plus profondes dissemblances. Non que tous les Anglais soient puritains, ni épicuriens tous les Français; non que les Anglais se refusent tous les plaisirs, ni que les Français n'aient d'autre pente que de les rechercher. Mais c'est la règle d'or.

10

Il faut toujours écrire : « l'Angleterre est une île » au commencement de tout livre sur l'Angleterre. Je voudrais même ajouter pourquoi c'est là une vérité d'une évidence accrue encore. L'insularité de l'Angleterre est renforcée par comparaison, et la raison en est simple. Complétons la phrase. L'Angleterre est une île qui n'a pas été envahie. Je l'ai remarqué déjà, touchant la pérennité des institutions; il y faut revenir touchant les mœurs. Leur désagrégation accélérée s'est produite sur presque tout le continent : phénomène d'occupation, caractérisé par deux fléaux et deux constantes : marché noir et prostitution multipliée. C'est certainement ce qui s'est produit en Italie, ce qui s'est produit en Allemagne, et même, à un beaucoup moindre degré, si je ne me trompe, ce qui s'est produit en France. Je ne dis pas que l'Angleterre est entièrement exempte de ces maux; mais c'est à dérisoire échelle; l'atteinte qu'elle en subit passerait inaperçue si le continent ne les avait nommés déjà et si l'observateur continental n'en recherchait l'évidence. Après avoir surmonté l'épreuve par le moyen de ses vertus anciennes, et retrouvé le puritanisme pour épine dorsale, l'Angleterre, exempte de la

désagrégation morale du continent, ne demande et n'attend rien du continent, qui arbore des modes et élabore des systèmes, et une morale neuve sur les ruines de la morale ancienne. Accomplir l'acte gratuit, assumer sa liberté, ce sont des notions peu intelligibles en Angleterre et qui ont peu de marge où s'exercer; les modes mêmes n'y ont guère prise, et le seul événement depuis quelques années qui ait ému des millions d'Anglais, c'est la mort de Tommy Handley, un comique de la radio, dont l'humour, les cibles, tout le ton, et la langue même, n'ont jamais franchi les mers. Et je ne vois qu'un snobisme nouveau : celui de la pauvreté, les vestons ornés de pièces de cuir aux coudes et aux bouts des manches, les derniers des riches font leur service eux-mêmes. Confusément, il existe même le sentiment que d'être ainsi préservée ajoute encore aux orgueilleuses singularités de l'Angleterre, qui, plus consciemment qu'avant-guerre, désire puiser dans son propre fonds les ressources qui assoiront son avenir. Quand le goût de tout remettre en question fonde les credos du continent, où s'insurger contre la pourriture et la décomposition de la société régnante est comme le pain quotidien des partis extrêmes, où l'on a vu que catholiques et communistes sont les mieux armés parce qu'ils font appel à des valeurs supra-nationales, l'Angleterre, moins inquiète et mieux assurée d'elle-même qu'aucune nation du continent, n'attend de réponses que d'elle-même, et il lui est de peu de ne pas répondre à toutes les questions qui se posent ailleurs. Un temps, Londres fut comme la capitale matérielle de la planète, comme le lieu géographique où se donnaient rendez-vous les biens de ce monde, où ils étaient recensés, évalués, échangés. Aujourd'hui, Londres est comme l'anti-capitale spirituelle de l'Europe.

11

Je ne parle pas d'une politique, mais d'une attitude. Elle ne conduit pas à rejeter tout projet et toute pensée de fédéralisme, mais à les soumettre aux critères de l'âpre réalité. Faire que chaque pas en avant ne soit pas l'amorce de deux pas en arrière; faire aussi que le plan de redressement britannique n'en soit en aucune façon compromis. Essentiellement, se garder de l'aventure. C'est l'attitude du gouvernement; c'est aussi celle de la majorité du parti travailliste, où les fédéralistes intégraux, tels que G.-R. Mackay, ne me

paraissent pas avoir grande audience. Et si Winston Churchill, à la tête du mouvement pour l'Europe unie, s'oppose au point de vue officiel, qui ne voit que c'est au terme d'une réflexion sur la stratégie mondiale, et qui le conduit, par anti-soviétisme inconditionnel, à déclarer, à tout Français qu'il rencontre : « Réconciliez-vous avec les Allemands. L'heure est venue! » En tout cela, le désir sincère et ardent du dépassement de la souveraineté nationale ne traverse nulle part l'opinion publique dans sa profondeur, n'est porté par aucun courant, et il est déconcertant que le Royaume-Uni, qui élabore et met en œuvre, pas à pas et pièce à pièce, le modèle de la communauté sociale-démocrate, fasse comme s'il avait pour pensée première de la préserver de toute atteinte extérieure au point de renoncer au besoin à toute aide, à tout coup de pouce, qui précipiteraient l'ébauche institutionnelle des Etats-Unis d'Europe. Non naturellement que l'Angleterre soit nationaliste. Pourquoi le serait-elle? Elle n'a ni honte à laver ni territoires à conquérir. Elle dispose même d'une immense réserve de bon vouloir, et telle qu'il n'en est en aucun autre pays au monde, si ce n'est peut-être, colorée de naïveté, aux Etats-Unis. C'est le bon vouloir du juste, d'un juste qui est en situation d'indifférence aux querelles du voisinage, et pour cette raison son bon vouloir s'exerce et s'exercera d'une façon périphérique et polyvalente. Hier, pauvres peuples opprimés, demain peut-être, pauvre peuple allemand. L'insularité nivelle la vision du continent. Mais n'anticipons pas, puisque le bon vouloir cherche encore où s'exercer. Pour le présent, dans l'appréciation de l'Europe continentale, il entre une énorme indifférence colorée de quelque pharisaïsme. Les problèmes débattus aux élections partielles en apportent une preuve, et aussi la part dérisoire que fait la presse populaire à la politique étrangère. C'est là une constante ancienne, certes, puisque ces journaux sont conçus selon le principe de la « valeur de nouvelles », lequel, appliqué sereinement, donne trois colonnes à Landru et trois lignes à la visite à Londres de M. Robert Schuman. Or, avec l'augmentation du nombre des pages — six au lieu de quatre — et la liberté du tirage, cette tendance s'est accentuée encore. La remarque a son importance. Car la presse anglaise est à l'image de l'âme du pays, comme la presse française est à l'image des partis.

12

Réticence à se laisser entraîner dans la ronde folle d'un univers indigne, indifférence au contenu métaphysique de la politique continentale, allégeance au passé national proche et lointain, lassitude d'un peuple qui n'a pas relâché son effort depuis 1939, pharisaïsme puritain, paresse d'esprit et humour préservateur, il entre de tout cela dans le refus anglais des options européennes et dans l'apparent hiatus entre la politique intérieure socialiste et la politique extérieure traditionnelle du Royaume-Uni. Pour tout dire, la prise de conscience des problèmes spirituels de l'après-guerre, tels qu'ils apparaissent à Sartre, Camus, Vittorini, Rousset, Plievier ou Malraux, n'est pas un fait anglais. Il est une option pourtant qui va progressivement s'imposer à l'opinion publique de la Grande-Bretagne. Jusqu'ici, l'acceptation d'un alignement provisoire sur les Etats-Unis, en partie par l'effet du plan Marshall, en partie par l'extrême difficulté du dialogue avec la Russie soviétique (qu'on l'explique par le phénomène de la méfiance réciproque, ou par l'incompréhension fondamentale de gens qui calculent au premier degré, les Anglo-Saxons, et de gens qui calculent en fonction des fins dernières, les Russes; ou par la déception des contacts directs, ceux de Berlin ou ceux de Breslau; ou de toute autre manière que l'on voudra) et, en partie, à défaut d'un autre point d'appui, est très généralement considérée comme un inéluctable état de fait. Mais ce n'est pas sans arrière-pensées. Les unes touchent aux Etats-Unis; les autres, à la guerre, et, sous les apparences unies, il me paraît qu'elles engendrent quelque malaise. Ce n'est qu'un malaise, et assez insaisissable. Les organes de la presse sérieuse ont trop le sens de leurs responsabilités (les meilleurs des quotidiens et des hebdomadaires anglais gardent l'admirable tenue qui fait d'eux les meilleurs du monde) pour entreprendre quelque campagne, pacifiste ou belliciste, politiquement inconsidérée; les plans de clivage sont parfois mal définis; enfin, il n'est guère à présent de chefs de file. Le grand Huxley n'a plus de prise sur l'opinion. Le bruyant héraut du pacifisme intégral était naguère Beverley Nichols, et au lieu de ce brillant papillon, c'est Vera Brittain, honnête écrivain de second rang, qui tient le rôle aujourd'hui. Et s'il est d'éminents penseurs de gauche, Bertrand Russell, C.-E.-M. Joad, Harold Laski, aucun qui se soit

dressé, et qui ait dit : « Cette fois-ci, décidément, non, nous refusons la guerre », et qui ait été entendu de l'opinion. Même le *New Statesman* s'est gardé de toute position autre que tactique, et même de toute position franchement arrêtée depuis l'éclatement du *Keep Left Group,* et le renoncement à la politique de Troisième force internationale qu'il incarnait. Garry Davis est passé superbement inaperçu en Angleterre. Sans doute, il est des députés travaillistes, vingt-deux, je crois, qui lui ont adressé un message de sympathie; mais qui sait seulement leurs noms? Sans doute, lord Beveridge et Sir John Boyd Orr sont partisans du gouvernement mondial; mais quel écho leur appel a-t-il trouvé dans l'opinion? A la vérité, tout ce qu'on sait de sûr, touchant l'opinion, c'est que la campagne gouvernementale en faveur du recrutement pour les trois armes n'a pas remporté un foudroyant succès. Je parlais tantôt de malaise. C'est à cela peut-être qu'on pourrait le mesurer : il est probablement fait de lassitude et d'indifférence. Joignez que font défaut, au sommet, la clarté de la vision et le thème directeur. La politique étrangère de la Grande-Bretagne paraît pour le présent suivre une ligne de fatalité, et c'est sans doute parce que les événements n'ont pas atteint le point de cristallisation où le réflexe national s'en puisse fermement saisir. Il n'est cependant pas bien difficile de préjuger de ce qu'il sera, le moment venu, pour le meilleur ou pour le pire. Formons le vœu pieux que l'atroce moment ne vienne jamais. Un dernier mot sur ce chapitre d'apocalypse. Il faut encore expliquer le désarroi britannique par le sang-froid — par l'absence de psychose de guerre au niveau de l'opinion, — et par la persistante croyance des premiers diplomates du monde dans le bien-fondé, sinon dans l'efficacité, des instruments de la négociation permanente.

13

Des élections législatives auront lieu en 1950. Dieu me garde de prophétiser. Passe encore de vaticiner, mais prophétiser à cet âge. Je ne prophétiserai donc pas. Essayons simplement de déchiffrer les apparences. Il ne semble pas que les ouvriers redonnent jamais leurs votes au parti conservateur; en revanche, que les classes moyennes, et j'y compte beaucoup d'intellectuels, traversent une crise de scepticisme, sans toujours faire le clair départ entre ce qui est de ce temps

et ce qui est du parti au pouvoir par leur fait, c'est probable aussi. Dans ces conditions, le parti travailliste se maintiendra-t-il au pouvoir? Les résultats des élections partielles où, entre toutes, il n'a perdu qu'un siège, le donnent à penser. Mais les éléments du pronostic sont plus complexes, et mieux vaut interroger le décompte des voix. Là, il apparaît que la gauche a perdu du terrain. Or, il suffirait d'un déplacement de 5 % des suffrages pour retourner l'électorat, tous chiffres additionnés. Encore n'est-ce pas tout. Il faudrait savoir encore si sont rassemblés, dans les élections partielles, les éléments d'une extrapolation valable, ce que j'abandonne à de plus minutieux observateurs, et si, comme la dernière fois, les hasards d'un scrutin non proportionnel favoriseront la gauche (qui fut la dernière fois presque outrageusement favorisée). Ce qui donne à présent confiance en sa victoire, c'est que la désaffection provoquée par l'épreuve du pouvoir ne paraît aucunement s'accentuer, et c'est le programme de simple consolidation des premiers fondements d'une société socialiste, qu'elle soumettra sans doute au corps électoral, et qui ne devrait guère choquer l'horreur britannique des vues doctrinaires. L'inconnue est internationale.

février 1949.

QU'EST-CE QU'UNE NATION ?

par FERDINAND LOT
de l'Institut.

Entreprenant de traiter des origines, de la formation de la Nationalité française, mon premier devoir est de rechercher ce qu'il faut entendre par *Nationalité* et par *Nation*, en fait et en droit (1).

Qu'est-ce qu'une *Nation* en fait? Je m'abstiendrai, pour l'instant, de toute définition. Il y a une chose bien supérieure à la définition d'un fait, c'est la conscience que nous en avons. Le seul spectacle de la vie nous fait saisir ce que sont la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne etc., et avec plus de profondeur qu'une formule juridique.

Ces nations sont composées chacune de gens parlant en majorité une même langue, ayant entre eux des ressemblances physiques qui les distinguent à première vue des autres nations, de gens de même race, pour user d'une expression dangereuse, mais commode, enfin de gens ayant des usages qui leur sont propres, ou qui leur paraissent tels.

Ces traits communs, — et je n'énumère que les plus saillants — ne suffisent cependant pas à déterminer une *Nation*. Des Arméniens dont le genre de vie, la langue, le type physique sont des plus caractéristiques, ne sont pas une nation. Pourquoi? Parce qu'ils ne forment pas un corps politique. Autrement dit, il n'y a pas d'Etat arménien. Les Arméniens sont

(1) Il ne saurait être question de donner ici une bibliographie du sujet. Il suffit d'avertir que Arnold Van Gennep avait entrepris un *Traité comparatif des nationalités* en 3 vol. dont le premier (*Les éléments extérieurs de la nationalité*, 1922, chez Payot) a seul paru et donne le regret que la suite n'ait pas été publiée. René Johannet (*Le principe des nationalités*, 1918, Nouv. Librairie nationale) est peu favorable à ce principe. Voir aussi Henri Hauser, *Le Principe des nationalités*, 1916. — Bernard Lavergne, *Le Principe des nationalités et les guerres. Son application au problème colonial* (1921, chez Alban). — Paul Henry, *Le Problème des nationalités* (1937, chez A. Colin).

une nationalité, ils ne sont pas, pas encore, une nation. Les Polonais, dont la nationalité n'est pas moins manifeste, cessèrent d'être une nation de 1795 à 1918, parce qu'ils étaient partagés politiquement entre trois Etats.

Une nation, c'est donc une nationalité qui a réussi à former un Etat, un Etat pleinement indépendant, au moins au regard du droit public.

Cette simple observation suffit à montrer que la *Nationalité* n'est pas la même chose qu'un Etat, et qu'elle peut être différente de la *Nation*. Il y a plus : une Nation peut être composée de plusieurs nationalités. Exemples : la Suisse, la Belgique.

En sens inverse, des gens de nationalité française, allemande, italienne, débordent le cadre de la Nation, si l'on identifie la langue et la race à la nationalité.

Ces distinctions, qui sont aujourd'hui courantes, sont nées d'hier. Elles ne remontent guère qu'à un siècle ou un peu plus. Jusqu'au commencement du XIXe siècle, elles auraient été peu comprises ou n'auraient retenu personne. On ne connaissait que les Etats. Dans certains, comme la France, l'Angleterre, la fusion des divers éléments, leur unification, était suffisamment avancée pour qu'il y eût, ou qu'il parût y avoir, à peu de choses près, identité entre Etat, Nation, Nationalité.

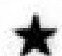
En d'autres Etats, Empire d'Autriche, Empire ottoman, l'Etat seul, concentré en la personne du souverain, existait : les nationalités dormaient, comme inconscientes, sans que personne eût l'idée qu'il convenait que des gens dussent former une Société autonome, parce qu'ils parlaient la même langue et présentaient un même type physique. Ou bien, si quelqu'un avait cette idée, elle eût été considérée comme une chimère iréalisable, et, d'ailleurs, d'un faible intérêt.

Cependant que les gens parlant la même langue, tout au moins des idiomes rapprochés, doivent être groupés sous une même dénomination, c'est une idée qui s'était manifestée antérieurement, et dans l'esprit des souverains eux-mêmes. Ainsi Louis XI, Henri IV ont revendiqué tous les peuples parlant français (2). Mais ce furent des velléités, des désirs embryonnaires, expirant aussitôt qu'exprimés, ou des prétextes pour

(2) Louis XI songe à prendre les Pays-Bas, mais seulement de langue française, « car le thiois n'était pas à sa touche », dit Molinet (cité par Leclère, *Question d'Occident*, p. 36). Henri IV, dans un discours aux Bressans (1601) : « Je veux bien que la langue espagnole demeure à l'Espagne, l'allemande à l'Allemagne, mais toute la langue française doit être à moi » (cité par Johannet, p. 79).

justifier une conquête. On ne saisit aucune méthode, aucune ferme volonté d'arriver à un but considéré comme beau et utile.

Au XVIIIe siècle, les esprits avaient d'autres préoccupations. Ils songeaient à répandre les lumières, à chercher ce qui peut unir les hommes et non les opposer en les distinguant. Cependant c'est en ce siècle que se forma obscurément la théorie des races (3), qui devait prendre un si grand développement au XIXe siècle. Ne nous étonnons pas de cette contradiction. Les théories ou les tendances contraires sont toujours simultanées. L'une fait taire l'autre pendant quelque temps, mais ne l'étouffe jamais. Un jour vient où la tendance rejetée dans l'obscurité sort de sa cachette et s'impose à son tour.



C'est en Allemagne que l'idée de nationalité a trouvé une expression simple, péremptoire, qui, peu à peu, a transformé l'Europe. L'Allemagne, en tant que corps politique, avait cessé d'exister. La Révolution et Napoléon l'avaient coupée en morceaux. Et cependant un sentiment allemand persistait chez les professeurs et les hommes de lettres. Mais où saisir l'Allemagne? Les frontières de ce pays avaient toujours été indécises. Politiquement il été dépecé; religieusement, intellectuellement, divisé. L'unité cherchée, on la trouva dans la langue.

Le grand philosophe Fichte formule la doctrine au temps même où la Prusse était sous l'occupation française. Cette doctrine est une mystique : « Ce qui parle en réalité, ce n'est pas l'homme, mais en lui parle la nature humaine, et elle se manifeste en d'autres hommes semblables à lui » (4e *discours à la Nation allemande*). Et encore : « Ce qui parle la même langue, c'est déjà, avant toute apparition de l'art humain, un tout que, par avance, la pure nature a lié de liens multiples et invisibles... Un pareil tout ne peut admettre en son sein aucun peuple d'une autre origine ou d'une autre langue, ni vouloir se mêler avec lui. » (5e *discours.*) Et Maurice Arndt lance en 1813 son poème : « Aussi loin que la langue allemande résonne... là s'étend l'Allemagne » :

« Quelle est la patrie de l'Allemand? Est-ce là où les vignobles fleurissent sur les coteaux du Rhin? Est-ce là où les mouettes

(3) Théophile Simar, *Etude critique sur la formation de la doctrine des races au XVIIIe siècle, et son expansion au XIXe* (1924).

croassent sur les rivages sablonneux de la Baltique? Est-ce la Bavière ou la Poméranie? Est-ce la Westphalie ou le Tyrol? Est-ce l'Autriche ou la Prusse? Non, la patrie de l'Allemagne doit être plus grande : elle est partout où l'on parle allemand (4). »

Cette théorie de la patrie linguistique s'unit en Allemagne à la théorie des races. La race allemande, c'est la race germanique, blonde aux yeux bleus, à la tête allongée.

La théorie des races s'unissant à la théorie des langues donna à celle-ci plus de vigueur. Elle la tonifia. La race germanique, ou prétendue telle, fut d'emblée considérée comme une race élue. Il était beau, juste, saint que tous les Allemands parlant l'idiome germanique, non seulement fussent réunis sous une même autorité, mais qu'ils dominassent leurs voisins. Une crise de mysticisme se déchaîna à partir de 1806. Elle explique que dans les nouvelles générations on s'indignât que certains Germains se refusassent à rentrer dans le giron de l'unité présente ou future de l'Etat, saint entre tous, qui se constituait sous l'égide de la Monarchie prussienne.

En 1867 les étudiants de Strasbourg écrivent aux étudiants de Berlin : « De guerre, nous n'en voulons pas. Nous venons vous tendre la main et vous demander votre concours pour défendre dans nos deux pays la cause de la paix et de la liberté. Unissez l'Allemagne, mais par la liberté et le progrès (5). » Ils s'attirèrent la réponse suivante : « Les renégats et les transfuges sont détestés par tout le monde et vous ne sauriez faire exception. Quittez votre état de bâtards, étudiants d'Alsace et de Lorraine, redevenez préalablement dans vos cœurs de vrais enfants de la patrie allemande. Alors nous aussi, quand nous serons victorieux dans la prochaine guerre, ce qui est hors de doute, nous vous presserons contre notre forte poitrine. Mais, avant, jamais. » Manifeste d'étudiants, soit, mais significatif et prophétique.

Après la victoire, la résistance des Alsaciens-Lorrains inspire à l'historien et professeur Treitschke les paroles suivantes : « Le pays allemand que nous réclamons est nôtre par la nature et par l'histoire... Nous, Allemands, qui connaissons l'Allemagne et la France, savons ce qui convient aux Alsaciens mieux que

(4) Trad. Hauser, p. 22-23.
(5) Leclère, *La Question d'Occident*, 1843-1921 (Bruxelles, 1921), p. 148-149.

ces malheureux eux-mêmes. Nous voulons contre leur volonté leur rendre leur être propre (6). »

Dès 1856 le roi de Wurtemberg dit au comte de Bismarck : « Il nous faut Strasbourg. Tant que cette ville ne sera pas Allemande elle empêchera l'Allemagne du Sud de se livrer à la vie politique nationale. »

Ainsi la race et la langue impriment aux populations un sceau indélébile. Il faut engager les frères allemands des Etats voisins à rentrer dans le sein de leur patrie. S'ils se refusent, ce sont des traîtres et ils méritent le sort qui les attend.

Plus tard (fin XIX[e] siècle, commencement du XX[e]) le Pangermanisme ira plus loin. Il revendiquera même des pays non allemands, Lorraine, Franche-Comté, Suisse romande, Belgique wallonne, sous prétexte qu'ils ont fait partie du Saint Empire romain de nation germanique. La théorie des frontières stratégiques, des frontières naturelles vient s'y ajouter (7). Enfin, peu avant 1914, certains théoriciens revendiquent l'hégémonie de l'Europe et même du monde, par une sorte de droit divin du peuple allemand à la domination universelle. La théorie pangermaniste fait craquer tous les cadres. Nous la laissons de côté, ne traitant — et rapidement — que des théories sur la race et la langue.

Théorie de la race.

Elle s'est présentée sous une forme trop simple, presque enfantine. Il est reconnu aujourd'hui qu'en nul pays de l'Europe la race n'est homogène. Les régions ethniquement les moins hétérogènes sont : l'Espagne, la Suède, l'Angleterre. Mais l'Allemagne, comme la France et l'Italie, est certainement hétérogène. Quand les études anthropologiques et ethnographiques commencèrent à sortir du domaine de la littérature et de la politique pour être dirigées méthodiquement, ce fut une stupeur de constater que les Allemands ne présentent pas en majorité le type conventionnel du Germain.

D'ailleurs, remarquons que le terme race est inexact, antiscientifique. On peut parler de race « blanche », mais il n'y a pas de race germanique, celtique, latine, slave, finnoise, etc. Ce sont là des variétés, ou plutôt des sous-variétés, de la race blanche.

(6) Cité par Johannet, p. 211.
(7) Van Gennep, p. 195. — Ch. Andler, *Les Origines du pangermanisme*, p. 59-91, 242, 282-285.

Les différences physiques entre Germains, Celtes, Slaves, Finnois sont-elles assez profondes pour entraîner des oppositions dans les régimes politiques ou sociaux ou dans les sentiments religieux, ou encore dans les idées scientifiques? Il est visible que non. Les mêmes idées et les mêmes sentiments se sont répandus dans toute l'Europe. Et quand il y a conflit d'opinion, ce conflit ne se produit pas nécessairement entre nations mais le plus souvent à l'intérieur de chacune d'elles. Il y a des Allemands protestants et des Allemands catholiques, des Allemands monarchistes et des Allemands socialistes, comme ailleurs.

Entre Européens, les ressemblances l'emportent infiniment sur les dissemblances. On a tendance à exagérer les traits qui séparent Anglais et Français, Français et Allemands, etc. C'est que la description des traits particuliers permet aux écrivains de manifester leur pénétration psychologique, alors que le travail inverse ne peut leur valoir aucune réputation : il consisterait à émettre des truismes fastidieux.

Théorie de la langue.

Elle se place sur un terrain bien plus solide. Rien ne donne le sentiment de la solidarité, d'un côté, et, de l'autre, celui de l'opposition à l'étranger autant que la langue. Aujourd'hui surtout que les humains s'habillent d'une manière uniforme, l'étranger ne se trahit plus par son costume. L'aspect physique même est parfois trompeur. D'ailleurs on s'habitue vite à une différence de cet ordre. Mais la langue! Le peuple, même à la plus légère faute de prononciation, reconnaît l'homme du dehors.

Cependant, ici encore, il y a une part d'illusion ou un malentendu. Est Allemand quiconque parle allemand, Français quiconque parle français, Anglais quiconque parle anglais, Italien quiconque parle italien. C'est bientôt dit. C'est oublier que nos langues politiques et littéraires sont récentes et en grande partie artificielles.

Dans le passé, au temps où précisément se sont formés les germes des nations modernes, il y avait plusieurs langues allemandes, françaises, anglaises, italiennes, présentant entre elles des différences telles que les sujets parlants pouvaient très difficilement se comprendre. Dès le milieu du Moyen Age, un Bavarois parlant son dialecte n'entendait pas, ou entendait mal, un Frison, un Picard, un Toulousain, un

Anglais du Kent, un Anglais de Cumberland, un Napolitain, un Vénitien. Dans ces conditions, la langue ne pouvait être une force de cohésion. Des similitudes de vocabulaire ou de syntaxe étaient bien peu de chose au regard des oppositions dynastiques, politiques, économiques, religieuses, qui séparaient les uns des autres les habitants d'une même contrée. « La langue » est un point d'arrivée, non un point de départ pour l'ensemble d'un Etat moderne.

Dans chacun des grands pays du monde, ce qu'on appelle la langue nationale, c'est un dialecte qui s'est imposé aux autres pour des raisons surtout politiques et toujours avec lenteur. Le français, c'est le dialecte parlé dans le domaine royal capétien; l'anglais, c'est le mercien de Londres. En Italie et en Allemagne la langue nationale a une origine plus artificielle encore; en Italie, c'est le toscan, pour des raisons littéraires; en Allemagne, le Mitteldeutsch est une langue de chancellerie. Aussi, hier encore, la langue officielle n'était pas toujours la langue de la conversation en ces pays. Même aujourd'hui un Allemand instruit aime à parler dialecte. De même dans la Suisse alemannique. Hier tous les gens du peuple en Italie ne parlaient que leur dialecte.

Si la condition fondamentale pour éprouver un sentiment national, c'est de se comprendre, dans le passé, un passé assez proche, il était impossible de se comprendre — du moins aisément — en dehors d'une étendue peu considérable.

Cette observation entraîne tout de suite un corollaire : une nation, même si elle occupe aujourd'hui un territoire étendu, n'a pu se constituer que sur un territoire restreint; ce qui explique que les Empires anciens n'ont pu être des nations au vrai sens du mot.

Aucun dialecte n'a en soi de vertu qui l'élève au-dessus des autres. Si le centre du pouvoir royal avait été en France le Berry, c'est le dialecte berrichon qui serait aujourd'hui le « français ». Si Winchester était demeuré la capitale de l'Angleterre, les Anglais parleraient aujourd'hui « saxon », et non « anglais ». Si la dynastie ottonienne avait eu, en Allemagne, la même durée que la dynastie capétienne en France, c'est le *platt-deutsch* et non le *mittel-deutsch* qui serait la langue « allemande ».

La genèse d'une nation étant en rapport intime avec la prédominance d'un dialecte, et le triomphe de ce dialecte étant lié à un système politique, la Nation est donc le produit de l'histoire et non un fait biologique inéluctable.

Indispensable à la formation de la Nation, la langue n'a pas la vertu d'empêcher sa segmentation. Quand elle se parle sur un territoire d'une extension démesurée, elle est incapable à elle seule de maintenir la cohésion politique et celle-ci peut succomber sous l'action de forces économiques et autres. L'usage commun de l'espagnol n'a pas empêché la formation de nombreux Etats dans l'Amérique centrale et dans l'Amérique du Sud. Et l'usage commun de l'anglais n'a pas empêché, entre Américains du Nord, la furieuse guerre de Sécession, de 1861 à 1865, la plus longue et la plus sanglante qui ait eu lieu, depuis un siècle, avant les dernières guerres mondiales.

L'observation des faits prouve que la Nation peut renfermer des gens ne présentant pas le même type physique et ne parlant pas la même langue que la majorité — et qui cependant lui sont profondément attachés. Pour ne chercher d'exemples que dans le présent, il suffit d'invoquer celui des Mazoures de la Prusse orientale, au nombre d'environ 200.000 âmes. Polonais de race et de langue, quoique sujets Prussiens, ils furent laissés libres après l'autre guerre de se prononcer entre l'Allemagne et la Pologne. En 1920 ils se prononcèrent pour l'Allemagne. Une longue vie commune avec les colons allemands, qui, depuis le XIIIe siècle, repeuplèrent la Prusse lithuanienne et polonaise, l'adoption du luthéranisme furent plus forts que les affinités ethniques et linguistiques.

Enfin la doctrine qui fait de la Nation le produit, comme fatal d'un fait biologique, la race, et d'un fait social, la langue, est contraire à ce que nous savons du passé. Jamais des affinités de type et de langue n'ont incité des tribus barbares dans l'Antiquité et le haut Moyen Age à se grouper et à se fonder en nations. Nulle solidarité entre les Barbares. Tacite note déjà que, entre peuplades germaniques, les haines sont furieuses. Ces Barbares se détestent plus les uns les autres qu'ils ne détestent les Romains. Les grandes invasions s'opèrent sans plan concerté et les envahisseurs se dévorent entre eux.

Nous qui savons que Francs, Alamans, Bavarois, Saxons, Frisons, Anglais, Goths, etc., appartiennent à la race germanique, nous demeurons surpris, presque consternés, de leur antagonisme. Mais ces peuples ignoraient leurs affinités ou ne s'en souciaient aucunement. Les Germains ne savaient pas qu'ils étaient Germains, ni les Slaves qu'ils étaient Slaves.

Anti-historique, la doctrine qu'on peut appeler « alle-

mande », parce qu'elle a été soutenue surtout en Allemagne, ne peut s'autoriser du passé. Elle représente un idéal, idéal qui peut devenir une force irrésistible, mais qui n'a pas le droit de se réclamer de la science historique.



On ne saisit pas en France de théorie systématique sur le problème de la Nation avant la seconde moitié du XIXe siècle.

En fait, la question s'impose à l'opinion, depuis la Révolution française, sous la forme du *Droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.* Le public français se passionne pour les révoltes des Polonais, des Hongrois, des Italiens, voire des Allemands.

Mais il n'apparaît pas que personne songe sérieusement à creuser l'idée de *peuple,* de *nation.* On prend le *peuple,* la *nation* tels qu'ils se présentent historiquement aux contemporains, sans s'intéresser à leur genèse.

La doctrine française sur la Nation se précisa au cours de la guerre de 1870-1871. Elle fut formulée, non par des hommes politiques, mais par des professeurs qui se trouvaient dans Paris assiégé : Gaston Paris, Renan au Collège de France, Fustel de Coulanges venant de Strasbourg. Gaston Paris la formula en commençant son cours le 8 décembre, au moment du bombardement de Paris. Sa profession de foi a été recueillie dans son livre : *La Poésie française au Moyen Age* (Ire série, p. 90, 96-97). Fustel de Coulanges écrivit à Mommsen le 27 octobre 1870 une lettre intitulée : *L'Alsace est-elle allemande ou française?* (réimprimée dans ses *Questions historiques,* p. 505-512). Renan écrit à David Strauss (8).

Mais les protestations et les théories que renferment ces lettres sont-elles recevables scientifiquement? La douleur, comme le triomphe, peut égarer. Renan laissa passer le temps. Il employa des années à soumettre sa doctrine à un examen minutieux et il communiqua au public le résultat de ses réflexions dans une conférence donnée à la Sorbonne, le 11 mars 1882, sous le titre : *Qu'est-ce qu'une Nation* (9)?

En voici quelques pages essentielles :

« Tâchons d'arriver à quelques précision en ces questions

(8) Lettre recueillie dans *Discours et Conférences* (1887), p. 277-310.
(9) L. Leclère, *La question d'Occident,* p. 161.

difficiles où la moindre confusion sur les sens des mots à l'origine du raisonnement peut produire à la fin les plus funestes erreurs. Ce que nous allons faire est délicat, c'est presque de la vivisection; nous allons traiter les vivants comme d'ordinaire on traite les morts. Nous y mettrons la froideur, l'impartialité la plus absolue. »

Puis, ayant pris corps à corps les notions de race, de langue, et montré tout ce qu'elles comportent d'incertain, voire de contradictoire, après avoir écarté aussi la religion, la géographie, l'union douanière, comme bases de la nationalité, il arrive à sa définition célèbre : « Une nation est une âme, un principe spirituel » (p. 306). Cette définition, il l'explique :

« Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre est dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis... L'homme ne s'improvise pas. La nation, comme l'individu, est l'aboutissement d'un long passé d'efforts, de sacrifices, de dévouements. Le culte des ancêtres est de tous le plus légitime : les ancêtres nous ont faits ce que nous sommes. Un passé historique, des grands hommes, de la gloire (j'entends de la véritable), voilà le capital social sur lequel on assied une idée nationale. Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent, avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple. On aime en proportion des sacrifices qu'on a consentis, des maux qu'on a soufferts. On aime la maison qu'on a bâtie et qu'on transmet. Le chant spartiate : « Nous sommes ce que vous fûtes, nous serons ce que vous êtes » est, dans sa simplicité, l'hymne abrégé de toute patrie. »

Et il repart :

« Dans le passé un héritage de gloire et de regrets à partager, dans l'avenir un même programme à réaliser; avoir souffert, joui, espéré ensemble, voilà qui vaut mieux que des douanes communes et des frontières conformes aux idées stratégiques; voilà ce que l'on comprend malgré la diversité de race et de langue. Oui, la souffrance en commun unit plus que la joie. En fait de souvenirs nationaux les deuils valent mieux que les triomphes, car ils imposent des devoirs, commandent l'effort en commun.

« Une nation est donc une grande solidarité, constituée

par le sentiment des sacrifices qu'on a faits et de ceux qu'on est disposé à faire encore. Elle suppose un passé. Elle se résume pourtant dans le présent par un fait tangible : le consentement, le désir clairement exprimé de continuer la vie commune. L'existence d'une nation est (pardonnez-moi cette métaphore) un plébiscite de tous les jours, comme l'existence de l'individu est une affirmation perpétuelle de vie... »

Conclusion : « L'homme n'est esclave ni de sa race, ni de sa langue, ni de sa religion, ni du cours des fleuves, ni de la direction des chaînes de montagne. Une grande agrégation d'hommes, saine d'esprit et chaude de cœur, crée une conscience morale qui s'appelle une nation. »

Cette conférence ne représentait pas une improvisation, mais une doctrine. Quelques années après, rédigeant la préface du livre où elle est recueillie, *Discours et Conférences*, Renan écrivait (le 8 mai 1887) : « Le morceau de ce volume auquel j'attache le plus d'importance et sur lequel je me permets d'appeler l'attention du lecteur est la conférence *Qu'est-ce qu'une nation?* J'en ai pesé chaque mot avec le plus grand soin; c'est ma profession de foi en ce qui touche les choses humaines et, quand la civilisation moderne aura sombré par suite de l'équivoque funeste de ces mots *nation, nationalité, race*, je désire qu'on se souvienne de ces vingt pages-là. Je les crois tout à fait correctes. »

Ces « vingt pages-là » représentent en effet la doctrine française, celle qui a cours — sauf rares exceptions — depuis lors.

Ainsi dans sa *Vue générale de l'histoire politique de l'Europe* (p. 204-206) Lavisse écrit :

« Pour nous Français, une nationalité est une œuvre de l'histoire ratifiée par la volonté des hommes. Les éléments dont elle se compose peuvent être très différents par leur origine. Le point de départ importe peu, le point d'arrivée seul est essentiel. La race est une chose de nature et par conséquent sans mérite. »

En 1916, dans une conférence faite à Zurich, puis à Paris, Henri Hauser, après avoir discuté les diverses conceptions du principe des nationalités, arrive à définir la nationalité « un fait de conscience collective, un vouloir-vivre collectif ». Déjà Michelet avait comparé une nation à « une personne morale ». C'est encore la doctrine de Boutroux. Ainsi pense Durckheim. De même Ruyssen (*Ligue des Droits de l'homme*, 1916).

La doctrine française ne semble pas avoir eu grand succès hors de France. En Allemagne, on paraît l'avoir ignorée ou on l'a laissée tomber dans un silence méprisant. Même en d'autres pays elle semble inconnue. Est-elle estimée trop idéaliste, pas assez scientifique, ou pas assez pédantesque? Je ne sais.

Il faut faire une exception peut-être pour l'Angleterre, où elle se rencontre avec les vues du petit nombre d'écrivains qui se sont occupés de ce problème. Ainsi M. Gilchrist, dans ses *Principes of political science* (1921) repousse les métaphores biologiques et estime que la nationalité est avant tout un principe spirituel.

Que vaut la doctrine française? Comme idéal nous n'avons pas ici à l'apprécier. Nous avons à rechercher la genèse du phénomène Nation. Quand Lavisse nous dit : « le point de départ importe peu, le point d'arrivée seul est essentiel », il parle en moraliste et en politique plutôt qu'en historien : le point de départ a son importance. Et quand il ajoute : « la race est une chose de nature et par conséquent sans mérite », il adopte encore une fois une attitude de moraliste, non d'homme de science. Si la race existe véritablement — et il semble le croire — peu importe qu'elle soit sans mérite : la question est de savoir si son rôle est primordial dans la formation des nationalités et des nations.

Parlons d'abord des Nations.

Il ne s'agit pas de savoir ce qu'est une *nation* en droit, mais de ce qu'elle est effectivement. Or le seul spectacle de la vie contemporaine nous montre des *nations,* c'est un fait qui s'impose entre tous les faits. L'histoire constate en même temps que le nombre des nations était beaucoup moins considérable il il y a peu de temps. Elles étaient aussi de constitution plus lâche, d'une façon générale, qu'au XIXe siècle et au XXe. La France cependant, considérée comme la mieux unifiée de l'Europe, était composée de parties dont beaucoup jouissaient de prérogatives assez étendues.

En remontant plus haut dans le passé, l'historien saisit des embryon de nations, ou plutôt une multitude de petites nationalités locales à partir de l'avènement du Régime féodal (X^e^-XIe siècles). En remontant plus haut encore, il rencontre les Empires franc et romain. Ce ne sont pas des nations. Avant la constitution de l'Empire les Barbares, Celtes, Germains, Slaves, etc., simples peuplades, ne forment pas de nations :

aucun sentiment d'unité, de solidarité nationale, si faible soit-elle. Chez les Grecs et les Romains il y a quelque chose qui ressemble à une nation, la *Cité*. Mais la *Cité* n'est pas réellement une *Nation*.

Les Nations réelles sont relativement récentes; elles naissent obscurément, péniblement au cours du Moyen Age : France, Angleterre, Espagne, Russie, Suède, Pays-Bas, Suisse. D'autres, qui semblent aspirer à la vie (Italie, Allemagne), se sont décomposées de bonne heure et ne naîtront vraiment qu'au XIXᵉ siècle.

L'historien constate en même temps que la formation des nations n'est jamais spontanée. Les hommes ne se réunissent pas en un même groupe politique parce qu'ils parlent la même langue ou se ressemblent physiquement. Innombrables sont les exemples du contraire, tel l'appel à l'intervention armée de gens dont on ne comprend pas la langue ou de physique très différent contre des gens de même aspect et de même idiome.

Les nations se sont constituées de deux façons : 1° autour d'une dynastie : France, Angleterre, Espagne, Russie, etc.; 2° dans des circonstances critiques, des hommes s'unissent pour résister à une oppression politique ou religieuse, puis ils restent groupés; exemples : Suisse au XIVᵉ siècle, Pays-Bas au XVIᵉ siècle, Etats-Unis au XVIIIᵉ siècle. Ce second mode de formation demeure pendant longtemps peu solide : le lien est lâche : Guerre de Sécession 1861-1869 dans l'Amérique du Nord, Sonderbund de 1848 en Suisse.

En même temps un centre de cristallisation de l'idée nationale s'impose : la capitale joue un rôle primordial dans le premier type. Sans Paris, pas de France; sans Londres, pas d'Angleterre; sans Moscou, pas de Russie véritable. Et si la péninsule hispanique n'a pu s'unifier en une seule nation, c'est qu'elle avait deux têtes, Madrid et Lisbonne, sans compter aujourd'hui Barcelone. L'Allemagne, au XIXᵉ siècle, a failli constituer deux nations, parce qu'il y avait jusqu'en 1866 deux capitales effectives : Vienne et Berlin. Et c'est un sentiment vital qui a poussé l'Italie en 1870 à réclamer Rome pour capitale.

Dans le second type, fédératif, le besoin d'une capitale ne se fait pas sentir tant que la nation n'est qu'un amas de cellules juxtaposées. Mais, dès qu'au-dessus des pouvoirs locaux se constitue un pouvoir unitaire, une des villes de la fédération

prend le pas au point de vue politique. En Suisse, Berne joue le rôle important depuis le xve siècle; dans les Pays-Bas, Amsterdam, parce que la Hollande dominait la confédération des Pays-Bas — qui d'ailleurs, pour ne pas se dissoudre, se remet entre les mains d'un Directeur, le Stathouder, puis d'un roi. Sans Bruxelles, la Belgique n'eût pas été viable.

Cette nécessité d'un cœur politique est si impérieux qu'aux Etats-Unis on le crée artificiellement en fondant ville et Etat fédéral : Washington.

Aucune nation n'est parfaitement homogène. Toutes renferment dans leur sein quantité d'individus de race et de langue différentes.

Ces observations font-elles triompher la thèse française? Point du tout.

La plus simple inspection des faits révèle que toute Nation réelle, effective, est constituée par une majorité considérable de gens parlant une même langue ou des idiomes si voisins qu'on passe de l'un à l'autre sans difficulté sérieuse. En outre, ses membres doivent présenter un aspect physique sensiblement analogue. On n'a jamais vu de nation véritable composée de jaunes et de blancs, de blancs et de noirs. On n'a jamais vu de nation composée *par parties égales* de gens parlant deux, trois, quatre langues très différentes. En France, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne, en Russie, la grosse majorité de la nation possède l'unité de type et de langue, ou du moins les différences sont infiniment moindres en ces domaines que celles qui séparent la majorité des membres de la Nation des membres d'une autre nation.

A cette affirmation les partisans de la doctrine française opposent l'exemple de la Suisse et de la Belgique, mais pas d'autres, ce qui est déjà inquiétant.

Il convient de les examiner, fût-ce rapidement.

La Suisse, la nation de l'Europe la plus légitimement composée (10), répondrait à l'idéal du libre arbitre, où race, langue, sans parler de la religion, sont dominées par le « vouloir-vivre collectif », qui constitue vraiment la Nation. Illusion : pendant la majeure partie de son existence, la Suisse a été une confédération de cantons, les uns souverains et alliés, les autres sujets (11). Et les cantons souverains présentent seuls identité de race et de langue. Les parties française et italienne

(10) Renan, *op. cit.*, p. IV.
(10) Renan, *op. cit.*, p. IV.

de langue sont des annexes, et relativement modernes. Genève ne fait partie de la confédération que depuis 1815, Neuchâtel depuis 1848. Quant au pays de Vaud et au Bas-Valais, ils ont été conquis au XVI[e] siècle par les Bernois, par l'évêque de Sion, et traités durement, en pays sujets. C'est sous la Révolution française seulement, en 1798, qu'ils sont entrés sur le pied d'égalité avec les cantons germaniques. Encore le Valais a-t-il été séparé, en 1801, et a-t-il formé jusqu'en 1815 un département français. Le Tessin, italien de langue, a été enlevé au prince de Milan en 1500 et est demeuré trois siècles un état sujet. Quant aux Grisons de la Haute Vallée du Rhin, ils ont formé une ou plusieurs ligues indépendantes et n'ont été admis dans la Confédération qu'en 1798 : la population est mi-romanche, mi-alamannique.

La solidité du lien fédéral a été parfois douteuse : deux mouvements séparatistes ou Sonderbund : 1832 (Cantons du Nord, protestants) et 1846 (Vieux cantons catholiques). Pendant la guerre de 1914-1918 on a pensé un instant que la Suisse se disloquerait. Moralement, l'antagonisme était aigu entre la Suisse romande et la Suisse alamannique. Mais le sentiment d'unité a résisté et s'est même consolidé.

Ainsi, en dépit des apparences, le noyau suisse est homogène, il est alamannique. Seuls les vrais Suisses, les Souabes, ont fait la Suisse et l'ont représentée pendant cinq siècles. Aujourd'hui encore, ils mènent le jeu, étant (récensement de 1941) 2.987.185 contre 884.669 de langue française, 132.000 de langue italienne, 46.456 de langue romanche, soit plus des deux tiers (74 %) (12).

Ainsi l'exemple invoqué par Renan et autres est sans valeur. L'étude de la Suisse, au contraire, nous apprend que, même dans un Etat formé d'un agrégat de cantons conservant une très grande indépendance au regard du pouvoir central, la nécessité d'une communauté de race et de langue est inéluctable pour former et maintenir la nation. Elle nous apprend aussi que la forme fédérative peut être une cause de faiblesse, du moins à certains moments de l'existence des Etats de ce type.

L'exemple de la Belgique se retourne également contre l'idéalisme français. Longtemps on l'a invoqué pour prouver qu'une nation peut être formée de deux éléments différents

(12) L'ambassade de Suisse à Paris a eu l'obligeance de nous fournir ces chiffres. Nous la prions d'accepter nos remerciements.

d'importance sensiblement égale. En fait, l'unité nationale belge n'a subsisté que parce que, la langue française étant prédominante, dans l'usage il y avait unité de culture. Mais, du jour où les Flamingands ont réclamé pour leur langue la parité avec le français, le ver était dans le fruit. De la parité linguistique on est passé rapidement à la séparation linguistique. Vient ensuite la séparation administrative, judiciaire, militaire. En fait, le sentiment national belge s'altère sous nos yeux. On sent qu'il pourrait faire place à une double nationalité, flamande et wallonne, si les intérêts économiques, impartageables en ce coin de la terre, n'obligeaient ses habitants à demeurer unis, tout au moins juxtaposés. La Belgique subsiste parce qu'elle est insécable économiquement (13).

Il ne faut donc pas se faire d'illusions. Un Etat qui serait composé de plusieurs groupements linguistiques de force numérique égale ne serait pas une Nation. S'il y avait en France dix millions de Bretons, dix millions de Basques, dix millions de Flamands, la France serait peut-être un Etat, — j'en doute fort — mais pas une Nation. Et si le Royaume-Uni renfermait, non pas deux millions de Gallois et cinq millions d'Ecossais, mais dix millions de Gallois et vingt millions d'Ecossais, il ne serait plus, ou n'aurait jamais été, le Royaume-Uni.

Résumé et Conclusions.

Il est temps d'aboutir.

Historiquement, *Nationalité* et *Nation* sont des phénomènes en rapport direct avec le repeuplement de l'Europe dans le Haut Moyen Age, à la suite de la pénétration des Germains sur le sol romain et de l'expansion slave et finnoise.

Le nombre des Nations ne cesse de s'accroître. A la fin du XVIII[e] siècle, on ne comptait pas plus d'une dizaine de Nations en Europe. Enumérons-les en partant de l'Ouest : Portugal, Espagne, France, Angleterre, Pays-Bas, Suisse, Danemark, Suède, Russie. Ajoutons une nouvelle venue : la Prusse. Notons la disparition d'une autre : la Pologne. Une vieille nation s'était volontairement effacée depuis deux siècles : l'Ecosse. L'Italie n'était qu'une expression géographique. L'Allemagne

(13) On laisse de côté l'exemple de la Tchécoslovaquie. On avait espéré en faire une autre Suisse, au cœur de l'Europe. Le résultat a été lamentable. La population allemande avait préféré se joindre au Reich. Finalement elle a été expulsée.

était ensevelie sous les décombres du Saint-Empire romain. L'Autriche et la Turquie étaient des dominations, non des Nations. En Amérique du Nord, une seule nation : les Etats-Unis, nés d'hier. En Amérique du Sud, rien que des colonies. En Asie et en Afrique, des empires disparates, c'est-à-dire le contraire d'une nation.

La Société des Nations a compté 42 membres, et elle n'était pas complète, le nombre des Nations approchant officiellement de 70, et ne cessant de s'élever. Les traités consécutifs à la guerre de 1914-18 avaient donc singulièrement développé le nombre des Nations. Ils marquent l'aboutissement d'une gestation d'une durée de plusieurs siècles. Leur importance, voilée présentement aux yeux du gros public par la crise économique, apparaîtra plus tard en pleine lumière : c'est un des grands tournants de l'histoire de l'Humanité.

Il est faux, comme semblent le croire les théoriciens français, qu'une Nation puisse se fabriquer à volonté; il est faux qu'elle soit uniquement un principe spirituel, et qu'elle n'ait à tenir compte ni de la race (au sens conventionnel du terme), ni de la langue. Les groupes humains qui ne présentent ni ressemblances physique, ni communauté de mœurs et de droit, ni affinités linguistiques, ne peuvent former une Nation véritable.

Ressemblance physique, communauté d'usages, affinités linguistiques, — tout cela réuni forme la *Nationalité* et est indispensable pour constituer une Nation. Est-ce à dire que la Nationalité aboutira fatalement à la Nation? Nullement. La Nationalité dans le passé peut être une nébuleuse, une virtualité qui ne deviendra réalité, c'est-à-dire Nation, que si les circonstances le permettent. Une Nation est une réussite historique.

Il me resterait à revenir sur cette distinction de Nationalité et de Nation, axiome que j'ai accepté comme fondé et que j'emploie pour sa commodité et sa vérité relative. Je dis relative, car si l'on voulait reprendre la question, on verrait que la nationalité, si elle est quelquefois à l'origine d'une Nation, représente très souvent aussi le contraire : une nation qui s'est décomposée : de 1795 à 1918, la nationalité polonaise était une nation dissociée. Et cet exemple est loin d'être isolé.

Il est temps de conclure :

La doctrine française définit Nation « une personne morale » (Michelet), une « grande solidarité..., une âme..., un principe

spirituel » (Renan), « un fait de conscience collective..., un vouloir-vivre collectif » (Hauser). Toutes définitions excellentes en tant qu'elles mettent l'accent sur cette psychologie collective que constitue toute Nation. Mais définitions incomplètes. La solidarité, la conscience collective ne peuvent se former et durer qu'entre gens qui s'entendent, c'est-à-dire entre gens qui se comprennent en parlant, et qui ne se heurtent pas par des disparates excessifs dans la vie commune, disparates physiques, disparates de mœurs et d'usages. Enfin, et sur ce point la thèse française est correcte, un passé commun de succès et de souffrances est le meilleur ciment pour maintenir la cohésion de l'édifice compliqué et fragile — comme tous les organismes supérieurs — que représente une Nation.

RENCONTRES AVEC MILOSZ

par ANDRÉ LEBOIS

Depuis les rêveries du soir, au Lycée, sous le sourire bleu de gaz d'une heure « poétique » soustraite aux programmes, que de fois j'ai rencontré Milosz! Avant comme après l'ultime rendez-vous, pour un jour quelconque de sa vie, qu'il m'assignait dans sa lettre du 26 février 1939. Je la donne ici, parce qu'elle est peut-être la dernière qu'il ait envoyée. Il est mort le 2 mars.

Dimanche,

Cher Monsieur et Ami,

Je m'excuse tout d'abord de l'invraisemblable délai imposé à ma réponse à votre aimable lettre par mon affreux et interminable déménagement, — espérons que ce sera le dernier, — le dernier avant celui qui me permettra de rejoindre les Rois, Chefs et Capitaines du Schéol dont parle Job. Dans cette catastrophe qui a eu pour heureux résultat de me faire voisiner jusques à la fin des temps avec mes bons oiselets que vous connaissez déjà, j'ai malheureusement perdu, entre autres objets précieux, le petit livre d'adresses qui renfermait la vôtre. Par un heureux hasard, dû à une trop oublieuse prévoyance, je la retrouve au fond d'un portefeuille qui ne me quitte jamais, mais dont les profondeurs encombrées de petits papiers presque tous inutiles me faisaient peur. Pardonnez-moi cet aveu, — mais les trois quarts de la vie, hélas! et singulièrement celle des gens distraits (et quelque peu paresseux) n'est faite que de contretemps de ce genre.

Je viens de lire avec beaucoup d'émotion les pages que vous avez bien voulu consacrer à ma poésie et à notre première rencontre dans le numéro spécial de *Norge*. Je vous en remercie de tout cœur (1).

La petite maison est enfin installée, et quand le cœur vous dira de retourner auprès de Vos Amis de Fontainebleau, Diane, Lémuel, Mésange de Marais et Rossignol de muraille, vous n'aurez que ces quelques mots à leur adresser, 28, rue Royale, Fontainebleau (S.-et-M.) : « Nous arrivons le..., à... » (11 heures serait le moment idéal : nous irions à la Mangeoire, puis à l'Aigle Noir, et, dans l'après-midi, rue Royale pour le thé).

Je vous prie, cher Monsieur et Ami, de mettre aux pieds de Madame A. L. l'hommage de mon respect et de me croire votre affectueusement dévoué et reconnaissant

Milosz.

P.-S. Vous me direz l'heure exacte de votre arrivée afin que j'aie le plaisir d'aller à votre rencontre à la gare Fontainebleau-Avon.

(1) Il s'agit de l'*Hommage à O. V. de L. Milosz*, édité par les *Cahiers Blancs* de Bruxelles, sous la direction de Géo Norge.

Rien n'annonçait l'irruption d'Azraël; ni rien, dans la vigueur physique intacte, — si ce n'est l'appréhension du vent, — cette *angor pectoris*, qui, par une étrange rencontre, terrasse aussi le Saint de Lumbres, de Bernanos. Milosz croyait vivre : à Théophile Briant, qui lui avait souhaité un heureux anniversaire, le 28 mai 38, il répondait : « Hé oui, j'entre bravement dans ma soixante-deuxième année. J'en ai encore pour six ans. C'est court et très long, comme l'existence elle-même. »

Mais il fallait que ce fût tout à fait comme l'avaient dit les Esprits de la Terre, à la troisième journée de *Miguel Mañara :*

— Et quand tes bras seront brisés, et quand tes vieux os te feront mal,
et quand ta tête sera blanche comme la maladie de l'arbre,
un jour tu te lèveras plus tôt que de coutume
et tu allumeras la faible lampe dans l'heure grise
et tu iras mettre la dernière main à ton ouvrage.
— Mais, sur le seuil, comme une branche sans écorce, tu tomberas.

Et comme l'espérait la *Symphonie de Novembre :*

Ce sera tout à fait comme dans cette vie. La même table,
La Bible, Gœthe, l'encre et son odeur de temps...
Il y aura aussi
Le mur croulant et bas où somnolait l'odeur
Des vieilles, vieilles pluies, et une herbe lépreuse,
Froide et grasse secouera là ses fleurs creuses
Dans le ruisseau muet.

Rien ne disait donc que nous le chercherions en vain, tout à l'heure, dans la Vallée de la Séparation. Elle contenait pourtant, cette lettre presque d'outre-tombe, certains indices : phrase bancale (« les trois quarts de la vie... n'est faite »), l'oubli singulier d'une adresse à laquelle il m'avait écrit souvent; l'allusion à « l'affreux et interminable déménagement »; le choix fait d'un séjour « jusques à la fin des temps » au cimetière de Fontainebleau.

Quelques mois plus tard, contre toute vraisemblance, au terme d'une chaîne de circonstances qui ne peut pas être le caprice du hasard, on m'installait pour des années à quelques verstes du pays de Milosz. Elle était venue, la guerre polono-allemande du Cheval Roux, annoncée dès 1933, d'après son déchiffrement de l'Apocalypse (2), et dont 1944 serait l'année cruciale. A cette date, je vis Memel-Klaipeda :

Dans un pays d'enfance retrouvée en larmes,
Dans une ville de battements de cœur morts,
(De battements d'essor tout un berceur vacarme.

(2) *Mercure de France*, février 1938. — Il m'en envoya le tirage à part avec son « souvenir le plus fidèle, et l'humble prière d'offrir deux exemplaires à des personnes curieuses d'exégèse ».

De battements d'ailes des oiseaux de la mort,
De clapotis d'ailes noires sur l'eau de mort).

Les corbeaux, les corbeaux de la Memel, du Niemen! « ces grands corbeaux de mon pays qui sont ensemble hideux et beaux, comiques et sinistres ». Allons!... dans mon malheur, au milieu du malheur du monde, j'avais ce recours : cette terre de la captivité, de l'exil, c'était Liêtuva, la Lithuanie de Milosz, la « contrée étrange, vaporeuse, voilée, murmurante » où toutes choses « ont la couleur éteinte du souvenir », où le printemps s'éveille en sursaut, où, dès la mi-septembre, dans l'odeur du lin pourrissant, sévit l'hiver :

« Enfin la neige de novembre fait son apparition, et les chiens de garde reprennent leurs interminables colloques du soir avec les loups de la vieille forêt perdue dans le brouillard. »

Vite, hélas! la *Nehrung* où rôde l'élan, « ni ses hameaux hargneux sur le Kurisches Haff » n'eurent plus de secrets pour moi. Un jour de la fin septembre 44, par delà Tilsit, le Niemen franchi, vers Taurage, je me trouvai tout près de Kaunas, et, — tout en saluant l'escadrille Normandie-Niemen, en épiant, dans une ivresse nihiliste, les signes de l'offensive russe qui allait aboutir à la prise de toute la Lithuanie et de Goldap, à l'investissement de Memel, — je me disais : Czereia, Lukolm, Druja, les domaines ancestraux de Milosz, district de Kovno, où sont-ils, à deux pas d'ici? Voici peut-être la maison d'enfance, « feuilles sur feuilles depuis cent ans dans les allées »? Alors il y eut l'autre miracle : cette fille aux nattes blondes, maïs mûr, prisonnière comme moi, et qui chantait; je lui tendis, comme les clefs qu'apporte Witold aux dernières lignes de *La Berline arrêtée dans la nuit,* un des rares mots de lithuanien à ma portée : *Daïnos.* Ces *daïnos* malicieuses, héroïques ou sinistres, traduites par Milosz sur le recueil de Rhesa (Königsberg, 1818), qui déjà ravissait Gœthe. Surprise, dans sa détresse, qu'un Français en haillons connût le mot magique, et trop encline à croire que je comprenais, elle chanta tout ce qu'elle savait : étais-je si loin de comprendre, puisque je tentais de juxtaposer à la mélodie, à sa mimique, les couplets lus chez Milosz :

Qui donc réveille,
Quel sonneur de matines,
Ceux qui sommeillent
Au flanc de la colline?

De la colline
Des poussiéreux œillets,
Où l'on devine
Les noms des oubliés?

Si l'on m'ouvrait
Le cercueil de bois tendre,
Je reverrais
Son visage de cendre.

Dormez en paix,
Vous que j'ai tant aimée;
Jamais, jamais,
Je ne vous reverrai.

Disait-elle le dialogue avec le houblon, qui exige un tuteur, et d'être cueilli à temps, pour mousser dans le verre, et de la prudence ensuite chez le buveur, « ou je te fous par terre! »? Disait-elle le chagrin de l'orpheline qui rêve qu'elle retrouve sa mère en ce coucou sauvage qui paraît la reconnaître? Ou la plainte de cette fillette qui reproche à sa marâtre de ne pas l'avoir plutôt jetée à l'eau; elle eût égayé ses « bons frérots les poissons », et, pêchée, fût devenue la bru « de bons riverains du haff »? Ou la colère du père qui veut habiller de bois le marieur qui l'a trompé sur la fortune du futur :

Coudrier pour la veste,
Sapin pour le gilet,
Bouleau pour le collet,
Et chêne pour le reste?

Ou la douleur de ce fils, qui, au retour de la guerre, trouve la maison vide : le bouleau et le saule ont fait la croix et les planches? Chers daïnos, — une dizaine parmi deux millions — qui m'ont permis de graver le sourire en pleurs d'une *seselé*, d'une petite sœur de là-bas, sur une heure d'exil et de dangers dans l'Orient froid.

Aux derniers jours de la délivrance, ce fut, sur le Rhin, cette halte à Bacharach, que m'avait dès longtemps prédite la *Symphonie de Novembre* :

Et je te parlerai
De la Cité sur l'eau, et du Rabbi de Bacharach,
Et des Nuits de Florence...

Ici Milosz m'offrait comme intercesseur Henri Heine : autour du rabbi Abraham et de la belle Sara, pitoyables héros d'une légende juive du XVe siècle, il a fait vivre, en une œuvre dont un incendie n'épargna que trois chapitres publiés en 1840, l'antique et sombre ville de Bacharach, avec « ses murs aux créneaux édentés, aux tourelles sans fenêtres, dans les lucarnes desquelles le vent souffle et les moineaux font leur nid »; un paradis pour Lémuel. Ainsi, la poésie de Milosz se révéla-t-elle à l'épreuve ce que je la pressentais : un verbe de vie, une sauvegarde, une Girolame très certainement ma sœur.

Je suis allé l'en remercier sur sa tombe, sous une pluie battante, « vieille et sale ». A l'entrée, à gauche, la seconde. Sous un médaillon, on lit :

†	†
O. V. DE L. MILOSZ	O. V L. MILASIUS
POÈTE ET MÉTAPHYSICIEN,	POETAS RASYTOJAS
PREMIER REPRÉSENTANT	PIRMASIS LIETUVOS
DE LA LITHUANIE	ATSTOVAS
EN FRANCE.	PRANCUZIJOJE

28 Mai 1877
2 Mars 1939

« Nous entrons dans la seconde innocence, dans la joie méritée, reconquise, consciente. »

Cette épitaphe met l'accent sur l'idée de la mort-récompense; « Lève-toi, je suis ta dormeuse de Memphis, la très sage, la méritée. » La pierre est propre et nette; près de la coupe tendue aux oiseaux, sous un rosier grimpant, il y a des œillets d'Inde et des géraniums.

★

La gloire venue (hommages, rééditions, controverses sur l'orthodoxie de son catholicisme (3), représentations), nous sommes dépossédés, nous qui n'avions pas attendu le bruit posthume, de ses accents les plus poignants, des cimes de son œuvre. Nous avons cédé nos mots de passe : « Les morts, les morts, sont au fond moins morts que moi », ou « l'oiseau de cristal qui dit *mlî* d'une gorge douce ». Girolama n'est plus à nous. La révélation du 14 décembre 1914, — « vers onze heures du soir, au milieu d'un état parfait de veille, ma prière dite et mon verset quotidien de la Bible médité », — appartient à l'histoire littéraire et religieuse. Carlos Larronde n'est plus le seul, s'il demeure le premier, qui ait « monté » *Miguel Mañara* ou *Méphiboseth* (au Théâtre Idéaliste, en 1913; à l'Odéon, en 1919). Après les Jeunes Comédiens de Rennes, le Théâtre du Château de Lausanne a fait rugir et pleurer Miguel, exulter le paralytique miraculé, devant le grand public. J'étais à la première, au Rochefort, heureux, un peu triste : le cœur broyé sans arrêt par les versets splendides et simples, je me demandais ce que la basse de Roger Burcart, le métal sans paille de Paul Pasquier, la gentillesse (acidulée)

(3) *Le Goéland*, de Théophile Briant, qui a tant fait pour Milosz, a publié 4 curieuses lettres sur un projet de Confrérie secrète, adressées par Milosz, entre 1926 et 1930, à James Chauvet. (N° d'octobre 1948.)

de Véronique Deschamps, — dont le nom eût fait sangloter Milosz de tendresse, — apporteraient à ces gens qui, par delà la rue de Rome mallarméenne, venaient de faire l'ascension du Rocher, animés d'intelligence, de bonne volonté, d'appétit de vibrer, mais peut-être mal préparés, dénués d'amour. Les comptes rendus de la critique multiplièrent les rapprochements avec le *Don Juan* de Molière, Mozart ou Zorilla, mariaient le feu et l'eau. Si le poète des *Sept Solitudes* a écouté alors un autre que sa douleur, c'est Barrès; mais qui relit Barrès? A trente-trois ans, âge fatidique pour tant d'esprits, — l'âge du Christ, — Milosz écrit *Mañara,* Barrès écrit *Du sang, de la volupté et de la mort : Une visite à Don Juan* contient assez de venins, mortels aux veules, toniques aux forts, pour avoir troublé Milosz. A l'hospice de la Charité, à Séville, Barrès avait entrevu cette femme « couverte de longs voiles noirs », que Milosz nommerait l'Esprit de la Terre; une sœur lui avait dévoilé la toile théâtrale de Valdes Leal : *Deux cadavres dévorés par des vers,* commandée par don Miguel Mañara Vicentello de Leca, législateur de la Caridad :

« Celle-ci a pour raison d'assister les condamnés à mort pendant leurs dernières veilles, de les accompagner au supplice, puis de recueillir leurs cadavres jusque-là laissés en pâture aux bêtes. Des hommes de toutes classes la composent; des grands seigneurs portent sur leurs épaules les pendus et les décapités, car tel est le règlement tracé par don Miguel »...

Barrès compare Miguel à Rancé, — qui hanta aussi Milosz (4) —; il se penche sur le masque mortuaire du *burlador,* prisonnier de vierges froides, et définit d'avance en quelques lignes le *Mañara* de Milosz :

« Nul doute pour qui observe ce visage, don Juan était une âme sans complication, mais forte, et de vie intérieure trop vigoureuse pour s'embarrasser d'aucun obstacle. Il ne lui coûta pas plus d'étonner le monde par sa conversion qu'auparavant d'épouvanter les timides, de scandaliser les sages et de désespérer ses amantes, tôt délaissées après un flot d'amour... Sur son masque de cadavre apparurent cette passion, cette gravité dont il avait toujours été rempli, car, ne le prenez pas pour un voluptueux frivole, mais pour un homme qui s'acharne vers le bonheur, et joint à la fureur de ne le point trouver l'amertume de propager la douleur dans le monde. Ah! qu'il dut lui paraître facile de quêter pour les pauvres, à lui qui tant d'années avait quêté pour être heureux!... Voluptueux qui, après avoir serré dans ses bras tant de jeunes corps des meilleures familles, ne se satisfit qu'à porter les cadavres des pendus! »

(4) « Historiquement, mon Mañara est la vérité même, car je me suis gardé de rien inventer : je n'ai fait que reconstituer en poète un fait divers genre Rancé, et mille autres. » (A Mme Jeanne Yves-Blanc). — « Ma pensée s'arrêta sur l'image de l'abbé de Rancé. » (*Initiation,* p. 253.)

Barrès analysait encore le *Rufian heureux*, de Cervantès, Don Juan devenu « un tel saint qu'à Mexico, vingt ans plus tard, appelé au lit de mort d'une courtisane, sa maîtresse jadis », il lui cède ses vertus, assume ses péchés, de façon qu'elle monte au ciel, et qu'il doit recommencer une vie de remords et de pénitence. Une note signalait enfin qu'on poursuivait en cour de Rome la canonisation de Miguel : les procès-verbaux forment à la Nationale deux in-folio d'une collection qu'enleva Napoléon Ier; je ne doute pas que Milosz ne les ait compulsés.

Voici le meilleur Milosz à l'étalage, à l'étal, à l'éventaire de la célébrité. Mais la forêt lithuanienne n'est pas, grâce à Dieu, privée de mystère. Après l'éblouissement des *Symphonies*, devenues classiques, il nous reste la joie de retrouver Milosz dans chacun de ses poèmes, — plus nôtre dans ceux-là qui ne figureront pas aux anthologies. *Salomé* n'égale certes pas *le Cantique de la Connaissance;* mais combien Milosz, dans sa sensualité de David amoureux de Bath-Sebah jusqu'au crime, nous y est fraternel :

Jette cet or de deuil où tes lèvres touchèrent
Dans le miroir du sang, le reflet de leur fleur
Mélodieuse et douce à blesser!
La vie d'un sage ne vaut pas, ma Salomé,
Ta danse d'Orient sauvage comme la chair,
Et ta bouche couleur de meurtre et tes seins couleur de désert.

...Et nous voulons qu'au vent soulevé par ta robe,
Et par ta chevelure éclaboussée de fleurs
Se déchire enfin la fumée
De l'idéal et des labeurs.
O Salomé de nos hontes, Salomé!

Il y a des années aussi que Milosz chantait pour Annie :

Me voici, me voici, chère d'autrefois!
La tristesse de ton jardin m'a reconnu...
Les jours de jadis se sont endormis,
Au vieux bruit des roues, au vieux bruit des rouets...

Ce que nous pleurons ne reviendra pas.
Adieu! adieu! ô ma pensive d'antan!
Que ferais-je ici, Annie, plus longtemps?
Les roues et les rouets ont tourné trente ans...

Et, dans les *N. R. F.* ou *Vers et Prose* de 1911, ces longues et souples suites d'alexandrins, devenues *Les Eléments,* recueil qui eût suffi à la gloire d'un autre; ce mouvement lamartinien du *Consolateur :*

Lorsque je pense à Vous, à Vous, ô ma vieillesse,
Cher souvenir menteur d'un bonheur inconnu,

Beau Septembre du cœur, amoureuse sagesse,
Fantôme pardonnant d'un passé vide et nu,
Lorsque je pense à vous, grande amie, ô vieillesse,

L'ombre d'un étranger qui ressemble à ma vie
Me conte à sa façon l'histoire de mon cœur...

Et, dans *le Vent,* ce flot étincelant d'images :

...Avec moi, viens errer
A travers le Saana des chastes solitudes!
Viens, suis-moi sur la mer, car je te veux montrer
Des ciels si beaux, si beaux qu'ils te feront pleurer,
Et des morts apaisés sur la mer caressante,
Et des îles d'amour dont le rivage pur
Est comme le sommeil d'un corps d'adolescente,
Et des filles qui sont comme le maïs mûr,
Et de mystiques tours qui chantent dans l'azur...

Milosz écrivait si bien avec l'âme des mots, il était à ce point dans la moindre de ses lignes, que la réimpression de ses *Chefs-d'œuvre lyriques du Nord* (Figuière, 1913) — introuvables comme le florilège Fourcade parce que raflés, m'assurait-il, par un mécène mystérieux, Samuel — sera une révélation : Gœthe (*Le Chant des esprits sur les eaux*), Schiller, Byron, Shelley (*L'Automne*), Coleridge, nous les « entendrons » enfin en notre langue; leur musique, transposée, n'est jamais trahie; témoin cette ballade de Rossetti :

« Il fait joyeux dehors dans le vent qui veille,
Sœur Helen;
Dans les arbres secoués les étoiles de givre dansent. »

— Chut : avez-vous entendu, tandis que vous parliez, le pas d'un cheval, petit frère?
(O mère, Marie Mère,
Quel son, cette nuit, entre l'enfer et le ciel!)

« J'entends un pas de cheval et je vois,
Sœur Helen,
Trois cavaliers qui chevauchent terriblement. »

— « Petit frère, d'où viennent-ils, ces trois, petit frère? »
(O Mère, Marie mère,
Et d'où peuvent-ils venir, si ce n'est de-là-bas, entre l'enfer et le ciel? »

Dans sa traduction de *Faust* même, affleure souvent Milosz à travers Gœthe, comme dans l'invocation à la lune, « ami triste et lointain » (puisque lune et mort sont masculins en allemand); que ne puis-je, gémit le docteur, « me baigner, me baigner dans ta saine rosée »... « Vous souvient-il de nos nuits de lune à Windsor? » disait Brettinoro,

★

C'est ce que je voulais surtout dire : Milosz est irréductible à ce qui a jusqu'ici tenté biographes et exégètes, à *Miguel*, à *l'Epître à Storge*, aux *Arcanes*. Quiconque l'aima, aime tout de lui. Parce qu'il n'écrivit rien qui ne lui fût arraché par la passion, la pitié, la colère ou la solitude, on le suit en sa montée jusque dans les buissons ou dunes où il fit halte. Il eut beau renier l'humain de ses écrits; j'admets mal qu'on le prenne au mot; que, par exemple, Egloff publie *l'Amoureuse Initiation* avec de pudiques coupures! Comme si les pages qui disent le stupre et la luxure n'étaient pas nécessaires! « Comme tous les courtisans de la sensualité, j'étais menacé de cécité physique. » En lui interdisant de nous exhiber à quel point il fut ce « courtisan de la sensualité », on ôte à sa dure ascension le plus efficace de son pouvoir d'exemple. Le goût de la chair s'attachait à ses pas comme ce barbet, issu de *Faust*, qui, famélique et galeux, fait trébucher le narrateur au seuil d'un coupe-gorge, à l'entrée du livre, et que symboliquement réduisent en bouillie les chevaux de la chaise, aux dernières lignes. Toute la pensée de l'ouvrage, — conception sublime de l'Amour, où Milosz tente la fusion de « l'éternel féminin d'Alighieri et de Gœthe, l'adramandonique de Swedenborg, l'hespérique de Hoelderlin, l'élyséen de Schiller, et toute la musique, si peu comprise jusqu'à ce jour, de Richard Wagner » — cette pensée hautaine et pure s'écroule, si elle cèle tant soit peu son origine, « le puits plein d'ordure » de Pascal, si l'on ne voit pas de quelle charogne naissent ces abeilles, de quel fumier cette fleur. Qui oserait châtrer les *Confessions* d'Augustin? Est-ce pour rien que Milosz a choisi deux villes de poux, de draps suants et de fièvre, Naples et Venise (Barrès et d'Annunzio), l'époque de Sade et de Casanova, le parrainage du frère Jean-Jacques et de Restif de la Bretonne? Qui nous deviennents plus chers, — ces victimes! — d'avoir été choisis par lui. D'esprit si peu critique, Milosz avait le don de faire aimer les rares livres qu'il aimait : je l'ai entendu parler de façon inoubliable de Perrault, dont l'éditeur des *Contes lithuaniens de ma mère l'Oye* enviait le laconisme définitif; de Poe; de Villiers, à propos d'un cygne de Fontainebleau trouvé égorgé, meurtre rituel perpétré par quelque Tribulat; du *Manfred* de Byron qu'il avait projeté de traduire; de *la Pécheresse*, d'Henri de Régnier. Et quelle ten-

dresse pour le *Quichotte!* « Comme c'est beau, ces livres qui font à la fois rire et pleurer! » dit Girolame. Et pour l'ouvrage séraphique du frère Martial du Mans, religieux pénitent : *Les pratiques de l'année sainte.*

Et les recoins déshérités de notre Europe : ces terrains vagues, ces ruelles, ces *commons,* qui tissent, entre Czereia et Auxerre, un réseau d'asiles d'une heure, où cet éternel itinérant dévissa sa fatigue. Obscurs polygones de misère, qui, de l'avoir abrité, sont comme bénis par les mercis qu'il leur prodigue : Vercelli, au ciel pourri, aux rizières fangeuses, qui garde en sa bibliothèque le plus ancien manuscrit connu des Evangiles en latin, Vercelli restera « le Vercelli de la morte »; dans Paris, Notre-Dame des Victoires, Saint-Julien le Pauvre, et l'ancien marché aux fleurs de la Madeleine, où, buttant contre un escabeau, jadis, bien avant « le planement muet de l'or intérieur », Milosz, pour la première fois, entra pour ainsi dire en soi-même; et Windsor, les gorges du Rummel, l'eau impériale de la Neva, le château grand-ducal de Mazovie.

« Ma mémoire est une ville étrange où la rue du Chant-des-Oiseaux de Francfort conduit à Soho et à Mile End Road à travers les rues basses de Kieff et le Ghetto de Venise. Et mon âme est une église Saint-Clement Danes fuligineuse et suintante au milieu d'un enchevêtrement hideux de ruelles crapuleuses de Hambourg et de Naples »...

Et de tout cela il fait le lieu d'élection de Méphiboseth, une citadelle de rocs, Lodébar, « la silencieuse penchée sur les eaux de la Mort » : est-ce trop que de voir là l'ultime refuge de l'esprit souffrant et bafoué, à l'époque où nous vivons, où Milosz nous plaignait tant de devoir lui survivre? Par ce goût douloureux qu'il eut pour nos léproseries et nos quartiers réservés, sa prescience de nos ruines, d'un monde de casernes et de camps où l'on parque et concentre, par ses colères de visionnaire et ses tortures de ne pouvoir taire ce qu'il voyait, il aura peut-être mérité de nous que ce siècle, apocalyptique, mais qu'il a racheté d'avance, soit nommé celui de Milosz.

POÈMES

ANNE FONTAINE :

Le blond panache du roseau sème ses flocons d'or
Et l'étang susurre sa plainte :
Une ombre de voix qui câline la rive.
L'oie sauvage a crié dans le noir du nuage
Et le frimas approche à pas craquant.
Dessous les eaux verdies vogue le germe obscur,
Ovules et graines tout mêlés cherchant une tiédeur
Loin du frisson fluvial.
Une racine dort dans la vase profonde,
Un long sommeil où repose déjà,
Sous les grisailles mornes,
La coupe blanche du nymphéa,
La corolle promise au long rêve hivernal,
L'amoureuse senteur des pétales déclos
Que le sphinx met en secret
A son aile nocturne.



J'ai parcouru les bois où les racines dorment
Comme les os des cryptes sous les villes immenses.
Je sens au fond de moi ces froissements de feuilles,
Ces douceurs de nids, ces fleurs enivrées
Et le bondissement de l'eau sur la roche éclatée.

J'allais comme une biche entre les branches douces,
Et je rêvais déjà tes troncs couchés, tes buissons morts,
Oh! forêt trahie, sombre forêt meurtrie!
Des ombrages de pierre ont poussé sur tes ruines,
Des oiseaux nichent sous les arceaux,
Les fleurs nouent des guirlandes,
Les eaux dansent aussi
Et les cloches au ciel chantent comme les branches.
Mais je garde pourtant
La noirceur des forfaits
Comme une ombre sur l'âme,
Oh! forêt trahie, sombre forêt meurtrie!
Et je rappelle en vain
Sous les voûtes de pierre
La feuillée frissonnante
Et le pleur des cascades,
Et la molle cadence de ma course évasive.



Mains enivrées et lasses flottant sur l'aube
Comme des fleurs,
Qui vous rendra vos parfums et cette douceur
De pétale tapie au creux des paumes?
Le matin dresse ses piliers d'or.
Des arches d'azur portent le ciel.
Toutes les mains du monde émergent des ténèbres,
Toutes les mains du monde cloutent le jour neuf,
D'un clou bruyant et fulgurant.
Seules, vous gisez comme des mortes,
O mains songeuses,
Mains tendres et rêveuses,
Paumes habitées de soupirs comme les nids,
Corolles secrètes et triomphantes
Cueillies au jardin nocturne,
Pendant que les étoiles dansent dans les feuilles.

CLAIRE DE MEURVILLE :

AU SANG DES RUBIS MORTS

non pas l'horreur d'aimer ni sa plus sombre joie
mais un sang lumineux et comme distillé
goutte à goutte dans l'eau fluviale qui coule
ô temps suspends ton vol et le radeau jonché
de morts à la dérive explore le grand large
celui dont nul encor n'a conté les mirages
nul survivant pas un pour dire pour pleurer
non pas l'horreur d'aimer ni sa plus sombre joie

en rêve je t'ai vu plus hautain que les cimes
mangeur de sève avec des regards oubliés
loin de toi loin de toi beau sexe inconsolé
tes mains qui remplissaient à craquer nos silences
s'entrouvraient pour laisser échapper l'infini
s'entrouvraient pour laisser couler de nouveaux songes
s'entrouvraient pour que rien ne soit essentiel
ivre d'acquiescement je te suivais ton geste
équivoque montrait la route vers l'abîme
l'irrésistible appel que suggérait ta main
en rêve je t'ai vu plus hautain que les cimes

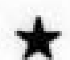
un vieux désir brisé d'heure en heure en année
resurgit lentement des eaux tièdes où luit
l'espoir inconsolé des lourds joyaux perdus
tant de naufrages l'or des hautes caravelles
les seins gonflés d'amour des captives d'un soir
la lente érection d'un pirate gouailleur
son beau rire étranglé au vol sa bouche ouverte
qu'emplissent les varechs et de sombres regrets
sachant que des saphirs obsédés de méduses
resurgit lentement avec des sanglots froids
un vieux désir brisé d'heure en heure en année

doux dompteur d'océans de lueurs de nuages
et de ces tristes fleurs du sommeil du poison
tes mains que teint encor le sang des rubis morts

égorgeur de diamants tu étrangles tes rêves
tes mains ont tant appris l'effort immense et sourd
du monde que l'on crée qui jaillit du passé
tandis que dans le fond de ta poitrine chaude
s'entassent doucement tes nuits assassinées
et les os calcinés de tes rêves charnier
vivant désespéré mais qui sourit quand même
doux dompteur d'océans de nuages de fleurs

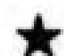
AURELIE NEMOURS :

Les vitres noires des fenêtres, des villes
mirent le soleil en réverbères
Il y a des belles qui passent
Telles des loirs endormis qui
mangent la poussière de midi
en maugréant comme à la foire
Quel ennui de sorcière
derrière mes paupières.

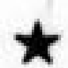


Quand on débouche la bouteille
Le bouchon sent la framboise, dit-il
Mendiant de l'univers
Lapidons les pierres
Mes graines sont couvertes de neige
Passent les coups de gel
A votre feu qui dévore
Voici mon amadou
Il a tout déchiré
Les pas frôlent des papiers froissés
Le cœur se déchiffonne dans les brises
Tous les chiffons d'âmes ont des formes tristes
« Pauvreté », voici du vin pour demain
Et des cailloux à l'instant
Prends, ils musiquent dans la timbale

Comme des piécettes...
La promenade devait être belle
Mais le trottoir a fait un cloche-pied
Le chat réveillé
Sur un coussin crevé
Il fallut jeter des morceaux de foi
Et puis aller dîner.



L'épouvantail noir faisait trembler les feuilles sculptées des lintaux en seuils
et les choux perchés se balançaient autour des pompes empaillées
Comme si la vie était à la lune
le poirier en cinq branches de chandelier
et par-dessus les clôtures les eaux et les toits, il apparut
glissant sur une lame blanche
le garçon aux mains nues.
Les paysans l'hiver sont comme les marins à terre
qui raccommodent leurs voiles et font briller le bateau
Mais le berger vogue et vogue toujours sur la terre
comme un poussin blanc, l'agneau de ce matin
suit par derrière.
Alors j'ai cueilli de la molène qui ressemble à de la laine
et près des vieilles ferrures, j'ai touvé des aromes
sur les murs
que je promène, avec la chanson du pays et les châles noirs
et suivent les perrons avec les arrosoirs.



Leur vie étoilée de fleurettes de petits nœuds et de dentelles
était rangée dans les armoires bleues
sur les rails des jours elles brodaient aux échevaux
bariolés des couleurs
Comme un voleur j'ai fouillé dans les tiroirs
et me suis enfui avec un morceau écru et nu.

Il existe des géants aux regards d'enfant
qui vous entraînent sur les sables des mers
Ils tournent et rêvent comme des loutres graves
et sans présence ils dansent sur la terre
des pas de rameurs dans l'air d'été.

Le grand parapluie est une fleur de suie qui pend à la porte
et se ferme le soir vers la mare des canards aux becs qui pêchent.
Les forains entonnent aux grelots une femme qui tient en sa main
l'oiseau mort qu'elle endort
De ce point idéal
Je contemple Noël.

SUZANNE SCHEINERT-SERVAIS :

JEU DE LUNE

Ce soir il ne viendra personne
La nuit sans âge a des ruses de fille
Qui couve le silence des vieilles solitudes
La lampe en route d'ombre balance mon attente
Poussière de ton rire par delà les collines
Ce soir il ne viendra personne
Au point du jour se reflète ma peur
Ma voix à ton fusil liée
Jalouse les pas que la nuit épaissit
Ce soir je le sais il ne viendra personne
Les arbres allongent leurs branches
Comme des mains d'aventure
Et je reste inhumaine derrière le cristal
Quand la dernière étoile croisant le soleil
Rend à l'homme qui revient un peu de son passé

LES GOUTTES DE LA NUIT

Nous n'avions pas assez mêlé nos rêves
Loin du monde qui fait lever ton bras
Tendre ton poing bleui

Derrière ton front une armée de géants
Balance les heures d'un autre temps
Es-tu la voix déchirée
Es-tu le Samson des pics transparents
Ou le Goliath qu'une fronde séduit
Ou peut-être David roi des psaumes
Que l'océan d'écume épuise
Pour moi qui te regarde dormir
Tu es le ramier roux
La nuit ruelle impénétrable
Traverse tes lèvres et glisse sur ton souffle
Mes mains tendues vers les oiseaux
Caressent le matin étonné

ENTRE CHIEN ET LOUP

Je veux mâcher la nuit de la terre cueillie
Dans l'ombre trempée d'onde toucher mon visage
Que pèse ton souvenir
Voix sur les vagues comme la bête qui m'habite
J'ai vu la pierre chanter sous les nuages
Les oiseaux frapper le cristal
Dans un univers que tu ne partages plus
Fumées d'ivoire lisières du rire
Quitte le nœud des chemins que les morts ont pleurés
Arrache l'une après l'autre les semences du passé
Quitte le brouillard bois l'eau amère
Marche sur les façades couchées des maisons
La cheminée arrose le sommeil de l'espace
Dans ce chasse-couleur d'invisibles colliers

LE MIROIR SUR LA GRANDE ROUTE

Les romans de Stendhal et le roman picaresque[1]

par S. DE SACY

Stendhal a donné au *Rouge* un sous-titre : « Chronique du XIXe siècle »; et nous voilà sautant sur ce mot de chronique où il n'avait pas mis tant de malice, puisqu'on ne s'occupait guère alors des diverses espèces qu'aujourd'hui nous distinguons, déterminons, cataloguons et classons à l'intérieur du genre roman. De notre point de vue esthétique et technique, une chronique, même dans l'ordre romanesque, est une rapsodie d'épisodes sans autre lien entre eux que celui de la succession dans le temps; le roman picaresque est une sorte de chronique. Mais Stendhal songeait tout au plus à la *Chronique du Règne de Charles IX* que Mérimée venait de publier — et qui est simplement un roman historique daté. Et Stendhal, de même, publie un roman daté, un roman également historique, mais qu'il situe dans sa propre époque (comme il avait fait pour *Armance ou Quelques Scènes d'un Salon de Paris en* 1827); c'est-à-dire que le romancier, esprit critique et d'ailleurs grand amateur de *Mémoires,* prétend porter sur sa propre époque un regard aussi objectif que sur n'importe quelle époque de l'histoire; et au surplus mettre en cause, non sans agressivité, la responsabilité de cette époque, si contente d'elle-même, dans la destinée de ses héros. Attitude familière aux stendhaliens, qui savent avec quelle sévérité, et au besoin par quels artifices de recul, Stendhal s'efforçait de garder libre son jugement dans une affaire où il se savait partie. Si fort qu'on presse ce mot de chronique, peut-on raisonnablement vouloir en exprimer un autre jus?

(1) Ce texte doit accompagner une nouvelle édition de *Le Rouge et le Noir* que prépare le « Club français du Livre ».

Ce qui a donné corps, néanmoins, à l'équivoque, c'est cette comparaison que Stendhal fait et refait dans le *Rouge* — et ailleurs — du roman en général avec un miroir que l'on promène sur une grande route. Avouons que l'image serait un symbole excellent du roman picaresque. Sur la route, comme dans le poème de Cocteau, on voit passer « des hommes, des femmes, des chiens, des cyclistes » ; l'un après l'autre, dans un ordre indifférent, s'ignorant entre eux, se suivant sans se mêler. Un de plus, un de moins, qu'importe? Chaque être n'est qu'un objet qui surgit un instant de l'indéterminé, passe dans le champ du miroir, retourne à l'indéterminé. Mystère devant, mystère derrière. Jamais on ne connaîtra de lui que ce reflet fugitif, ce reflet sans épaisseur. Pas de trajectoire : un point. Pas de destinée : un moment. Ce que le miroir reçoit, il le renvoie; ce qui passe sur lui ne le marque pas. Il assiste; sans plus. Il demeure impassible. Il n'est pas solidaire. Il n'est pas compromis... L'image est si parlante, et si juste apparemment, qu'à tout coup nous nous laissons prendre; nous voulons y trouver une définition de l'art du roman selon Stendhal; et gaillardement nous concluons que les romans de Stendhal *sont* des romans picaresques. Le malheur est que Stendhal lui-même voyait dans le symbole du miroir tout autre chose.

Dans le cours d'un chapitre du *Rouge* (« L'Opéra Bouffe », II, XIX) : « Eh, monsieur, un roman est un miroir qui se promène sur une grande route. Tantôt il reflète à vos yeux l'azur des cieux, tantôt la fange des bourbiers de la route. Et l'homme qui porte le miroir dans sa hotte sera par vous accusé d'être immoral! Son miroir montre la fange, et vous accusez le miroir! Accusez bien plutôt le grand chemin où est le bourbier, et plus encore l'inspecteur des routes qui laisse l'eau croupir et le bourbier se former. » Dans l'avant-propos d'*Armance :* « (Cette nouvelle) n'a peut-être pas vingt pages qui avoisinent le danger de paraître satiriques; (...) le siècle est triste, il a de l'humeur, et il faut prendre ses précautions avec lui (...). Nous sollicitons un peu de l'indulgence que l'on a montrée aux auteurs de la comédie des *Trois Quartiers*. Ils ont présenté un miroir au public; est-ce leur faute si des gens laids ont passé devant ce miroir? De quel parti est un miroir? » Pas de « miroir » dans la *Chartreuse,* puisque Stendhal n'y décrit plus directement des passants de la grande route, mais feint de rapporter une histoire qu'on lui eût contée; et voici pourtant, douze ans après *Armance*, le même

thème, des termes semblables, jusqu'au même mouvement : « Pourquoi l'historien qui suit fidèlement les moindres détails du récit qu'on lui a fait serait-il coupable? Est-ce sa faute si les personnages, séduits par des passions qu'il ne partage point malheureusement pour lui, tombent dans des actions profondément immorales? » Reste l'une des épigraphes du *Rouge,* celle que Stendhal attribue libéralement au modeste Saint-Réal (en tête du chapitre « Les Bas à Jour », I, XIII) : « Un roman : c'est un miroir qu'on promène le long d'un chemin. » Pas de commentaire, cette fois. Mais l'épigraphe ouvre le chapitre où se noue le destin de Mme de Rênal, qui accepte sans le savoir d'aimer Julien, tandis que Julien décide — à froid (« Je me dois à moi-même... ») — de la conquérir : la morale est deux fois atteinte, et Stendhal, par surcroît, lance un coup de griffe à la société de son temps, qui est ainsi faite qu'un jeune homme, « s'il a quelque éducation », peut voir dans l'amour « le plus ennuyeux des devoirs »; bonnes raisons, pour le romancier, de s'abriter derrière le miroir.

L'expert qu'est M. Maurice Bardèche (son *Stendhal romancier* de 1947 faisait suite à *Balzac romancier,* version abrégée d'une thèse de doctorat), connaît la valeur qu'a pour Stendhal l'image du miroir; il la signale d'un mot, en passant; mais pour sa part, et malgré Stendhal, il préfère, il choisit l'autre signification; et ce n'est pas assez, selon lui, que de dire qu'il y a du picaresque dans les romans de Stendhal. Il songe d'abord à certains personnages épisodiques du *Rouge,* le chevalier de Beauvoisis, Fouqué, la maréchale de Fervacques, le chanteur Géronimo, Amanda Binet, l'évêque d'Agde, l'abbé Chas-Bernard, intermédiaires entre les protagonistes et les personnages secondaires : « Ce sont des passagers embarqués pour quelques chapitres. On ne prend pas la peine de les annoncer; on ne prend pas la peine de les quitter non plus. Ils sont comme ces voyageurs du roman picaresque qu'on croise un instant, puis dont on ne parle plus. (...) Comparses dans l'intrigue, inutiles dans le tableau, ils ne sont appelés que par la fantaisie. Leurs apparitions n'attestent que la liberté du créateur. » Voilà M. Bardèche engagé sur une pente : alors il pousse à fond; laissant là les « personnages de rencontre » du *Rouge,* il s'en prend à la méthode générale du romancier. Stendhal, écrit-il, « met bout à bout : c'est là tout son système. Il ne raconte pas une crise, il raconte une

vie. (...) Et cette vie même, il la raconte sans malice, sans détours, il suit l'ordre du temps. Son récit serpente alors à travers les aventures. Et chaque aventure, une fois racontée, disparaît comme un paysage, il ne reste plus que le souvenir de certains instants qui furent merveilleux. Son roman est comme la bande d'un sismogramme : il se *déroule* et les impressions des héros s'enregistrent. » Une femme disait que, lisant la *Chartreuse*, elle croyait lire des *Mémoires* : « Le mot est très juste, ajoute M. Bardèche. Et il ne s'applique pas seulement à la *Chartreuse*, il est parfaitement vrai pour le *Rouge*, et, je crois bien, pour tous les romans de Stendhal. (...) Son récit suit la grande route, et les rencontres viennent l'une après l'autre, et aussi les auberges, les passants, les moments de bonheur. Le romancier se borne à noter les impressions du promeneur. Si les romans de Stendhal ressemblent à quelque chose, c'est aux romans picaresques. »

Mais quels sont les traits propres du roman picaresque?

★

« Scipion finit son histoire en cet endroit. Puis, m'adressant la parole : Seigneur de Santillane, continua-t-il, c'est à vous que je m'adresse à présent; faites-moi la grâce de témoigner à ces dames que vous m'avez toujours connu pour un serviteur aussi fidèle que zélé. J'ai besoin de votre témoignage pour leur persuader que le fils de la Coscolina a purgé ses mœurs, et fait succéder de vertueux sentiments à ses mauvaises inclinations. — Oui, mesdames, dis-je alors, c'est de quoi je puis vous répondre. Si dans son enfance Scipion a été un vrai *Picaro*, il s'est depuis si bien corrigé, qu'il est devenu le modèle d'un parfait domestique. » Le *picaro* est un fripon. Le roman picaresque, à l'origine, rapporte les aventures de quelque vaurien, un valet souvent, fort affranchi, et qui regarde le monde et les hommes avec les yeux de son état; de la société il voit l'envers et les dessous; larcins, duperies, mauvais coups et autres scapinades sont ses exploits.

Exploits; car le roman picaresque est un travesti. Travesti comme le *Virgile travesti* de ce Scarron qui est justement l'un de nos picaresques; travesti moins délibéré peut-être, moins explicitement parodique, travesti pourtant des grands genres, en particulier du roman d'aventures chevaleresque,

héroïque ou mondain. Il se peut que les modèles espagnols nous soient venus à point pour relancer, tout en l'inversant, un courant qui commençait, après tant de siècles, à s'exténuer. Ce qui expliquerait à la fois la vigueur du nouveau genre (ou plutôt la nouvelle vigueur du genre), le caractère ironique et allégrement satirique qu'il prend si volontiers, la permanence de certains de ses traits à travers les variations du type original, et l'étonnante liberté de ses allures dans une littérature si disciplinée.

Que le héros, en effet, reste ou non cet observateur malignement sceptique, le roman picaresque, de toutes les sortes de romans, est toujours celui qui donne l'idée la plus aimable de la condition du romancier. Ni ses personnages ni son sujet ne l'entraînent; c'est lui qui les mène où il lui plaît et comme il lui plaît; il garde la route qu'il a choisie, il reste maître de sa vitesse; son bon plaisir commande, et commande seul.

Dix personnages, cent personnages au besoin; mais, le plus souvent, un seul héros. Car deux héros, trois héros pourraient contracter entre eux des engagements particuliers, nouer des intrigues de palais, comploter contre l'auteur, l'embarquer dans quelque aventure : un héros unique demeure sous la coupe du romancier.

Ce héros change sans cesse de milieu et de partenaires; c'est un errant; sans feu ni lieu, sans biens ni liens, détaché. Il est de la race à qui rien n'appartient; et d'un temps où, les personnes et les nouvelles voyageant lentement, le trot d'un cheval a vite fait de le mettre hors de portée des conséquences de ses actes. Si même la malchance veut qu'il aille en prison, comme Gil Blas, il ne fait qu'y passer : un incident entre autres; tandis que Fabrice... L'ordre du monde ne pèse guère; la fuite, ou en tout cas l'indifférence, le cynisme au besoin, suffisent pour l'éluder.

Pas de chaîne, pas de trame dans l'intrigue : un fil rectiligne et ténu sur lequel s'enfilent, l'un après l'autre, les épisodes. L'un fini, un autre commence. Enlevez celui-ci, celui-là : ni vu ni connu, ce n'est qu'une perle de moins dans le collier. Ils ne s'entremêlent pas, ni même ne se chevauchent. Pas d'incidences qui refluent de l'un sur l'autre. Chaque fois on repart à zéro pour la nouvelle étape. A nouveau tout est neuf, le décor, les rencontres, l'anecdote. Et sitôt que le rideau retombe, la scène bascule à son tour dans la nuit avec tous ses accessoires; et voilà encore le site, les

personnages, leurs singularités, leur faisceau de souvenirs, de projets, de regrets, leurs intrigues, leurs passions, leur réseau de relations, leur exemplarité, qui s'enfoncent sans retour dans la brume, dans l'oubli, dans le monde des ombres indistinctes, tandis que le héros, seul à nouveau, allègre et disponible comme au premier jour — pas de fil à la patte, tout entier dans la main du meneur de jeu —, reprend la route grande ouverte sur un avenir où ses actes ne le suivront pas.

Le tragique même, si par hasard il se rencontre, est bientôt désarmé; comment affecterait-il un héros sur lequel les servitudes communes ne mordent pas? Le toucherait-il un instant, demain, au départ, le héros secouera les épaules, faisant confiance au monde des ombres, s'il laisse derrière lui un cadavre ou des larmes, pour déléguer sur ses pas le consolateur ou le croque-mort qui effaceront ses dernières traces. Souvent aussi les drames de cette *existence* à l'écart de laquelle le romancier prend tant de soin de le tenir ne poussent jusqu'à lui qu'un sillage affaibli : ce sont les confidences d'un homme ou d'une femme de rencontre, nouvelles enrobées dans le roman, détachées du roman. Le choc de l'événement est amorti quand arrive l'heure du souvenir et du récit; alors l'événement n'est plus qu'un fait; il est passé et absorbé, on s'est un peu serré pour lui faire place, maintenant il a son rang dans l'ordre des choses. Ce cavalier, cette beauté avec qui le héros partage l'omelette et le vin de l'auberge ne l'engagent en rien tandis qu'ils lui racontent leurs malheurs; le destin sauvage qui jadis a fondu sur eux est aujourd'hui apprivoisé, on peut l'approcher, le toucher, le palper, le manier; aucun risque : il ne sautera pas à la gorge du héros.

★

« Le roman doit raconter », dit Stendhal. « Le roman est un livre qui amuse en racontant. » « La première qualité d'un roman doit être raconter, amuser par des récits. » « Le roman doit raconter, c'est là le genre de plaisir qu'on lui demande. La dissertation, la recherche ingénieuse à La Bruyère sont des dégénérations. » Et, relisant une longue analyse des sentiments de Lucien et de Mme de Chasteller, Stendhal voudrait remplacer « ce mauvais La Bruyère par de l'action ».

Isolées de la sorte, ces remarques ne conviendraient pas mal, il faut le reconnaître, au roman picaresque. Mais elles ne sont pas les seules qui, éparses dans les *marginalia* de Stendhal, révèlent les vues du romancier sur l'art du roman. L'ensemble fait songer à un *corpus* d'inscriptions; chacune d'elles parle peu, si on l'écoute seule; rapprochée des autres, elle se met à résonner. Stendhal n'a sans doute jamais exprimé une esthétique du roman; il est même probable que l'idée ne lui est pas venue d'élaborer, d'articuler une doctrine du roman; en revanche, comment croire qu'un homme aussi passionnément lucide, et parfois aussi systématique, ait pu accumuler plusieurs milliers de pages de travaux d'ordre romanesque sans retours sur lui-même, sans réflexions critiques sur la technique et la méthode? Il a d'ailleurs laissé une confidence dans les marges du manuscrit de *Lucien Leuwen;* après y avoir jeté un de ses préceptes (« Le roman doit raconter ») il se hâte d'ajouter : « Maxime pour moi, à effacer, cela serait pédant pour le public »; scrupule peut-être plus révélateur que la déclaration de la lettre à Balzac, qui prête à plus d'une interprétation : « Je n'avais jamais songé à l'*art* de faire un roman. » Comment donc ne pas voir dans ses notes, si laconiques soient-elles et si dispersées, des empreintes laissées çà et là au cours d'un itinéraire? N'allons pas jusqu'à supposer un ordre entre des observations qui ne se suivent point naturellement; mais, non plus, jusqu'à oublier qu'elles procèdent d'un seul et même esprit, lequel perpétuellement prenait grand soin de se mettre d'accord avec lui-même.

Après avoir écrit dans *Lucien Leuwen* que Lucien « s'étonnait en revenant seul dans son fiacre, à une heure du matin, de l'accès de sensibilité où il était tombé au commencement de la soirée », Stendhal, cette fois, s'approuve : « Voilà la vraie façon de dire dans un roman : il avait une sensibilité folle et vive. » Ailleurs : « Je ne dis point : il jouissait des doux épanchements de la tendresse maternelle, des conseils si doux du cœur d'une mère, comme dans les romans vulgaires. Je donne la chose elle-même, le dialogue, et me garde de dire *ce que c'est* en phrases attendrissantes. » Ailleurs encore il se reproche d'avoir omis dans le *Rouge* le « portrait physique » de certains personnages : « J'ai manqué à cela dans *Julien* pour les Croisenois, de Luz, de Caylus, etc. »; « Il manque la description physique des personnages à la scène du salon (il s'agit du chapitre « L'Hôtel de la Mole »,

II, IV). (...) Faute de trois ou quatre mots descriptifs par page (...), plusieurs pages qui précèdent ont l'air d'un traité moral. » D'où ce conseil à Mme Gaulthier, à propos d'un manuscrit qu'elle lui avait soumis et où lui-même allait trouver le départ de *Lucien Leuwen :* « En décrivant un homme, une femme, un site, songez toujours à quelqu'un, à quelque chose de réel. »

Stendhal s'interdit d'expliquer, de juger, d'interpréter, de commenter, il s'interdit de disserter : il interdit au romancier d'intervenir. Et comme la tentation d'intervenir est bien forte (que de fois il y cède!), il se prémunit par quelques maximes impératives et immédiatement exécutoires, « le roman doit... », « songez toujours... ». Principes posés de telle sorte qu'ils ne soient plus jamais remis en question. Ce sont des points fixes auxquels se raccrocher aveuglément, sans délibérer, sans avoir à délibérer, dès qu'on sent qu'on va glisser sur la pente. De cet entraînement Stendhal se garde si attentivement — tel Ulysse approchant de l'île des Sirènes — qu'il faut qu'il y voie un danger extrême.

Le roman picaresque n'appelle pas tant de précautions. C'est un organisme anatomiquement et physiologiquement simple, qui exerce à la bonne franquette ses fonctions élémentaires. Pourquoi se mettre en peine? Quel besoin de se référer toujours à la réalité? Un peu d'invraisemblance ne messied pas, si la rencontre est piquante. Il faut être piquant ou plaisant; dès lors, l'anecdotique suffit, l'épisodique, le successif, le discontinu, le fortuit (inutile de lésiner avec le hasard) : que le romancier laisse donc latitude à sa fantaisie, à son invention, à son esprit. Qu'il donne licence à ses impulsions, à sa désinvolture, à son arbitraire. Comme il lui plaira, autant qu'il lui plaira. Parfois même il ressemble au régisseur qui intervient dans le spectacle. On l'entend qui sifflote dans la coulisse; il agite, en s'y appuyant, la toile sur laquelle est peinte la perspective d'un jardin; voilà le bout de son nez qui apparait entre deux portants; puis il n'y tient plus, il bondit sur les planches, sans maquillage ni costume, il arrête la pièce pour prendre la parole; il harangue familièrement le public, il commente l'intrigue, il se moque des héros, il rappelle que les ficelles sont entre ses mains, il confirme que tout cela n'est qu'un jeu, qu'on ne trompe personne, qu'il n'y a point à rêver, que chacun doit garder sa conscience bien éveillée, qu'il ne convient

pas que l'esprit soit la dupe du cœur. Dès que les conventions de la scène menacent de prendre corps, il surgit et ressaisit les commandes.

C'est juste à l'opposé que Stendhal va chercher la formule de son attitude, l'ordre éthique de son comportement.



Pour lui, la règle est que l'esprit du lecteur suive son cœur. « Non, rien qui fasse penser, mais au contraire quelque chose qui dispose à l'émotion, qui est le moyen de force du roman. » « Jamais de réflexion philosophique sur le fond des choses qui, réveillant l'esprit, le jugement, la méfiance froide et philosophique du lecteur, empêche *net* l'émotion. Or, qu'est-ce qu'un roman sans émotion? » « Ne pas épargner les petits mots qui aident l'imagination à se figurer les choses » (« mots qui soulagent l'attention », dit-il encore). Sur le *Rouge :* « Entre autres défauts, des phrases heurtées et l'absence de ces petits mots qui aident l'imagination du lecteur bénévole à se figurer les choses. » « Dans *Julien,* on ne conduit pas assez l'imagination du lecteur par de petits détails. »

Il ne s'agit pas de convaincre; il s'agit de toucher. Ou, si l'on veut, de convaincre, mais non par arguments ni éclaircissements : convaincre de cette conviction qui suit l'adhésion, l'évidence ressentie, l'assentiment immédiat. L'esprit n'est pas consulté; qu'il accepte d'abord le fait accompli de l'assentiment : alors seulement on lui donnera la parole.

Mais les moyens ne sont pas ceux de la poésie. La forme des mots n'est ici pour rien, ni le son, ni la mélodie, ni le rythme, ni la plastique, ni aucune de ces propriétés de la matière dont ils sont faits qui peuvent disposer le lecteur en le prenant par les entrailles, par les muscles, par les mouvements organiques. Et pas d'incantation. Le langage reste un système de simples signes : « A dix-sept ans j'ai failli me battre en duel pour la *cime indéterminée des forêts* de Chateaubriand, qui comptait beaucoup d'admirateurs au sixième de dragons. (...) En composant la *Chartreuse,* pour prendre le ton, je lisais chaque matin deux ou trois pages du Code civil, afin d'être toujours naturel; je ne veux pas, par des moyens factices, fasciner l'âme du lecteur. Ce pauvre lecteur laisse passer les mots ambitieux, par exemple, *le vent qui*

déracine les vagues; mais ils lui reviennent après l'instant de l'émotion. Je veux, au contraire, que, si le lecteur pense au comte Mosca, *il ne trouve rien à rabattre.* »

L'émotion du lecteur ne sera donc éveillée, soutenue, entretenue (il ne faut pas qu'elle retombe jamais) que par « l'action », « le récit », « la chose elle-même », faits ou dialogues, par ces « petits mots qui aident l'imagination à se figurer les choses ». Pour émouvoir, évoquez la matière même du réel, non pas comme support, occasion, prétexte de mouvements de l'âme, mais en tant que telle : c'est de l'objectivité que naît cette émotion-là. Il est remarquable que Stendhal ait trouvé hors de lui-même les schémas ou les thèmes des seuls romans qu'il ait achevés, d'*Armance* chez des romanciers contemporains, de la *Chartreuse* dans une biographie d'Alexandre Farnèse, du *Rouge* dans l'aventure réelle et récente d'Antoine Berthet : comme s'il se fût défié de l'élasticité qu'ont les faits que l'on invente soi-même, de leur complaisance, de leur obséquiosité, de leur courtisanerie, évidentes et d'ailleurs inoffensives dans le roman picaresque; au point, en particulier, d'aller chercher l'épure du *Rouge* dans la plus historique, la plus objective, la moins fantaisiste, la moins interprétatrice, la moins menteuse des chroniques, la *Gazette des Tribunaux*. Car il faut inspirer au lecteur un sentiment analogue à celui qu'éprouve l'homme dans l'univers, au contact et sous la pression des choses. Le sentiment du monde, ou, plutôt, le sentiment d'un monde semblable au monde — l'univers romanesque —, comme lui solide et inébranlable, continu et sans fissure, inexorable. Un monde qui ignore les prétentions autoritaires du romancier picaresque et qui les écrase, les disperse, les volatilise dans sa marche réglée par la seule nécessité. Monde tout imaginaire, mais qui est dans l'imagination du lecteur l'exacte réplique, la *correspondance* de ce monde réel que l'homme subit, éprouve, constate et ne juge pas. Il faut que le poids des choses, que la mécanique des forces soient suggérés de telle sorte, dans leur puissance, dans leur interdépendance, dans leur implacabilité, que le lecteur sente ses épaules plier sous eux. C'est une machine montée serré. Si on la laisse prendre du jeu, si la dissertation s'insinue dans le récit, si le romancier écarte de la main ses bonshommes pour surgir, dans sa tenue de ville, au milieu d'eux, les liens de la nécessité se relâchent, le ton se brise, le lecteur se reprend et retombe : c'est le monde romanesque qui se disloque.

Qu'on relise une petite page de l'*Abbesse de Castro,* celle qui ouvre le chapitre VII. Hélène vient d'accoucher au couvent, et malgré les précautions prises son secret s'ébruite. Comment s'ébruite-t-il? Un historien pourrait se contenter de constater le fait, et négliger les détails; ce sont les détails au contraire que le romancier prend grand soin de relater, « la chose elle-même », toutes les circonstances par l'enchaînement desquelles le secret se trouve être en fin de compte trahi : les pièces d'or données par l'abbesse à la sage-femme, le mari jaloux qui les découvre, la nécessité pour la femme de se disculper, l'achat d'un mulet, les commérages... Petites choses, mais de grande conséquence; cette suite oriente le drame et le destin des héros : le monde romanesque supporte en ce point toute la pression du déterminisme, il fallait que son armature fût minutieusement vérifiée. L'exemple éclaire plus d'un passage du *Rouge* comme la fin du chapitre « Un Ambitieux » (I, XXX); la visite nocturne à Mme de Rênal, avant le départ pour Paris —, et cette étonnante séquence des dernières lignes, digne du roman d'aventures le plus pur. Et en continuant de proche en proche, ainsi s'expliquent maintenant les épisodes prétendûment picaresques sur lesquels M. Bardèche appuie sa série d'extrapolations, ceux de Géronimo, d'Amanda Binet, de l'évêque d'Agde, etc. Peut-on, comme on peut le faire dans un roman picaresque, supposer l'un ou l'autre de ces épisodes retranché du *Rouge* sans dommage? N'eût-il pas été nécessaire que le romancier les remplaçât alors par quelque vue cavalière ou dissertation? N'expriment-ils pas, en effet, à leur manière, une étape nouvelle, — par exemple un apaisement, un élargissement, un approfondissement du sentiment durant un répit que laisse le destin? Et n'est-ce pas ainsi justement que les considérations morales se transposent dans l'ordre romanesque, en termes romanesques, dans le mode d'expression ou « moyen de force » propre au roman?

Il y a des présages dans les romans de Stendhal. M. Bardèche ne s'y intéresse pas; il n'y voit qu'une imitation malheureuse des procédés de Walter Scott, — comme si Stendhal était homme à imiter des procédés, sans autre justification. Rapportera-t-on les présages de la *Chartreuse* à quelque souci de la couleur locale? Mais Stendhal n'a guère pour eux le sourire d'indulgence qu'il laisse paraître d'ordinaire en parlant des singularités de l'âme italienne; on

ne voit pas qu'il cherche, par exemple, à excuser l'abbé Blanès; et puisque les événements du roman vérifient par la suite présages et prédictions, c'est que l'auteur est consentant. Et le *Rouge?* Au moment précis où l'action s'engage, où Julien va franchir pour la première fois le seuil du maire et d'abord se trouver face à face avec Mme de Rênal et d'abord être porté, d'emblée et par surprise, au cœur de cet univers féminin (on se rappelle l'*attaque* si chantante du chapitre « L'Ennui », I, VI : « Avec la vivacité et la grâce qui lui étaient naturelles quand elle était loin du regard des hommes... »), à l'instant donc où va se fermer le premier maillon d'une chaîne dont le dernier sera l'échafaud, Julien entre à l'église de Verrières. Il y entre par hypocrisie : mais, sitôt entré, la solennité le saisit, et il tressaille; il n'est plus sensible qu'au caractère « imposant » et « religieux » de l'édifice désert. C'est alors qu'il aperçoit un lambeau de journal qui traîne, et qu'il lit un titre : « Détails de l'exécution et des derniers moments de Louis Jenrel... »; et Julien : « Qui a pu mettre ce papier là? » comme si quelque volonté mystérieuse avait disposé, « étalé » le papier pour que lui-même le lût; et encore : « Pauvre malheureux, son nom finit comme le mien... » Il ne s'arrête pas au présage (« Il froissa le papier »), mais en sortant, près du bénitier, des reflets rouges lui apparaissent comme du sang; « et il eut honte de sa terreur secrète ». Quelle « couleur locale », ici? Et pourtant Henri Beyle ne croyait pas aux présages, lui qui parlait un jour chez Delécluze de ces « gueux de prêtres qui mettent des idées vagues à la place des faits, parce que les faits ne sont pas si complaisants que les idées ». Et pourtant il faut bien que Stendhal, romancier, y crût.

Dans l'ordre romanesque, le présage est vrai s'il aide l'imagination du lecteur à « se figurer » l'inflexible existence, s'il permet un ajustage plus serré de la nécessité. Or la structure du roman veut que les héros en soient vus toujours de l'intérieur et en gros plan; inévitablement ils ont plus d'âme, plus d'esprit, plus de liberté que n'en ont réellement les hommes, — et autant que chacun de nous en son privé imagine en avoir. Pour rétablir entre eux et l'univers romanesque un rapport juste, c'est-à-dire le même rapport qu'entre les hommes réels et l'existence, il faut affecter l'autre terme d'un coefficient équivalent, forcer sur le poids des choses, incliner la nécessité vers la fatalité. Parler de la fatalité dans un essai « à la La Bruyère », ce serait introduire le coup de

pouce de quelque Volonté transcendante, et mentir à la manière des « gueux de prêtres » ; dans un roman, c'est, malgré les apparences, tout le contraire : alors l'idée de la fatalité n'est qu'un symbole qui rétablit l'ordre des choses dans sa rigidité et l'homme dans sa dépendance. A une surpuissance elle oppose un surcroît de résistance. Elle charge un héros trop léger d'un handicap compensateur.



Dans l'univers romanesque, plein, serré, solidement armé contre cette déperdition des conséquences qui distingue le roman picaresque, la chaîne des événements, non plus successifs seulement mais reliés entre eux par des rapports de nécessité, est le squelette du roman. Il ne suffit plus que chaque épisode soit, pour sa part, plaisant ou significatif; il ne suffit même pas que les articulations ne soient ni relâchées ni rompues. Entre divers enchaînements possibles, également rigoureux, le romancier retient celui qu'il juge avoir une valeur exemplaire, être propre plutôt que les autres à étonner ou à charmer (« amuser par des récits »), avoir par lui-même une beauté propre, comme sur un graphique une courbe peut plaire à l'œil par elle-même, quoi qu'elle signifie. Ainsi la courbe biographique de Julien Sorel. Celui dont Mathilde baise au front la tête guillotinée est déjà en puissance dans l'enfant près de pleurer qui, sa petite veste de ratine violette sous le bras, apparaît à Mme de Rênal. Chaque événement ayant cheminé de circonstance en circonstance selon les lois de la nature, la chaîne des événements revient se boucler sur elle-même, emportant avec elle, sans sollicitation ni complaisance, « de grandes et terribles leçons ». Courbe privilégiée entre les courbes possibles, et qui — le présage accompli venant en souligner la volute finale — prend la figure d'un destin.

A ce destin s'entrelace la destinée des héros, sans se confondre avec lui. Certains personnages secondaires, un Croisenois dans le *Rouge* comme un Miossens dans *Lamiel,* sont des fétus dociles à tous les remous; un rapport de position suffit à les définir; tandis que les héros prennent appui sur ces forces mouvantes pour développer leurs puissances. Peu à peu révélés, et d'abord à eux-mêmes, par l'expérience; sujets d'évolutions, ou même de mutations brusques; libérant en eux, au moment où ils réagissent à l'événement, des possibilités inconnues; et néanmoins restant conformes et fidèles

à quelque chose d'irréductible où ils se retrouvent eux-mêmes, où ils ne retrouvent qu'eux-mêmes dans une solitude triomphante, où ils se retrouvent dans la plénitude d'eux-mêmes, et qu'il faut peut-être appeler leur essence. « Beau ciel, vrai ciel, regarde-moi qui change » ; celui-là qui change, en même temps est et demeure moi, et je ne suis et demeure moi que par ce changement : « A ce vivant je vis d'appartenir! » Julien, il est vrai, échoue et est écrasé; Fabrice échoue et abandonne; Lucien devait, de traverse en traverse, s'accorder enfin avec l'ordre des choses et toucher au bonheur — le roman est inachevé. Mais la retraite de Fabrice est aussi un épanouissement de l'âme dans la sagesse, une éternité retrouvée, Fabrice est sauvé; et Julien aussi est sauvé et d'une manière plus éclatante encore, puisque son salut est à la mesure de son échec : dans l'étonnant débat des dernières heures, si la mort, et une mort ignominieuse, a le dernier mot, elle perd la partie. C'est ainsi que la courbe des caractères, dont on imaginerait plutôt qu'elle dût être à chaque instant déviée ou rompue par celle des événements, reçoit d'elle au contraire l'ampleur, la hardiesse, la pureté de son tracé. Cette dialectique de l'essence et de l'existence ne conduit pas toujours ses fruits jusqu'à une maturité aussi accomplie; dans le réel elle avorte souvent plus ou moins vite, et d'un homme qui semblait mériter un meilleur sort on dit qu'il n'a pas eu sa chance : ici encore le romancier choisit dans le champ des possibles un possible privilégié qui emporte avec soi sa propre beauté. Problème qui ne se pose pas pour le roman picaresque, où le mouvement dialectique ne s'amorce pas : dans un univers inconsistant le héros ne saurait avoir de consistance, et au contact d'une nécessité aussi relâchée il faut bien qu'un caractère se réduise à quelques traits distinctifs d'ordre signalétique.

« *On the character of Dominique as a writer*. Je ne puis faire le plan qu'après, et en analysant ce que j'ai trouvé. Le plan fait d'avance me glace. » C'est une note de 1835, en marge de *Lucien Leuwen*. En 1840, à Balzac, à propos de la *Chartreuse :* « J'ai fait quelques plans de romans, je ne saurais en disconvenir; mais faire un plan me glace. » La même année, sur *Lamiel :* « Je ne fais point de plan. Quand cela m'est arrivé, j'ai été dégoûté du roman par le mécanisme que voici : je cherchais à me souvenir en écrivant le roman des choses auxquelles j'avais pensé en écrivant le plan, et, chez moi, le travail de la mémoire éteint l'imagination. (...) Si

je fais un plan, je suis dégoûté de l'ouvrage (par la nécessité de faire agir la mémoire). » « Mon talent, s'il y a talent, est celui d'*improvisateur.* » Même opposition ici, sur un plan nouveau, qu'entre le récit et la dissertation; il s'agissait alors d'émouvoir le sentiment du lecteur plutôt que d'alerter sa raison; c'est maintenant l'auteur lui-même qui prend garde que la réflexion méthodique ne vienne pas étouffer en lui un certain élan spontané. Très attentif aux propriétés particulières de cet individu qu'il appelle Dominique pour mieux l'individualiser. En Dominique l'écrivain même, et non pas simplement l'homme, a un *caractère* qui lui est propre (« chez moi », dit-il encore). Ce caractère, il l'observe comme tel, le reconnaît, le constate; il ne le respecte pas : il le prend en considération comme Cabanis lui avait appris à faire de la prédominance bilieuse ou sanguine dans un tempérament. Aux lois, règles ou recettes applicables à un art se marie la nature de l'individu qui exerce cet art. Il ne suffit pas que l'univers romanesque soit solide, cohérent, nécessaire comme est le monde réel, ni que la trajectoire qu'y tracent les événements du roman soit exemplaire en même temps que fatale. Il ne suffit pas que les caractères développent dans l'unité leurs surprises, illustrant le permanent par le changement et sculptant l'essentiel à coups d'accidents, ni encore que leur courbe se combine de telle sorte avec celle des événements qu'aucune d'elles ne se trouve arbitrairement déformée pour la commodité de l'autre. De surcroît, il faut que ce contrepoint s'accorde à quelque chose en l'écrivain qui est de sa nature même, à quelque chose d'irréductible qui ne s'élucide pas par quelqu'un des moyens dont disposent la raison ou la conscience mais s'exprime comme s'exprime le sentiment poétique. Déjà le tempérament du romancier se manifeste dans ce qu'on appelle le choix du sujet, c'est-à-dire dans les chaînes d'événements distinguées et retenues parmi les possibles, et dans la détermination du type de ses héros. Mais il s'agit d'autre chose encore, d'une autre chose plus subtile et, à la vérité, bien difficilement définissable, d'une certaine vibration sur une certaine longueur d'onde... Il y a dans *Brulard* deux mots où, sans le vouloir, Stendhal, réfléchissant sur lui-même, suggère cette notion d'une manière étonnamment approchée : « Les paysages étaient comme un archet qui jouait sur mon âme. Et des aspects que personne ne citait : la ligne de rochers en approchant d'Arbois, je crois, et venant de Dôle par la grande route, fut pour moi une

image sensible et évidente de l'âme de Métilde. » Puis, à propos de la mort du valet de chambre de son grand-père, le « pauvre Lambert », confident et ami de son enfance, et des souvenirs gardés de cette grande douleur : « Le même côté de mon cœur est ému par certains accompagnements de Mozart dans *Don Juan* » (Stendhal dit bien : accompagnements). M. Maurice Bardèche a parlé d'une façon charmante, à propos de *Lucien Leuwen* en particulier, de cette musique ou musicalité propre à Stendhal, et qui donne à ses romans leur chant, leur ton inimitable. Elle est plus *facile* peut-être, plus accessible, dans *Lucien Leuwen* en effet et dans la *Chartreuse;* plus mozartienne et souvent plus italienne. Moins charmante, moins mélodique dans le *Rouge;* mozartienne encore chaque fois qu'apparaît Mme de Rênal, mais souvent plus grave et plus sévère (parmi tant de métaphores, pourquoi ne pas évoquer Berlioz ou Franck?); moins évidente, toujours présente néanmoins, jusqu'à ces scènes finales de la prison où elle soutient la méditation de Julien : seule alors sa sonorité si grave et si pure sert de lien entre des pensées rompues et en illumine l'obscurité.

Ne serait-ce pas cette musique qui manque à *Lamiel?* Si le plus stendhalien des romans de Stendhal en est le moins stendhalien, si les grands thèmes stendhaliens s'y étalent à l'état pur comme nulle part ailleurs, alors qu'il faudrait pour définir l'œuvre retourner les préceptes de Stendhal (« Non, rien qui fasse penser, mais au contraire quelque chose qui dispose à l'émotion, qui est le moyen de force du roman »), est-ce seulement parce que l'œuvre est inachevée? Mais Stendhal, lorsqu'il mourut, y travaillait depuis deux ans et demi (alors qu'il venait de composer la *Chartreuse* en cinquante-deux jours); il accumulait un énorme dossier d'ébauches, de plans (« Faire un plan me glace »), de reprises, d'échecs; il s'acharnait dans une impasse. Seul son esprit était intéressé dans l'aventure; l'âme, pour dire le mot, n'y était pas; elle refusait de s'éveiller. La conviction seulement, sans la foi. Privé d'une des trois forces dont l'affrontement donne l'être à un roman, le roman s'affaissait; il n'était pas possible qu'il s'achevât. *Féder* aussi *devait* rester inachevé : si la musique stendhalienne y donne cette fois quelques-unes de ses vibrations les plus tendres, les caractères masculins y sont faits d'un métal mou qui cède sous la pression. Dans *Armance,* roman achevé, il est vrai, mais qui n'est pas encore vraiment stendhalien, c'est l'univers romanesque qui n'a pas d'exis-

tence, la place en étant tenue par un milieu mondain isolé de la dure réalité par une carapace de paroles et de rites. Pourquoi Stendhal a-t-il abandonné *Lucien Leuwen* « alors, écrit Henri Martineau, qu'il restait bien peu à faire pour l'amener à sa forme définitive »? Circonstances contraires? On n'en voit guère, à cette époque, dans la vie de Beyle. Sentiment d'une contradiction interne insoluble? Déjà Stendhal avait renoncé à une troisième partie qui devait avoir pour lieu le monde diplomatique de Rome : « Je supprime le troisième volume, par la raison que ce n'est que dans la première chaleur de la jeunesse et de l'amour que l'on peut avaler une exposition et de nouveaux personnages. Arrivé à un certain âge, cela est impossible. » Explication obscure peut-être — d'une obscurité sans doute fort riche —, claire du moins en ceci qu'elle exclut absolument et presque explicitement le picaresque. Mais l'objection se reporte sur la deuxième partie lorsqu'on la rapproche de la première. Entre les deux mondes où Lucien mène sa vie militaire, puis sa vie politique, quelle communication, quelle interdépendance? L'un d'abord, et puis l'autre : à la manière picaresque; de l'un à l'autre il manque un rapport dialectique qui les accorde dans une unité supérieure. Au moment où Stendhal a abandonné *Lucien Leuwen*, il savait n'avoir plus qu'à conclure, il savait comment conclure; il ne lui manquait plus rien, presque plus rien, un simple détail de structure, — une clef de voûte. Le *Rouge* aussi, et symétriquement, est fait de deux parties accolées, de deux mondes successifs; mais le cheminement secret des événements — la dévotion de Mme de Rênal d'un côté, l'arrangement du mariage avec Mathilde de l'autre — fait soudain éclater entre eux une étincelle de synthèse; une petite lettre déchaîne la catastrophe (comme font les sequins de l'*Abbesse de Castro*); alors s'ébranle le mouvement dialectique qui boucle et noue l'unité du roman avec l'unité de l'univers romanesque.

UNE ESPIONNE DE RICHELIEU

LA BELLE GUEUSE

par **EMILIEN TRAVER**

Dans une remarquable étude sur une espionne inconnue de Richelieu, Mme d'Amalby, paru en 1908 dans le *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France,* le comte Bégouen exposait qu'il serait intéressant d'étudier la vie d'une autre espionne du cardinal, Mlle de Chemerault. Je viens aujourd'hui, bien tardivement, essayer de réaliser ce desideratum.

Sur les confins du Poitou et de l'Angoumois, dans le canton d'Aigre, arrondissement de Ruffec, au petit bourg de Barbezières, existe un château de la fin du xve siècle conçu sur un plan grandiose, mais qui n'a été que partiellement exécuté. Ce château, un des plus gracieux de la Charente, mais qui malheureusement n'est plus entretenu, fut édifié à la place ou dans le voisinage d'un manoir féodal par une famille qui tirait son nom de ce village; elle eut dans la région poitevine de nombreuses alliances et y posséda des terres importantes.

Un des membres de la branche des Barbezières-Chemerault, Aymeri ou Méry, fut chargé par Charles IX et Henri III, dont il était l'ami, de missions difficiles qui exigeaient une confiance entière de ces souverains.

Un de ses petits-fils, Geoffroy, forma la branche de la Roche-Chemerault (1). Il épousa en 1615 Louise de Marans, veuve de Louis de Vernou, chevalier, seigneur de Bonneuil, laquelle possédait près de Melle (Deux-Sèvres) le beau domaine de Melzéar. Le père de Louise de Marans, seigneur des Ormes Saint-Martin (Vienne), avait été gentilhomme ordinaire de la Chambre et Chambellan du roi.

De son mariage avec Louise de Marans, Geoffroy de Barbezières eut une fille, Louise, que certains auteurs dénomment

(1) Cette branche était ainsi nommée parce qu'elle possédait en Poitou les fiefs de la Roche, commune de Marigny, et celui de Chemerault, commune de Brux (Vienne).

Françoise. C'est la belle personne dont je vais raconter la vie. Je n'ai pas trouvé la date de sa naissance. Je pense qu'elle naquit au château de Melzéar dont sa mère avait hérité en 1604. Comme elle était le cinquième enfant issu du mariage et qu'elle fut nommée fille d'honneur de la reine Anne d'Autriche en 1637, sinon antérieurement, elle dut naître aux environs de l'année 1620.

Au dire du mémorialiste Goulas, gentilhomme ordinaire de la chambre du duc d'Orléans, elle avait l'esprit « adroit et hardi ». On s'accordait pour sa grande beauté, « mais point pour la sûreté de son commerce ».

D'après La Rochefoucauld — qui ne se doutait pas de sa duplicité — « elle était d'une beauté admirable. Les agréments de son esprit ne plaisaient pas moins que sa beauté : elle était gaie, vive, moqueuse, mais sa raillerie était toujours fine et délicate. La reine l'aimait; elle était l'amie particulière de Mlle de Hautefort et la mienne et elle contribuait à notre liaison ».

Tallemant des Réaux, dans ses *Historiettes,* donne sur elle et sur son mari Bertrand Macé de la Bazinière plusieurs renseignements. Il ne faut pas s'en étonner. La mère de Mlle de Chemerault qui mourut en 1658 avait sa maison dans la rue Croix-des-Petits-Champs, proche de celle qu'habitait le père de Tallemant. Ce voisinage explique les détails donnés par cet amusant chroniqueur sur l'intimité de cette charmante personne.

On l'appelait « la belle gueuse » parce que, belle et pauvre, elle rappelait l'infortunée orpheline que tous les petits poètes de l'époque ont chantée, en vers d'ailleurs très plats, notamment Colletet, Gourdes, Urbain Chevreau, Loret, Malleville, d'Alibray. Le meilleur morceau sur ce sujet est le charmant madrigal de Tristan l'Hermite que voici :

LA BELLE GUEUSE

O que d'appas en ce visage,
Plein de jeunesse et de beauté
Qui semble trahir son langage
Et démentir sa pauvreté.

Ce rare honneur des orphelines
Couvert de ces mauvais habits
Nous découvre des p rles fines
Dans une boîte de rubis.

Ses yeux sont des saphirs qui brillent
Et ses cheveux qui s'éparpillent
Font montre d'un riche trésor;

A quoi bon sa triste requête
Si, pour faire pleuvoir de l'or,
Elle n'a qu'à baisser la tête?

La belle jeune fille qui arrivait à la cour dans le but de plaire et dans l'espoir d'y trouver un « épouseur », comme elle le dira plus tard, ne tarda pas à avoir des soupirants. Parmi eux on cite le jeune marquis de Coislin, cousin de Richelieu, Cinq-Mars et Gaston Henri de Verneuil, évêque de Metz (2). Ce dernier avait de qui tenir au point de vue amoureux; il était le fils de Henri IV et d'Henriette d'Entraigues. On trouva une cassette contenant ses lettres et ce fut un beau scandale.

Bien entendu, les petits poètes célébrèrent à l'envi la grâce et la beauté de la nouvelle fille d'honneur. On rimait beaucoup à cette époque, et souvent — hélas! — sans soigner la forme. Richelieu lui-même se considérait comme un grand poète. Un jour qu'il s'était enfermé avec le poètereau Desmarets qu'il protégeait, il lui demanda : « A quoi pensez-vous que je prenne le plus de plaisir? » — « A faire le bonheur de la France », lui dit Desmarets. — « Point du tout, répliqua-t-il; c'est à faire des vers. »

On ne pouvait manquer de comparer la gracieuse jeune fille à un ange. C'est ce que fit d'Assoucy dans ses *Œuvres mêlées* publiées en 1653 :

Ainsi les rayons des clartés,
De vos yeux nos divinités,
Etonnent les plus insensibles
Et nous font croire assurément
Que les anges nous sont visibles
Puisqu'il nous est permis de vous voir un moment.

Dans une épître à Mlle de Leuville, Scarron reprend la même comparaison et fait, en vers très plats, un grand éloge de Mlle de Chemerault qu'on peignit partout, dit-il, en Madeleine :

On ne saurait trop parler d'un ange
On ne saurait dire tout ce qu'il faut
De la divine et belle Chemerault.

A l'occasion de ce tableau, Tristan l'Hermite composa les vers suivants qui sont bien dans le goût de la préciosité alors régnante :

Quel objet si plein de beauté,
Avec tant de sévérité,
Se fait à lui-même la guerre?
Dirait-on que ces beaux yeux
Font amende honorable aux cieux
D'avoir brûlé toute la terre?

Pour exprimer la pauvreté de la « belle gueuse », on disait qu'« elle ne possédait pour tout bien qu'un âne du Mirebalais ». Jusqu'à son mariage elle tendit souvent la main. Dans une longue épître sans date qui fait partie de ses *Poésies mêlées*

(2) Gaston-Henri de Verneuil se démit de son évêché en 1632 et fut fait duc et pair. Il épousa en 1668 la fille du conseiller Séguier.

publiées en 1649 intitulée : « Sur une belle gueuse », Malleville pensait sans doute à elle lorsqu'il écrivait ces vers :

Tout le monde te donne et croit qu'à ta beauté
Qui va régner avec estime
Il acquitte plutôt un tribut légitime
Qu'il ne fait une aumône à la nécessité.

Tu fais ta récolte en ta course
Par la vertu de tes charmes vainqueurs,
Mais tu commences par les cœurs
Et puis tu finis par la bourse.

Comme elle avait souvent le mot *horreur* à la bouche, Benserade composa sur elle ce madrigal, resté inédit, que l'on trouve à la Bibliothèque Nationale (Manuscrits n°s 12.722 et 12.748).

Vous êtes horreur *par le visage;*
Horreur *en tout; en fait* d'horreur *un assemblage;*
Horreur *de cour,* horreur *de ville,*
Horreur *enfin de la Chambre des Filles*
Mais, aurait-on cru
*Qu'un abîme d'*horreur
Ait pu toucher mon cœur?

Parmi les autres filles d'honneur de la reine on remarquait particulièrement Mlle de Hautefort que sa grand'mère avait confiée à la reine mère dès l'âge de douze ans.

Elle était, nous dit La Rochefoucauld, « d'une beauté surprenante. Elle avait beaucoup de vertu et de fidélité pour ses amies; elle était particulièrement attachée à la reine et ennemie du cardinal. Le roi avait paru amoureux d'elle presque aussitôt qu'elle était sortie de l'enfance, mais, comme cet amour ne ressemblait pas à celui des autres hommes, la vertu de cette jeune personne ne fut jamais attaquée. »

On sait combien le roi était pudibond. « Un jour, conte Tallemant des Réaux, Mlle de Hautefort tenait un billet. Il le voulut voir; elle ne voulut pas. Enfin il fit effort pour l'avoir; elle, qui le connaissait bien, se le mit dans le sein et lui dit : « Si vous le voulez, vous le prendrez donc là. » Savez-vous bien ce qu'il fit? Il prit les pincettes de la cheminée, de peur de toucher à la gorge de cette belle fille. »

Cette histoire n'est peut-être pas vraie; mais ce qui est certain, c'est que, sous l'influence de cette jeune fille charmante et rieuse, le roi devint peu à peu « de galante humeur » et la cour « fort agréable ».

Ce premier amour platonique dura jusqu'en 1635, époque à laquelle Mlle de Hautefort avait dix-neuf ans.

Mais le roi finit par se lasser de sa vivacité railleuse et il reporta son affection sur Mlle de La Fayette qui était entrée au service de la reine dès l'âge de quatorze ans. Elle était douce, sérieuse et réservée; ses qualités plaisaient par-

ticulièrement au roi et il conçut pour elle une passion profonde.

Richelieu semble avoir favorisé l'inclination du roi pour Louise de La Fayette, dans l'espoir qu'elle le tiendrait au courant de ses conversations avec le roi et la reine, ce que ne faisait pas Mlle de Hautefort. Mais, au dire de Mme de Motteville, la nouvelle amie « eut plus de courage que tous les hommes de la cour qui avaient la lâcheté d'aller lui rendre compte de ce que le roi disait contre lui ». Le cardinal lui devint hostile. La reine était jalouse d'elle. La pauvre fille, effrayée de l'amour qu'elle ressentait elle-même, quitta la Cour et se retira au monastère de la Visitation, à Paris, le 19 mai 1637.

Mlle de Chemerault dont l'ambition et l'esprit d'intrigue se manifestaient déjà eut l'idée de chercher à remplacer Mlle de La Fayette dans l'affection du roi. Louis XIII se plaisait d'ailleurs avec elle, d'après ce que nous lisons dans les mémoires de Goulas.

Le cardinal, comprenant que cette fille, belle et sans scrupules, pouvait lui rendre de grands services, crut habile de favoriser ses vues ambitieuses. Dès le 4 juin il fit remettre au roi une lettre sur la guerre qui se termine ainsi :

« Je change de matière pour dire à votre Majesté qu'un religieux est allé trouver Mlle de Chemerault pour lui dire qu'il savait de bon lieu que vous la vouliez aimer, qu'il l'en avertissait et, de plus, que, si elle voulait se laisser conduire par ses avis en cette affection, ses affaires iraient bien. Cet avis est très véritable. Sa Majesté n'en fera pas semblant, s'il lui plaît (3). »

Cette manœuvre du cardinal avait un sens que le roi ne pouvait deviner. Cependant il ne tomba pas dans le piège et, le même jour, il envoya de Fontainebleau cette réponse dictée par son bon sens, sa perspicacité et sa vertu naturelle :

« Je vous dirai que ceux qui ont fait ce discours à Chemerault ne me connaissent pas bien, et n'ai nommé son nom depuis que je ne vous ai vu. Premièrement, je suis résolu à ne m'engager avec quelque personne que ce soit, l'ayant plusieurs fois dit tout haut, afin que personne n'en prétendît cause d'ignorance. Secondement, quand j'aurais cette intention, mon inclination ne va point de ce côté-là, étant trop méchante et brouillonne, et son visage ne me revenant pas, aussi que je sais que la Reine a mis en campagne tous ceux qui sont de son parti pour m'y porter, ce que je vois tous les jours. En troisième lieu, si j'avais à aimer quelque personne, j'aimerais mieux essayer à me raccommoder avec

(3) Cette lettre figure dans la collection des *Documents inédits sur l'Histoire de France. Lettres du cardinal de Richelieu publiées par M. d'Avenel*, t. V, p. 784.

Hautefort qu'avec quelque fille qui soit à la Cour, mais, n'étant pas mon intention de m'engager avec personne, comme je vous ai dit ci-dessus et encore l'ayant promis à La Fayette, à laquelle je n'ai jamais manqué de parole ni elle à moi, je persisterai jusqu'à la mort dans ledit dessein de ne m'engager à personne et essayerai à vivre le mieux que je pourrai en ce monde, pour faire en sorte de gagner le paradis, qui est le seul but qu'on doit avoir en ce monde. Voilà mon intention, en laquelle je persisterai tant que le bon Dieu me fera la grâce de vivre. »

Le roi avait besoin d'une affection honnête et sincère pour se consoler. La reine était frivole et ne l'avait jamais aimé.

Il continua à recevoir familièrement Mlle de Hautefort et à s'entretenir longuement avec elle.

Richelieu avait d'abord favorisé cette liaison; il espérait sans doute que Mlle de Hautefort pénétrant facilement dans l'intimité du roi et de la reine servirait ses intérêts. Il s'aperçut qu'il n'en était pas ainsi; Mlle de Hautefort devint l'amie fidèle de la reine, prête à se dévouer pour elle jusqu'au sacrifice. Or la reine conspirait contre la France et contre le cardinal. Jamais, dans une cour, on ne vit plus d'intrigues qu'à cette époque; c'est pourquoi, dès son arrivée au pouvoir, Richelieu comprit la nécessité de créer auprès du roi et de la reine un système d'espionnage bien organisé, sous peine d'être victime de machinations incessantes.

Il choisit surtout comme espionnes des femmes, parce qu'il leur était plus facile qu'à des hommes de s'introduire dans tous les milieux et notamment près de la reine.

Après sa mort, on trouva dans sa cassette, parmi d'autres documents de même sorte, dix-huit lettres cotées comme écrites par Mlle de Chemerault et racontant les faits les plus insignifiants qui se passaient dans l'entourage de la reine. Elles furent publiées pour la première fois pendant la Fronde, en 1649, dans la deuxième édition du *Journal de Monsieur le Cardinal duc de Richelieu qu'il a fait durant le grand orage de la Cour ès années* 1630 *et* 1631.

Victor Cousin les réimprima telles quelles sans les classer ni les discuter dans son livre sur *Madame de Hautefort et Madame de Chevreuse*, publié en 1856. Il crut qu'elles émanaient toutes de Mlle de Chemerault, mais il résulte de l'article très documenté du comte Bégouen que deux seulement sont de sa main. Les autres ont été écrites par une des principales espionnes de Richelieu, Mme André d'Amalby, née Sibylle des Aigues. C'était elle qui tenait la plume, mais la personne qui donnait les renseignements était bien « la belle gueuse ». A chaque instant on voit revenir ces formules « le bon ange m'a dit », « pas vu le bon ange ». Or la personne qui, dans le langage convenu avec Richelieu, avait pris ce

pseudonyme était incontestablement Mlle de Chemerault.

Un intriguante besogneuse comme « la belle gueuse » était toute désignée pour devenir un agent secret chargé de surveiller le roi, son amie platonique et la reine.

Elle faisait beaucoup de zèle et elle flattait le cardinal dans le but évident d'en recevoir des subsides de plus en plus importants. Dans la plupart de ces lettres il est indiqué « que *le bon ange* n'omettra rien pour son service et le tiendra averti de tout avec fidélité ».

On voit dans quelques-unes de ces lettres que la jeune intrigante avait cherché à se pousser auprès du roi et que ce dernier semblait avoir eu, par moment, une certaine complaisance pour elle. Elle était donc qualifiée pour rendre des services à Richelieu.

Les lettres des deux espionnes sont curieuses, non seulement par les détails qu'elles nous donnent sur les relations journalières des personnages visés, mais encore par les noms sous lesquels ils sont représentés. Le roi est dénommé *Céphale*, la reine *Procris*, Mlle de Hautefort *l'Aurore*, Richelieu *l'Oracle*, Mlle de Pont-Briant, fille d'honneur de la reine, *Proserpine*, La Chesnaye, valet de chambre du roi, *Pluton*, Mlle de Chemerault *le Bon Ange*, Mlle de La Fayette *la Délaissée*, Mme de Lansac, gouvernante des enfants de France, *la Baleine*, Sanguin, maître d'hôtel, *le Satyre*.

La mode était d'ailleurs aux appellations bizarres. On se plaisait à donner aux filles d'honneur de la reine le nom de *Chrysolithes*. Richelieu lui-même, dans ses notes confidentielles destinées à lui seul ou à quelques-uns de ses familiers, se désigne tantôt sous le nom de *Calori*, tantôt sous celui d'*Amadec*.

★

A quelle époque commença la mission confidentielle de Mlle de Chemerault? D'après le comte Bégouen ce ne fut qu'après l'affaire du Val-de-Grâce dont je vais parler, à moins qu'étant déjà au service du cardinal elle l'ait trompé au moment où la reine complotait le plus fort.

La reine écrivait au duc de Lorraine et surtout au roi d'Espagne, son frère, tous deux ennemis de la France. Richelieu s'en aperçut. C'était au Louvre, la nuit, ou bien au couvent du Val-de-Grâce où elle se retirait pour faire ses dévotions, qu'elle rédigeait ses lettres secrètes. Richelieu en ayant été informé par l'interception d'un billet adressé à Mme de Chevreuse fit aussitôt écrouer La Porte, valet de chambre, ou plus exactement « porte-manteau » de la reine, à La Bastille. Puis il fit faire une perquisition au Val-de-Grâce et interroger la supérieure à qui l'archevêque de Paris commanda

de tout dire sous peine d'excommunication. Au cours d'une scène pathétique la reine finit par confesser ses fautes et à s'engager par écrit à n'y plus retourner.

« Mlle de Chemerault fut mêlée, d'une façon très intime à ces événements; elle fut au courant d'un certain nombre d'incidents que le cardinal ignora toujours et dont la divulgation aurait eu les conséquences les plus graves pour Anne d'Autriche, Mlle d'Hautefort, Mme de Chevreuse, La Porte et beaucoup d'autres.

« Bien plus, nous voyons par les Mémoires de La Porte (p. 134 du manuscrit) qu'elle prit une part personnelle et active aux manœuvres qui eurent lieu pendant que La Porte était enfermé à la Bastille, pour lui faire parvenir secrètement les instructions de la reine.

« Il est donc certain qu'elle ne faisait pas partie, à ce moment, du service d'espionnage du cardinal, quoi qu'en aient dit la plupart des historiens et, en particulier, le Père Griffet, mais le moment n'était pas très éloigné, sans doute, où elle allait se laisser entraîner, car ses lettres ayant trait à la seconde phase du flirt de Louis XIII avec Mme d'Hautefort doivent s'espacer de 1639 à 1640. D'ailleurs, en mars 1639, La Chesnaye qui, selon le langage de l'époque, *appartenait* au cardinal, écrivant à M. de Vallion, parle d'elle en termes peu flatteurs. « Il n'aime pas, dit-il, agir avec des fourbes comme elle. » (Article du comte Bégouen.)

Le roi qui était ombrageux et bizarre se fâchait de temps en temps avec Mlle de Hautefort. Le 20 mars 1639 un correspondant du président au Parlement de Paris, Barillon, écrivait à ce dernier : « Mme d'Hautefort est encore brouillée avec le roi; elle a une furieuse jalousie de Chemerault et appréhende qu'elle ne prenne sa place. »

Richelieu avait su par ses espionnes que Mlle de Hautefort était du parti de la reine; « elle ne disait pas une parole au roi qui ne fut concertée avec celle-ci ». Le cardinal ne pouvait plus tolérer sa présence. Il fit comprendre au roi qu'elle ne pouvait plus rester à la cour. Quelque temps après, au mois de novembre 1639, le roi la fit venir au Louvre et lui reprocha de s'être « fort mal conduite et d'avoir fait des intrigues dans sa maison... et, par conclusion, qu'il fallait qu'elle quittât la Reine ou que lui la quittât ».

Cette fois la rupture était définitive. Mlle de Hautefort se retira près du Mans dans une terre qui appartenait à sa grand'mère. Elle ne revint à la cour qu'après la mort de Louis XIII et elle n'y resta que peu de temps, car l'opposition qu'elle fit à Mazarin lui attira une nouvelle disgrâce.

Pour cacher son jeu, Richelieu fit aussi renvoyer Mlle de Chemerault. Le lendemain du renvoi de l'amie qu'elle trahissait elle reçut l'ordre de partir aussi. « Ce fut Mme de

Brouac qui le lui porta. Elle la supplia de représenter au Roi qu'elle n'avait quoi que ce soit au monde, qu'elle n'avait personne avec qui elle pût se retirer et que c'était une chose bien étrange qu'on la chassât de la sorte. Le Roi lui répondit qu'on lui ferait donner quelque chose et qu'elle se pourrait retirer avec Mme de Laubardemont ou avec la première présidente de Verdun, ses parentes... »

« Elle se retira, ajouta Tallemant des Réaux, à *Chassemidy*, le 23 novembre. »

On sait que le *Chasse-Midi* était autrefois, à Paris, le nom des immeubles de la rue dénommée depuis rue du Cherche-Midi qui forment maintenant l'hôtel du Conseil de guerre et la prison militaire; celle-ci occupe la place du couvent du Bon Pasteur qui était devenu une sorte de maison de réclusion pour les femmes égarées.

Mlle de Hautefort qui avait un excellent cœur et qui ignorait que son amie l'avait espionnée, ayant su que la reine n'avait fait donner à celle-ci que 4.000 écus, sans aucune marque d'estime ou de regret, lui écrivit pour qu'elle fît preuve de plus de générosité!

La Porte, valet de chambre de la reine, avait pourtant prévenu Mlle de Hautefort de la trahison de son amie. Il avait eu à Poitiers des renseignements sur son espionnage et avait su qu'elle recevait de la cour « des bienfaits », ce qui paraissait par la dépense qu'elle faisait, à quoi n'eût pu subvenir son revenu particulier. Mais Mlle de Hautefort, bonne et délicate, « ne pouvait s'imaginer qu'une personne qu'elle aimait pût commettre un crime dont elle ne pouvait seulement souffrir la pensée ».

Ce n'est qu'après la mort de Richelieu qu'elle dut se rendre à l'évidence; les lettres trouvées dans la cassette du cardinal furent remises à la reine qui les envoya à Mlle de Hautefort, au Mans. Leur publication les fit connaître à toute la France. La reine se vengeait des humiliations que Richelieu lui avait fait éprouver en essayant de salir sa mémoire.



Peu de temps après son renvoi de la Cour, Mlle de Chemerault se rendit en Poitou. Poitiers était alors, comme Angers, une ville de relégation où cherchaient asile les malplaisants que Richelieu exilait par douzaines. Ils y dissipaient le souvenir de leur ancienne gloire en se divertissant. Charles de l'Aubespine, marquis de Châteauneuf, jadis Chancelier de France, y avait élu domicile quand l'Eminentissime l'avait chassé, jaloux de sa faveur auprès d'Anne d'Autriche. C'était un homme tout confit en galanterie « et que ses conquêtes avaient illustré » (4).

(4) Emile Magne, *Une amie inconnue de Molière*, p. 17.

D'autre part, les nobles du Poitou avaient l'habitude de venir passer l'hiver à Poitiers pour se distraire. Il y avait donc là un milieu où l'on s'amusait ferme et où les jolies femmes ne manquaient pas d'adorateurs passionnés.

Il y avait aussi dans cette ville un milieu littéraire qui avait commencé à se former depuis un siècle environ. Une des grand'tantes de « la belle gueuse », Madeleine de Chemerault, qui se piquait de poésie, y avait tenu un cénacle de beaux esprits. Elle était parente des dames des Roches, femmes poètes dont le salon fut « une sorte d'ébauche de l'hôtel de Rambouillet et auquel les Grands Jours de 1579 donnèrent une célébrité inattendue, grâce aux graves magistrats qui allèrent s'y délasser de l'atmosphère pesante du palais » (5).

Il ne faut pas oublier que Poitiers occupe la troisième place, après Paris et Lyon, dans l'histoire de la Renaissance. Cette ville fut l'un des berceaux de l'école poétique nouvelle, celle de la Pléiade. Joachim du Bellay y venait étudier le droit et s'initier à la poésie. Il y rencontrait Ronsard dont la famille était en partie poitevine.

A l'époque où « la belle gueuse » se retira à Poitiers l'intendant de la province était François de Villemontée. Malgré ses qualités d'administrateur laborieux, il n'était pas indifférent aux charmes du beau sexe.

Dès son arrivée, Mlle de Chemerault attira les regards et excita l'admiration de cette société oisive et raffinée. Mais elle rencontra deux rivales, Honorée de Bussy et Mlle de la Vacherie.

L'intendant de Villemontée était amoureux de Mlle de Bussy qui, plus tard, retirée à Paris chez son oncle La Mothe Le Vayer, devint l'amie de Molière. Mlle de la Vacherie était courtisée par le marquis de Châteauneuf.

Les trois jeunes filles parurent ensemble dans les fêtes et les bals. On les comparait aux trois Grâces, Aglaé, Thalie et Euphrosine; mais, bien entendu, elles se jalousèrent et trois cabales se formèrent; les bourgeois eux-mêmes prirent parti et la ville se scinda en trois groupes acharnés. On ne s'abordait plus qu'en disant : « Qui vive? » et en répondant : « Chemerault, Vacherie ou Bussy! »

D'après Tallemant, Mlle de Chemerault « avait un grand avantage, car elle avait le bel air ».

Que devint-elle jusqu'en 1644? Nous l'ignorons. Elle continua évidemment à avoir des soupirants.

Elle avait en Poitou des parents, les Gombaud, seigneurs de Méré et de Beaussais; elle eut une liaison avec l'un d'eux, son cousin Antoine Gombaud qui résidait tantôt en son châ-

(5) Boissonnade, *Histoire du Poitou*, 2e édition, p. 187.

teau de Beaussais, à deux lieues de Melle, tantôt à Paris et qu'elle rencontra, sans doute, à Poitiers. Il avait été à la cour dès son enfance. Au dire de La Rochefoucauld il n'y avait pas, en France, de jeune homme plus accompli. Il avait une quinzaine d'années de plus qu'elle. Elle était brune et un de ses biographes a constaté qu'il avait surtout aimé les brunes, parce qu'elles avaient pour lui « plus de piquant », selon son expression.

Ecrivain de quelque renom au milieu du XVII[e] siècle, fort répandu dans les salons littéraires et dans la société libertine, professeur de bon ton et de belles manières, il fut l'ami de Ninon de Lenclos, de Saint-Evremond et aussi du duc de Roannez, de Balzac et de Pascal. Il se vantait d'avoir été le premier à instruire Françoise d'Aubigné, future marquise de Maintenon, et d'avoir été, par conséquent, le véritable artisan de sa gloire.

Gombaud n'était pas riche; il songea à épouser sa cousine, mais, comme elle était pauvre également, « la belle gueuse » ne voulut pas, selon une expression chère à Saint-Simon, « marier la faim et la soif ».

Il semble cependant, ainsi que nous le verrons à la fin de cette étude, que, de tous ceux qui eurent des liaisons avec cette belle et ondoyante personne, ce fut lui qui l'aima le plus profondément.

Il connaissait pourtant son inconstance; il devait savoir que, dès sa prime jeunesse, elle était habituée à se jouer des hommes. Dans une de ses lettres qu'il lui écrivit après son mariage il fait allusion à des brouilles passagères : « Eh bien, Madame, je vous rends mille grâces de vos médisances puisque vous voulez que je vous en sois obligé, mais je crains bien que cette bonne foi que vous me promettez ne soit une perfidie. Vous m'avez souvent joué de ces tours-là! »

Après la mort du cardinal (décembre 1642) Mlle de Chemerault « fit représenter à la reine (d'après Tallemant) qu'elle ne pouvait faire fortune que par sa beauté » et que « ces occasions se rencontraient bien plutôt à Paris qu'à la province ». La reine y consentit donc, mais elle ne voulait point que cette fille, qui avait été un temps l'espionne du cardinal et après s'était mise du parti de M. le Grand, allât au Louvre. Benserade la fut voir. Elle lui conta sa misère. Il lui dit en riant : « Il faut que je vous trouve un épouseur. » Quelques jour après il y mena Macé Bertrand de la Bazinière.

Ce dernier fut vite épris de « la belle gueuse » ; « mais, comme il voulait, par ce mariage, avoir entrée à la Cour, il souhaitait auparavant que sa maîtresse fît sa paix avec la Reine. Les parents de la fille firent si bien que la Reine lui permit de se trouver au cercle, mais non pas de lui faire la révé-

rence. Après cela, Bazinière l'épousa, sans le consentement de sa mère qui fit terriblement la méchante. »

Le mariage eut lieu en 1644. Macé Bertrand de la Bazinière (6) était un trésorier de l'Epargne, dont le père, qui avait rempli la même fonction, était, au dire de Tallemant des Réaux, fils d'un paysan de l'Anjou qui était « le plus rustre et le plus avare de tous les hommes ».

On sait que l'Epargne était le trésor central du royaume. Les offices des trésoriers constituaient des fonctions très avantageuses; ils rapportaient des sommes considérables (trois deniers par livre de tout argent manié).

Le mari de « la belle gueuse » a été ainsi dépeint par Tallemant : « Il était assez agréable et peut-être, s'il eût été bien élevé, en eût on fait quelque chose, mais son père qui est mort riche de quatre millions (7) ne voulut jamais faire la dépense d'un gouverneur, ni envoyer voyager ce jeune garçon; au contraire, regardant à ce qui lui coûterait le moins et se trouvant devant le siège d'Arras, il envoya son fils à Amiens, avec le titre de commis de l'Epargne, mais qui avait un homme sous lui qui faisait tout. Ce jeune fou se fit faire des armes qu'il porta à la Cour..... »

« C'était, dit Saint-Simon, un riche, délicieux et fastueux financier qui jouait gros jeu, qui était souvent de celui de la Reine et qui la quittait familièrement à moitié partie et la faisait attendre pour achever qu'il eût fait la collation qu'il faisait apporter dans l'antichambre et dont il régalait les dames. Il éait si bon homme et si obligeant qu'on lui passait toutes ses impertinences, fort galant, libéral, magnifique, homme de grande chère et si aimé que tout le monde s'intéressa pour lui. »

En effet, le 8 avril 1663, le trésorier de l'Epargne tomba « en déroute », fut mis à la Bastille, libéré le 24 mai 1667 et relégué à Limoges jusqu'à fin 1668.

« Il parut constant qu'il n'y avait nulle friponnerie en son fait, mais un grand désordre, faute de travail et d'avoir su garder sa dépense. Il sortit enfin d'affaires et quoique dépouillé et réduit au petit pied il fut, le reste de sa vie qui fut encore longue, très reçu partout et accueilli de la meilleure compagnie. Je l'ai vu chez mon père avec un joli équipage et, tout vieux qu'il était, l'homme le plus propre et le plus recherché. Il mourut en 1688, tout à la fin, quinze ou seize ans après s'être sorti d'affaires. »

Après son mariage la belle Madame de la Bazinière continua à avoir des adorateurs.

(6) Il y avait plusieurs Bazinière en Anjou. La plus notoire (aujourd'hui ferme dans la commune de Saint-Lambert de la Potherie) appartenait en 1539 à Macé Labourdais, sieur de la Bazinière. Est-ce cette localité qui a donné son nom au trésorier de l'Epargne? On ne peut l'affirmer.

(7) Il laissa deux fils.

Loret, dans ses *Poésies burlesques* contenant plusieurs épîtres à diverses personnes de la Cour publiées en 1647, lui a dédié un sonnet, d'ailleurs peu remarquable. Après avoir montré combien son mari doit être heureux de la posséder, il termine ainsi :

En vous seule il jouit des plus rares trésors,
D'un esprit adorable et d'un aimable corps.
O pour lui glorieuse et charmante aventure!

Possédant les trésors de l'Epargne du Roi,
Il a cet avantage, outre un si digne emploi,
De posséder encor tous ceux de la Nature.

Cette femme qui, depuis sa prime jeunesse, avait tant désiré la fortune et qui l'avait par son mariage n'était pas encore satisfaite; elle voulait reparaître à la Cour. Elle comprit que le jeune d'Emery, fils du surintendant des finances, pourrait servir son ambition. Sa fidélité à son mari ne dura pas longtemps.

« Elle ne laissa pas, au bout d'un an et demi, nous dit Tallemant des Réaux, *de le mettre de la confrérie,* et cela par intérêt. D'Emery, pour changer, voulut tâter d'une maigre et, laissant Marion (de l'Orme), en conta à Mme de la Bazinière. Par son moyen elle obtint de la Reine la permission de la voir. Ce petit fat (c'est-à-dire la Bazinière), à la table chez d'Emery, contait les obligations qu'il lui avait, que c'était son protecteur, etc... Tout le monde rougissait pour lui. On en fit ce couplet :

D'Emery n'a jamais fait
Un c... plus satisfait
Que le petit Bazinière
Lire là, lire lanière.

Vers l'année 1650 une fille qui était au service de Mme de la Bazinière lui vola une cassette contenant des lettres « de M. de Metz, de M. d'Emery et de M. de Beaufort ». De complicité avec d'Emery elle tendit un piège à cette fille qui ne voulait rendre les lettres qu'en touchant 2.000 écus; elle lui fit donner un rendez-vous et, sur le chemin, on lui vola les lettres et l'argent qu'elle avait sur elle. Tallemant croit que l'affaire s'arrangea quelque temps après.

Quant au mari complaisant il se consola, d'après Tallemant, avec la belle Ninon de Lenclos.

Trois fils et deux filles naquirent du mariage de « la belle gueuse » avec Macé de la Bazinière. L'un des fils qui fut baron de Vouvant et Mervent mourut à l'armée après le passage du Rhin. L'une des filles, Marguerite, épousa un président à mortier du Parlement de Paris, Antoine-Jean de Mesmes, frère aîné du comte d'Avaux, un des acteurs du théâtre de la duchesse du Maine à Sceaux; l'autre fille, Marie-Anne,

épousa en 1683 Claude Dreux, comte de Nancré, lieutenant général gouverneur d'Artois. Il avait, dit Saint-Simon, beaucoup d'esprit et « la probité ne l'arrêtait pas ».

En 1648 Mme de la Bazinière reçut une curieuse satire qui lui était dédiée par son auteur, un professeur du collège de Melle, nommé Primaut. Cette satire était dirigée contre le président du siège royal de cette ville, Saturne Houlier, et sa famille.

La plaquette qui la contient est une brochure de 22 pages sans nom d'imprimeur qui a été retrouvée par un bibliophile niortais, Léon Clouzot, au cours d'un voyage sur les bords du Rhin; elle est actuellement à la Bibliothèque municipale de Poitiers.

Quatre années auparavant, le président Houlier avait rendu une décision qui est restée célèbre dans les annales judiciaires. Etant embarrassé pour trancher le différend il avait fait tirer les deux plaideurs à la courte paille, *« à deux bûchettes »*, suivant son expression.

Ce jugement a été reproduit intégralement par Furetière dans son *Roman bourgeois* et il a inspiré à La Fontaine un de ses meilleurs contes, *le Juge de Mesle :*

Deux avocats qui ne s'accordaient point
Rendaient perplexe un juge de province;
Si ne put découvrir le vrai point,
Tant lui semblait que fût obscur et mince.
Deux pailles prend d'inégale grandeur;
Du doigt les serre; il avait bonne pince;
La longue échut sans faute au défendeur,
Dont renvoyé s'en va gai comme un prince.
La cour s'en plaint et le juge repart :
« Ne me blâmez, Messieurs, pour cet égard;
« De nouveauté dans mon fait il n'est maille;
« Maint d'entre vous souvent juge au hasard,
« Sans que, pour ce, tire la courte paille. »

Comment Furetière et La Fontaine eurent-ils connaissance de ce jugement? Ils furent tous les deux avocats au Parlement; cette sentence fit du bruit; des copies imprimées en furent faites et circulèrent parmi les hommes de loi, ainsi que le dit Furetière; les deux jeunes avocats s'en égayèrent et furent heureux d'en tirer parti. Il faut noter aussi que La Fontaine avait des liens de parenté avec une vieille famille du Poitou. Sa mère était la fille de Jean Pidoux, doyen de la Faculté de Médecine de Poitiers, et la cousine germaine de Jean Pidoux, écuyer, seigneur du Chaillou. Il est possible que, venant chez son oncle François Pidoux, à Poitiers, il se soit ensuite rendu chez son cousin au château du Chaillou, situé à trois lieues seulement de Melle.

Cette satire est extrêmement violente. L'auteur exagère les défauts physiques des trois membres de la famille Houlier dont l'un est le président du siège royal, l'autre, sans doute,

son frère Mercure et le troisième, son fils Georges, chanoine de Fossemagne. Au point de vue moral, l'auteur fait de ses trois ennemis un tableau effrayant et les accuse de toutes sortes d'ignominies. Il prétend que Saturne avait les « petits pieds d'un avorton », qu'il était borgne, avait les cheveux roux et portait à la tête une grande balafre. La strophe la mieux venue est celle qui critique le jugement de 1644 :

Il fallait un antre infernal
Afin d'y juger en cachette
Ces clients qu'à ton tribunal
Tu fis tirer à deux bûchettes
Et prononças contre celui
Qui prit la plus courte pour lui.
Midas fit de moindres merveilles
Jugeant pour Pan contre Apollon.
Reçois donc ses dignes oreilles
Pour prix d'un jugement si bon!

Pourquoi cette satire est-elle dédiée à Mme de la Bazinière? Aucune réponse précise ne peut être faite à cette question. Peut-être avait-elle eu, elle aussi, à se plaindre de ce singulier magistrat?

★

Mme de la Bazinière n'atteignit pas la vieillesse; elle mourut le 4 janvier 1679; elle devait être âgée d'une soixantaine d'années.

En apprenant sa mort, le chevalier de Méré, son cousin, retiré depuis six ans dans sa solitude de Beaussais, écrivit à un de ses amis, Damien Mitton, une des rares lettres émues échappées à sa plume. Elle contraste avec les trois épîtres adressées à sa cousine qui figurent dans ses œuvres et qui sont faites de lieux communs, de feintes querelles, de compliments.

« Que s'est-il passé dans votre cœur et dans votre esprit quand vous avez su que Mme de la Bazinière était morte? N'avez-vous point senti de regrets plus délicats et plus tendres que si vous eussiez encore appris la mort de tant d'autres personnes que vous eussiez encore aimées? En vérité, je ne connais plus de dames qui puissent jouer un si beau rôle et de si bon air. Aussi je vous jure que cette triste nouvelle m'a fait passer beaucoup de nuits sans dormir et que la fièvre m'en est venue. »

Cette courte oraison funèbre ne prouve-t-elle pas que, parmi ses nombreux adorateurs, *la belle gueuse* en rencontra au moins un qui l'aima réellement?

LE CLUB DES CANCRES

par ANDRÉ DHÔTEL

Pour François.

L'hiver illuminait la salle de classe où les élèves de cinquième traduisaient l'histoire des oies du Capitole. La neige couvrait les bâtiments du collège et la cour ouverte sur un jardin du XVIIIe siècle. Autour du jardin s'étendaient les champs tout blancs, sans clôtures. A vingt kilomètres de là c'était la mer, d'où montait une brise qui secouait les flocons sous les vérandas.

— Cacheux, dites-moi le parfait du verbe *cado*.

Jean Cacheux arrondit ses yeux où se reflétait la neige descendante. Il chercha tout au fond de sa mémoire, mais n'y trouva rien. Le maître interrogea un autre élève, la classe reprit sur un rythme nouveau, et Jean Cacheux se perdit dans la contemplation de la table luisante qu'il occupait au fond de la salle avec deux autres paresseux. C'était un petit gars de douze ans et, tel l'ilote des Lacédémoniens, il représentait pour ses condisciples l'allégorie vivante de l'erreur. Il souffla sur une minuscule boulette de papier jusqu'à ce qu'elle se perdît dans la cavité de l'encrier de faïence. Puis il reporta ses regards vers la fenêtre qui montait dans le torrent de la neige comme un ascenseur.

L'histoire de Jean Cacheux n'offrait qu'un incident quelque peu remarquable. Il souffrait depuis son jeune âge d'une crampe douloureuse des jambes, qui l'empêchait de courir. Jusqu'à sept ans on l'avait gardé à la maison, où ses deux frères et sa sœur lui tenaient compagnie tour à tour, tandis que les parents travaillaient à l'usine. Jean s'amusait par les beaux jours dans le jardin dont la porte à claire-voie permettait de voir la perspective des cultures, où s'élevaient les bâtiments d'une ferme. Mais on lui défendait de sortir et de faire la moindre promenade dans la crainte qu'il aggravât encore son

mal. Or, par une nuit de septembre, Jean s'était éveillé dans la petite chambre du premier, où il dormait seul. Les rideaux ne se trouvaient pas fermés, et les champs sous la lune demeuraient tout entiers visibles. Il s'était accoudé pour regarder le développement des blés et des betteraves. Le vent agitait des fleurs quelconques aux fossés. La ferme, rectangle blanc, masquait à demi les vallons d'un parc au delà duquel reprenait l'étendue rustique. Il se pencha en dehors du lit et se mit la tête en bas pour renverser le spectacle. Le ciel devint alors une terre où il ferait bon courir. Cela l'intéressa un moment, puis il en revint à des pensées plus précises.

— Il faut, il faut, murmura-t-il, apprendre à se débrouiller.

Pendant les jours qui suivirent, Jean Cacheux, hanté par le souvenir de cette nuit, finit par concevoir le plan d'une fugue. Il étudia des projets insensés qui lui permettraient de s'échapper de la maison, malgré la faiblesse de ses jambes et sa réputation d'infirme. Il lui semblait que si personne ne le savait, tout serait possible. Il guetta, sans espoir, sa chance, et celle-ci s'offrit sous l'apparence d'une échelle que le père Cacheux laissa un soir contre le mur, après avoir suspendu les haricots sous l'avancée du toit. L'automne était venu.

Cette nuit-là, recroquevillé dans sa couche, Jean écouta les heures sonner au lointain de la cuisine. Peu de temps après minuit il s'habilla, il enjamba la fenêtre, descendit l'échelle et gagna le fond du jardin. La porte s'ouvrit sous ses doigts avec la légèreté d'un décor. Tout alla bien jusqu'à ce moment, mais à peine l'enfant eut-il fait vingt pas dans la campagne qu'une douleur sans apaisement serra ses genoux. Il voulut revenir, mais il tourna en rond et il finit par culbuter au fond d'un fossé empli de bromes. Incapable de se redresser il prit le parti de marcher à quatre pattes. Au bout d'un quart d'heure, c'est-à-dire dans un intervalle de temps qui lui parut incroyablement long, il parvint devant la grille de la ferme.

Un gamin est plus dépourvu de ressources que le souriceau, mais il sent dans son cœur des germes de gloire. Jean Cacheux, non content de son exploit, voulut toucher la grille. Il se reposa et reprit assez de force pour se tenir debout. Le reste ne se raconte pas. De cette nuit, Jean garda surtout le souvenir d'un redressement des muscles qui l'élevait avec douceur et cruauté. Il toucha la grille, puis entra dans le jardin de la ferme par un trou dans la haie, se trouva parmi des massifs de dahlias dont le vent balançait sans bruit les sphères. Agenouillé au milieu d'une allée, il se raconta qu'il était un jongleur et que lui-

même animait devant le ciel les groupements des fleurs rondes, sans couleur à cause de la nuit. Puis il redevint un gosse geignant qui tituba sur le chemin du retour. Ses parents le retrouvèrent évanoui dans le jardin.

Des années passèrent. Jean Cacheux fréquenta l'école, toujours boitillant. Il suivit d'abord les classes primaires, où il obtint des résultats suffisants pour le faire admettre au collège. Ce fut lorsqu'il entra en sixième que le mauvais vouloir pénétra en lui. Il commença par négliger d'apprendre quelques leçons, puis copia ses devoirs, tricha dans les compositions. Le professeur d'histoire naturelle lui disait :

— Ce que tu fais est mal.

— Ce que je fais est mal, répondait-il en écho.

— Pourquoi donc agis-tu ainsi?

— Je ne sais pas.

Ses yeux s'éclairaient d'un sourire si insouciant que le maître se perdit dans des réflexions importantes. Jean Cacheux eut accès à la classe de cinquième, grâce à la recommandation de ce maître innocent. Il ne s'étonna pas trop de cette chance, et l'attribua à une erreur, car il avait l'âge où l'on croit savoir que les contes et les bienveillances sont des inventions. Il y a une réalité qui est la confection des pensums, ainsi que la recherche des combinaisons pour obtenir dans cette tâche le rendement maximum. Les meilleures joies de ces jours-là consistaient à s'accrocher aux camions dans la rue, à posséder un lance-pierres meurtrier, à se coller aux vitrines des magasins. C'étaient du moins les modèles de bonheurs selon lesquels Jean Cacheux apprécia la valeur de sa propre histoire qui n'était pas sans malédiction comme tout ce qui vaut la peine d'être vécu. Certains soirs, revenant tout chargé de pensums, et aussi des hannetons grouillant dans ses poches, il se répétait encore comme autrefois :

— Il faut que je me débrouille.

Par quels moyens, Seigneur? Les herbes secouées des prés jetaient alors leurs odeurs jusqu'au fond des avenues de la petite ville.

Mais en ce jour la neige ne cessait de tomber et le collège montait toujours au milieu des flocons. La classe se prolongeait. Les oies du Capitole avaient enfin dénoncé le Gaulois. Jean Cacheux envoya un coup de pied à Sésostris.

Sésostris était maigre comme la momie à laquelle il devait son surnom. Il avait quinze ans. Nul ne savait pourquoi il demeurait encore sur les bancs de la cinquième. Son père, gen-

tilhomme campagnard, pensait non sans raison que les humanités imprègnent à la longue l'esprit comme le tabac les vêtements.

— Passe à ton voisin, souffla Jean Cacheux.

Sésostris lança un coup de pied dans les jambes d'Adrien Simonet. Simonet complétait le trio des cancres. A la pharmacie de son père il se procurait toutes sortes de pastilles qui nourrissaient d'atroces gourmandises. Son attitude vis-à-vis des autorités scolaires était celle d'un révolté. Il avait le don de savoir ses leçons juste ce qu'il fallait pour ne pas être puni, et il exaspérait les maîtres par ses appels à la justice.

Brusquement réveillé, Adrien enfonça dans les côtes de Sésostris la pointe de son crayon. Le grand dadais, mimant une colère, faucha avec son bras l'encrier qui alla se déverser sur le livre de Jean Cacheux, et Jean attaqua de ses deux poings Sésostris.

Les événements habituels se produisirent. Le maître interrompit l'explication, et le silence d'ordinaire favorable au rêve ou à la paix devint un silence de catastrophe. Dans les dix secondes qui suivirent, les coupables furent gratifiés d'une double consigne. Après la classe, Jean Cacheux, Simonet et Sésostris sortirent du collège avec une célébrité accrue, et Sésostris disait :

— L'an dernier, moi qui vous parle, j'ai été consigné pas deux dimanches, mais cinq dimanches.

La flèche toute en argent de la cathédrale crevait le ciel. Les trois enfants s'arrêtèrent sur la place du marché. Simonet prit la parole. Il voulut faire une sorte de harangue, mais bredouilla pitoyablement :

— Maintenant nous trois nous serons des amis, comme on n'en a jamais vus!

Sésostris ricanait :

— Ces imbéciles ne nous auront pas avec leurs punitions. Ils ignorent ce que c'est que de vivre.

Ils coururent jusqu'à la gare où ils pénétrèrent par la petite vitesse. Ils s'assirent sous un wagon, et ils échangèrent des propos grossiers. Ainsi s'éveilla brusquement leur fraternité, qui ne devait s'affermir qu'après l'histoire du thème latin.

L'événement se passa la semaine suivante dans le même décor de neige. Le mercredi matin, dès qu'il fut assis à sa table, le maître lut aux élèves les résultats de la composition de thème latin. Jean Cacheux, Sésostris et Simonet étaient les

derniers avec zéro. Ils se regardèrent : jamais leur défaite n'avait été aussi noire.

Le maître s'expliqua : les cancres avaient indubitablement triché. Une phrase, assez correcte d'ailleurs, se retrouvait exactement reproduite sur leurs trois copies.

Simonet se leva :

— Je n'ai copié sur personne.

— Moi non plus, murmura sourdement Sésostris.

Jean Cacheux demeurait stupide : le jour de la composition aucun d'eux n'avait commis de faute, non par honnêteté, mais parce qu'ils se désintéressaient tout à fait des résultats. Leur cœur était pur.

Le maître scanda la phrase criminelle. L'ordre des mots, les termes, la syntaxe, se révélaient identiques.

Simonet répéta :

— Je n'ai pas copié.

Sésostris haussa les épaules. A quoi bon protester? Mais la discussion prit un tour néfaste, dès que le maître prétendit commenter le mensonge insolent de Simonet, car Jean Cacheux intervint alors:

— C'est un hasard, monsieur.

— Je ne peux pas croire à un miracle, répartit le maître.

— Il ne croit pas aux miracles, dit Sésostris entre ses dents.

Et ce grand efflanqué, d'habitude fataliste, frappa la table du poing :

— Je jure que je n'ai pas copié.

— Je le jure moi aussi, souffla Jean Cacheux.

Ce serment eut pour premier effet d'amplifier l'horreur dans la salle de classe. Les écoliers retinrent leur souffle. Les visages prirent la fixité des chromos. Et le maître en appela aussitôt à l'évidence. Tout se brouilla, et la petite foule des élèves murmura sa réprobation.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, vous avez utilisé aussi vos grammaires. Car comment expliquer que, cette fois, vos copies auraient pu se classer après les dix premières?

Jean Cacheux, Adrien et Sésostris baissèrent la tête. Le mercredi suivant ils reçurent un blâme du conseil de discipline. La lecture de cette condamnation immatérielle causa une certaine impression. Elle eut lieu vers dix heures, un peu avant la sortie des cours. Les trois amis se retrouvèrent aussitôt dans la rue où ils marchèrent lentement. Ils ne gardaient de cette aventure aucune amertume. Après tout, le professeur ne pouvait raisonnablement les croire.

— Et puis, disait Sésostris, nous payons pour les fois où nous avons vraiment triché.

Le jour régnait sur les toits, et la lune pâlissait au-dessus du kiosque à journaux. Ils eurent envie de courir la campagne pour se changer les idées, et ils traversèrent avec une sorte de hâte les rues de la ville où des autos roulaient lentement sur la neige. A la limite de l'octroi, la plaine apparaissait comme une mer toute blanche, et ils prirent un chemin qui se confondait presque avec les champs. La piste était marquée par les rubans qu'y imprimaient les pneus, et aux flancs à peine sensibles du talus s'étaient inscrits les télégrammes des musaraignes. Sésostris mena ses compagnons plus loin que la voie ferrée, dans le chantier d'une fabrique en construction :

— Vous comprenez, il y a partout des tas de choses épatantes : l'essentiel c'est de savoir les utiliser.

Il proposa de monter en haut d'une cheminée d'usine, toute neuve, où subsistaient encore sur le couronnement les planches d'un échafaudage. Simonet entreprit le premier l'ascension des échelons de fer. Jean Cacheux serrant les dents le suivit, et Sésostris l'assura qu'en cas de défaillance il le rattraperait ou périrait avec lui.

Pour Jean ce fut une montée mille fois plus angoissante que son ancienne expédition jusqu'à la ferme. Vers le milieu de la cheminée il sentit ses jambes se nouer et il s'attacha à penser seulement au rond de ciel où aboutissait l'échelle. Il ralentit ses mouvements de façon à déjouer sa crampe, se répétant qu'au-dessous de lui veillait un type invincible. Des larmes jaillirent de ses yeux quand il put se reposer sur l'échafaudage du sommet.

Sésostris, surgissant aussitôt, chevaucha l'assise suprême de la cheminée, et s'écria :

— Messieurs, d'ici on voit la mer.

Au lointain des champs neigeux, la rupture des falaises offrait en effet le spectacle d'une étendue marine confondue avec l'horizon. Simonet regardait farouchement la campagne. Jean Cacheux, ahuri, se taisait. Il avait peine à détacher ses yeux du cercle profond qui dessinait la base intérieure de la cheminée. Ce cercle, étréci comme par la géométrie des cauchemars, inversait la réalité, car il paraissait en perspective pas plus grand qu'un disque de phonographe. Mais Jean fut tiré de ses réflexions par les cris de Sésostris dont la silhouette s'agitait de façon vertigineuse.

— Ecoutez-moi, clama-t-il.

Après avoir débité une sorte de boniment farci de termes grandioses, il déclara enfin :

— Nous allons fonder un club.

Le seul fait de se trouver dans un lieu, qu'il supposait inconnu de tous ou inaccessible, inspirait à ce type des idées de complot. Jean, dominant sa peur, demanda :

— En quoi cela consiste?

Sésostris rengaina son éloquence pour méditer.

— Tu te moques du monde, dit Simonet.

Ils se turent. Le vent murmurait sur la neige ou dans le ciel, mais on ne savait pas quels obstacles le faisaient murmurer.

— D'abord, reprit Adrien, il faut des statuts avec des articles et des paragraphes.

Alors Sésostris, se dressant de toute sa taille sur la cheminée, cria à pleins poumons à travers la campagne déserte :

— Des statuts avec des articles et des paragraphes!

— Suivez-moi, hurla-t-il encore, et il dégringola l'échelle comme un singe.

Le plus dur fut pour Jean Cacheux de poser le pied sur le premier barreau. Il arriva au bas de la cheminée, si tremblant qu'Adrien lui entoura le cou de son bras. Jean, insensible à cette étreinte, regardait ses propres mains meurtries par le fer glacé des échelons.

Les trois amis allèrent se blottir sous un hangar, derrière des sacs de ciment, et ils ruminèrent longuement dans l'ombre le projet ébauché sur les hauteurs. Sésostris se plongea au fond d'un silence, dont il s'éveilla brusquement pour ordonner à Jean Cacheux de préparer un porte-plume et un cahier. L'autre obéit sans discuter et il sortit de sa poche un stylo, qui suait l'encre par tous ses pores, et un cahier chiffonné.

— Ecris d'abord : *Article premier.*

A ce moment commença un pénible labeur. Aucune phrase ne convenait. Sésostris inventait des adjectifs idiots. Simonet exprimait des généralités aussi nulles que des maximes. Et Jean fut rabroué par les deux autres parce qu'il voulait mentionner, à défaut d'autre chose, les circonstances dans lesquelles l'idée du club leur était venue.

Au bout d'une heure, on se mit d'accord pour inscrire la date illustre en tête des statuts. Puis, mot par mot, ils arrachèrent du fond de leurs cervelles quelques lignes, qu'ils surchargèrent de corrections pâteuses, et vers la fin de la matinée ils

furent en possession d'une ébauche si mince qu'elle les étonna :

Article premier : *Les trois membres du Club se réuniront le mercredi.*

Art. II : *Ils entreprendront tous les jeudis des expéditions dans la campagne ou dans la ville.*

Art. III : *Ils organiseront au collège des farces qui seront la marque indubitable de l'activité du Club.*

Art. IV : *Ils jurent de réaliser tout ce qu'ils auront décidé.*

Ils jurèrent — ce fut le plus beau de l'histoire — sans même croire qu'ils étaient capables de tenir leur parole; et ils furent tout à fait fiers d'avoir découvert au bon moment l'adjectif *indubitable.*

Pendant les vacances de Noël ils partirent chaque jour pour des explorations assez confuses à travers la campagne. Ils allèrent dans un labour, au lieu dit *Champ de la Justice,* où l'on trouvait des débris de poteries romaines absolument sans intérêt. Ils en rapportèrent des cassures garnies d'oves. Une autre fois, ils allèrent très loin faire des glissades sur un étang récemment gelé, dont la surface avait une netteté parfaite. Jean Cacheux revenait de ces promenades avec les genoux brisés et il se demandait quand le Club réaliserait ces hauts faits qui transportent l'âme d'allégresse. Pendant des jours, des années peut-être, il faut sans doute tâtonner avant de découvrir l'occasion de quelque avantage nouveau.

Le hasard, aussitôt après la rentrée, leur permit de réussir leur première combinaison. Ils avaient projeté, dans leur réunion du mercredi, de visiter la serre d'un domaine, au voisinage de la mer. La gelée persistait et il leur semblait intéressant d'aller voler, au milieu des rigueurs de l'hiver, quelques spécimens de vraies fleurs vivantes. Sésostris connaissait la propriété, la décrivit à ses amis, et Jean Cacheux avait proposé comme but dernier cette maraude d'un nouveau genre.

Ils partirent par le train, firent deux kilomètres à pied, arrivèrent tôt. Mais il leur fallut toute la matinée pour se glisser dans les jardins jusqu'à la serre. Ils y pénétrèrent par un vasistas.

— On nous prendra pour des voyous, gémissait Adrien.

Ils éprouvèrent une déception : c'était un fouillis de plantes vertes, d'orangers, de palmiers. Presque pas de fleurs, sinon quelques roses. Ils restèrent là, inquiets, pendant deux minutes,

et lorsqu'ils s'enfuirent, pris d'une panique soudaine, Jean Cacheux arracha une des roses, qui était véritablement énorme.

Cette fleur fut transportée jusqu'à la ville avec un soin attentif, ayant été sagement disposée dans le pli d'une pèlerine. Le soir même, le Club tint une séance extraordinaire pour décider du sort de la rose. Simonet fut d'avis de la placer, le lendemain matin, dans la main d'une statue de savant, laquelle s'érigeait sur le devant du collège, au milieu de la cour d'honneur. Pour accomplir cet exploit on se glissa de bonne heure dans l'établissement et, tandis qu'Adrien discutait avec le concierge, Jean Cacheux, monté sur les épaules de Sésostris, réalisa la farce.

C'était un coup bénin mais qui causa une émotion sans mesure, pour la seule raison que les premiers écoliers qui aperçurent le phénomène, l'allèrent publier dans tous les couloirs d'une voix suraiguë. Les maîtres feignirent d'abord l'indifférence, puis, entourés d'une foule sans cesse grandissante de gamins, ils se lancèrent dans des controverses sur l'origine de la rose. Il n'existait certainement aucune rose de cette sorte dans la ville, même chez les fleuristes. On était aussi fort embarrassé pour déterminer si c'était un hommage ou un sacrilège.

Déjà les élèves ressortaient dans la rue et annonçaient l'affaire aux nouveaux arrivants. Quelques ouvriers et des femmes s'arrêtèrent pour les écouter, et les commerçants d'en face, qu'un pressentiment avertissait, se plantèrent sur le seuil de leurs magasins.

Le directeur vint à propos cueillir la rose et il en fit don à la classe de dessin.

— C'est un magnifique spécimen, remarqua-t-il en plongeant les yeux dans les yeux innocents de quelque crapule notoire.

Sésostris, Cacheux et Simonet s'effrayaient déjà des conséquences possibles de leur tour, qu'ils croyaient discret. Ils éprouvèrent un soulagement lorsque la rose eut disparu. Mais à la récréation suivante, le bruit circula qu'une association secrète d'élèves s'était formée et qu'elle se signalerait par d'étranges exploits. La rose, disait-on, avait été volée avec une audace criminelle. Les trois cancres sentirent dans leur cœur monter un flot de satisfaction. Ils se réunirent de nouveau le soir même au chantier de l'usine, pour se féliciter. Jean Cacheux soufflait dans ses mains transies :

— Pas besoin de farces formidables, expliqua-t-il à ses amis.

Pendant quelques jours la vie leur parut changée. Puis ils se sentirent très bêtes, car ils avaient beau se creuser la cer-

velle, ils ne parvenaient à concevoir aucun exploit nouveau.

— Il faut se débrouiller, répétait Jean Cacheux.

C'était bien cela le but dernier du club. Mais leur imagination se révélait terriblement contrariante. Les jeudis, ils entreprirent de longues promenades, dans l'espoir qu'avec l'ivresse de marcher, les choses vues en chemin leur fourniraient quelque inspiration. Ils revenaient déroutés.

— On ne saisit jamais que des morceaux d'idées. Ça ne va pas, constatait Sésostris. Il s'attachait à chercher des roses fantastiques. Simonet inventait toujours des farces où entraient du feu et des pétards. Jean Cacheux se taisait le plus souvent. Ce fut lui qui proposa de glisser des graviers dans la serrure du bureau directorial. Cela ne paraissait pas très malin, mais dangereux, et il n'y avait rien de plus propre à frapper l'esprit des foules que d'emprisonner le patron.

La porte du bureau donnait sur le renfoncement d'un couloir, éclairé par une fenêtre dont les carreaux avaient été recouverts de papier opaque, pour masquer aux visiteurs la perspective des arrière-cours. Le toit d'un hangar permettait de grimper jusqu'à cette fenêtre. Le mercredi soir, Simonet vint parler au directeur, sous le prétexte de lui remettre un stylo de pacotille, qu'il aurait trouvé dans le préau. En sortant il tourna l'espagnolette, et, le jeudi matin, les trois cancres, se glissant par le toit des communs, parvinrent dans le couloir au moment où les parents d'un pensionnaire venaient d'entrer dans le bureau. Ils emplirent la serrure de menus graviers, et allèrent se poster à l'extérieur contre les vitres. Ils prirent le soin de visser des pitons, qui maintinrent la fenêtre hermétiquement close. En équilibre sur les plaques de zinc ils attendirent, et, par une déchirure du papier, ils virent bientôt qu'on tentait, sans y parvenir, d'ouvrir la porte.

Le directeur, après avoir hésité quelques secondes, soupçonna la perfidie en entendant crisser le pène. Il pria ses visiteurs de se rasseoir, leur expliquant que la négligence d'un ouvrier lui causait cet embarras. Sans hâte il s'occupa à dévisser la serrure.

Les trois cancres, collés aux carreaux, comprirent que leur tentative avait fait long feu, lorsque le directeur pénétra dans le couloir et s'approcha de la fenêtre. Il voulut ouvrir la fenêtre. Ils n'éprouvèrent d'abord aucune crainte, convaincus que toutes les dispositions étaient prises pour filer en quelques secondes le long du mur, en suivant le faite du hangar. Mais le direc-

teur — chose effrayante — leur parla. Avait-il aperçu des ombres à travers les minimes fentes du papier?

— Vous n'avez pas songé que je peux briser le carreau?

Puis ce fut le silence. Rien ne se produisit, et c'était pis qu'un drame.

Le Club ne put jamais décider si les paroles qu'ils avaient entendues étaient empreintes de tendresse ou de cruauté. Ils eurent l'impression que l'homme tenait leur sort dans sa main, qu'il était impitoyable et qu'il aimait aussi jouer parfois. Après être demeurés quelques secondes glacés par la terreur, ils descendirent de leur perchoir, traversèrent les poulailllers exaspérés et coururent se cacher dans les champs sous une haie.

Le mois de février approchait. La neige avait fondu. Déjà surgissaient, grâce à la soudaine douceur du temps, les fleurs dorées des ficaires qui se situent dans un renouveau personnel, alors que tout demeure aride. Quelques pissenlits étalaient leurs pousses hors d'une taupinière.

— Il ne faut pas arrêter notre activité, affirma Simonet. Le directeur aurait du mépris pour nous. Moi je vous dis qu'il a besoin de distractions, et personne dans cette sacrée boîte n'ose lui désobéir.

Malgré sa hardiesse on adopta le point de vue de Simonet, et on mit en œuvre une affaire abracadabrante, longtemps discutée, produit des imaginations de Sésostris.

Il s'agissait, par une nuit pluvieuse, de boucher le caniveau où se déversaient les gargouilles des vérandas, et de planter au milieu de la cour des petits bateaux avec leurs voiles. Le matin éclairerait un lac dont les vagues berceraient une flotte pour rire.

Ils passèrent une semaine à armer cette flotte (faites de planches et de bouts d'étoffes), et ils la transportèrent au collège au milieu de la nuit. Ils pénétrèrent cette fois encore par les communs. Ils emplirent le canivau de vieux chiffons. Au moment de s'éloigner ils tombèrent sur le gardien qui faisait sa ronde. Ils se plaquèrent contre une porte. L'homme les frôla. Sa lanterne éclaira les souliers de Jean. Mais il passa, sans remarquer les jeunes vies effarées et vaniteuses qui ne changeaient rien à la nuit. Son pas alla se perdre sur les dalles, à une distance énorme, semblait-il.

— Comment est-il possible qu'il ne nous ait pas vus, disait Adrien.

— Il y a, lui répondit Sésostris d'une voix creuse, un dieu pour les cancres.

L'averse tombait par rafales. Le vent jetait l'eau au visage des enfants qui par les venelles regagnaient leur logis. Dans les accalmies on entendait siffler les toits. Jean Cacheux, ivre de peur, murmurait entre ses dents :

— Il y a un dieu pour les cancres.

Ce dieu relâcha sa protection une semaine plus tard. La scène du lac avait réussi au delà de tout espoir, car le vent du matin soulevait des vagues autour des bateaux dans la cour inondée. Il est vrai que seuls quelques pensionnaires eurent le loisir d'assister au spectacle, qui se trouva démonté en quelques minutes par les soins du concierge. Ce jour-là, dans le collège, rien ne fut changé : aucune admonestation, aucune enquête apparente. Au contraire, un silence inaccoutumé se retrouvait partout, annonçant la puissance des forces administratives. Sésostris s'était attendu à un éclat, et se trouva dérouté. Plusieurs jours passèrent. Les trois amis se réunirent le mercredi soir :

— Ecoutez-moi, dit Sésostris, le soupçon nous enveloppe de tous côtés. Il faut absolument un nouveau crime, pour brouiller les cartes. Que le directeur s'énerve un peu et nous sommes sauvés.

Le vendredi, ils s'étaient mis en mesure de procéder à un lacher d'oiseaux dans la salle d'histoire naturelle. Sésostris, ayant attiré des pinsons dans l'enceinte d'un poulailler, s'empara des deux plus beaux avec un filet à papillons. Tout l'après-midi du jeudi fut consacré à la construction d'une petite cage.

Jean Cacheux franchit la porte du collège, serrant dans son cartable la cage avec les pinsons. Il parvint sans encombre jusqu'au vestiaire où il déposa sa pèlerine, et courut se placer dans les rangs qui se formaient devant l'étude. Le directeur survenant sous les vérandas comme chaque matin, les élèves se turent, et ce fut à cet instant que les pinsons se mirent à chanter. Des types se poussèrent du coude et regardèrent Jean Cacheux. Aussitôt le directeur lui faisait un signe et le priait de le suivre dans son bureau. Ces événements se déroulèrent avec une rapidité déconcertante, comme une arrestation longuement préparée.

Jean Cacheux, en ce péril extrême, parvint à maitriser son tremblement. Il fut prié d'ouvrir son cartable, et il posa la cage sur le bureau directorial encombré de papiers et de livres.

— Ce sont des pinsons des Ardennes, affirma le patron.

Il se balançait sur ses longues jambes, et Jean Cacheux, le considérant avec ennui, se demandait s'il aurait bientôt fini de

se balancer. Son juge se contenta d'une minute de réflexion avant de lui faire part des conclusions qu'on pouvait tirer de l'affaire :

— Vous aurez une consigne que vos amis partageront. C'est peu. Mais à la fin de l'année scolaire, vous, Jean Cacheux, vous quitterez définitivement le collège, où vous perdez votre temps.

Jean retrouva Sésostris et Simonet pendant la récréation.

— Nous sommes brûlés, leur déclara-t-il.

— Ce qu'il y a de plus clair, c'est que notre Club est fichu. Rien ne peut le reconstituer, disait Adrien.

Sésostris envoyait des coups de pied dans les pierres qu'il dirigeait avec précision contre un pilier de vérandas.

— Fichu, répétait-il, crevé comme un ballon.

Le soir de ce jour, Jean Cacheux rentra à la maison sans s'attrister sur le désastre infligé à l'association des cancres. Il gardait le souvenir passionné des farces réalisées, et gonflait sa poitrine dans la brise furieuse de février qui menait un bruit de vaisselle en haut des toits.

Il poussa du pied la porte basse du couloir et s'apprêta à publier d'un ton suffisamment héroïque la punition dont il venait d'être gratifié. Il s'agissait dès lors pour lui de recevoir quelques gifles, après quoi son cœur serait plus solide. Mais, avant même de pénétrer dans la cuisine, il fut averti (par quelque instinct) qu'un événement imprévu surgissait. Il se tint immobile et écouta.

Son père lisait une lettre à haute voix pour la famille assemblée. Quand il eut terminé, il en reprit les phrases principales : la tante de Jean (par lubie ou par bonté d'âme) désirait que son plus jeune neveu poursuivît ses études, et elle s'engageait à les financer. Le père ne commenta pas cette proposition spontanée, se bornant à quelques exclamations qui devaient exprimer combien l'avenir de son fils lui laissait peu d'illusions.

Jean, planté dans le couloir, se sentit envahir par des sentiments contradictoires, qui eurent pour premier résultat de lui arracher quelques larmes, dont il ne comprit pas la signification. Au lieu d'entrer dans la cuisine, il rebroussa chemin et se retrouva au milieu de la rue avec le vent. Il s'éloigna vers la campagne.

La nuit tombait avec une extrême lenteur. Marchant sur le talus, Jean Cacheux foula de ses souliers les premières véroniques, des touffes de primevères qu'assombrissaient les nuées basses. Il parcourut ainsi un ou deux kilomètres. Des reflets,

insensibles au souffle de la tempête, traînaient sur le goudron à l'extrémité de la route rectiligne. Quels villages, quelles villes existaient plus loin?

Mais il savait qu'il fallait revenir à la maison, sans avoir découvert aucune idée vraie. Que signifiait cette subvention promise par une vieille tante le jour même où le directeur le condamnait à quitter définitivement le collège dans un délai de quelques mois? Comment affronter sa famille ce soir?

Il chemina, fit des détours par les ruelles, le cœur plein de ces ténèbres de l'enfance que le monde ignore. Il revint, tenant dans sa main une baguette de saule couverte de chatons dorés qu'il jeta dans le ruisseau avant de pousser la porte du logis.

Contrairement à ce qu'il prévoyait, il n'y eut pas d'éclat. Il expliqua bravement ses démêlés avec la direction et son père se borna à hausser les épaules, sans lui parler de la lettre. Sa mère s'inquiétait seulement de le voir rentrer si tard.

Dans son lit, le soir, il retrouva son tourment pendant quelques minutes. Puis il se répéta plusieurs fois : « Il y a un dieu pour les cancres », et il s'endormit.

Le lendemain il convoquait Sésotris et Simonet pour une réunion ultime. Ceux-ci le suivirent d'un air maussade sous le hangar habituel. Il leur expliqua qu'il était à la fois destiné, après de longues études, à une carrière enviable peut-être, et réduit stupidement à l'impuissance par la malchance et surtout par sa bêtise.

— Alors, qu'est-ce que tu veux? demanda Simonet.

— Je voudrais étudier, mais il me semble que ça n'a pas de sens pour moi, surtout maintenant. Dîtes-moi quelque chose, n'importe quoi.

Sésostris frotta ses mains osseuses. Une lueur brillait dans ses yeux.

— Evidemment, répétait Adrien, c'est une situation idiote. Tu n'arriveras jamais à rien.

— Pour moi, dit Sésostris, je vois une solution épatante.

Il tira de sa poche les statuts, graisseux et en lambeaux.

— Nous reconstituons le Club. Il n'y a rien à changer dans les paragraphes, et nous allons seulement monter une farce unique : faire en sorte que Jean Cacheux devienne... mettons le quatrième de la classe.

Il fit un discours : lui et Simonet aideraient leur ami dans son travail, le contraindraient à trimer comme un forçat.

— Tu oublies, répliqua Simonet, que nous sommes, tous les trois, bêtes comme des fleurs.

Sésostris admit que l'entreprise était presque insurmontable, mais on finit par adopter sa façon de voir, et les écoliers revinrent vers la ville en silence.

Le lendemain matin l'effort absurde commença. Jean Cacheux, sous la surveillance de ses amis, suivit les cours avec application. Il prit des notes sur son cahier encombré de caricatures, et, à la sortie de classe, il avoua qu'il ne comprenait rien.

— Apprends tout ce que tu peux, conseillait Adrien.

Rentré chez lui, Jean Cacheux se réfugia dans sa chambre, où il s'accroupit entre le coffre à bois et le mur pour étudier sa leçon de l'après-midi. Il faisait encore froid, et la brise balançait au dehors tous les gramens desséchés des champs, dont l'étendue s'éclairait de très rares faisceaux de soleil. Jean lut à mi-voix tout ce qui concernait les ressources de l'Insulinde. Quand il voulut réciter, quelques mots seulement lui revinrent aux lèvres. Il recommença plusieurs fois, sans progrès appréciable, et il jeta son livre à travers la pièce :

— Il faut que l'intelligence s'éveille. Et comment peut-elle s'éveiller?

L'après-midi, par un hasard, le maître l'interrogea. Ce fut un échec. A peine retrouva-t-il deux ou trois noms propres qu'il écorcha si malencontreusement qu'un rire général se déchaîna. Sésostris et Simonet ne blâmèrent pas leur camarade, mais ils ne trouvèrent aucune parole d'encouragement.

Une semaine désespérante s'écoula de la sorte. Jean Cacheux prit la résolution de travailler tous les soirs jusqu'à 11 heures. Il s'enfermait dans un placard avec ses livres et une lampe électrique de poche, afin qu'aucune lumière ne trahît sa veillée. Possédant dès lors de longues heures il épela lentement les phrases. Il les soulignait parfois d'une mélodie. Il écrivit aussi les passages les plus difficiles, non en suivant les lignes de son cahier mais en diagonale, perpendiculairement, selon des silhouettes fantastiques. Ces obscurs procédés de sorcellerie lui permirent de conserver quelques lambeaux de science. Dix jours plus tard il obtenait, la chance aidant, une note exorbitante en histoire naturelle.

Simonet, reprenant courage, lui fit répéter ses leçons. Comme le temps devenait plus doux, le Club profita de toutes les heures libres pour aller s'installer sous le hangar. Sésostris préparait les copies de Jean Cacheux, traçait les marges, vérifiait l'emploi du temps, cherchait les mots latins dans le dictionnaire. Il s'était lié d'amitié avec un élève de seconde dont il soutirait

des renseignements, qu'il apportait griffonnés sur des bouts de papier.

Au mois de mars, Adrien proposa de faire donner des leçons particulières à Jean Cacheux. Lui et Sésostris avaient toujours, grâce à une nombreuse et généreuse parenté, de l'argent en vrac dans leurs poches. Ils firent des comptes et allèrent trouver un maître d'internat qui leur offrit gratuitement ses services. On l'obligea de fixer un prix, d'ailleurs dérisoire.

Tous les mardis Jean Cacheux se glissait dans l'escalier qui grimpe aux mansardes du collège et se faisait bourrer la tête de morphologie latine. Le répétiteur lui envoyait nonchalamment des bouffées de pipe dans la figure et lui disait toutes les dix minutes :

— Tu n'es qu'une buse.

Cependant les milieux administratifs de l'établissement s'interrogeaient. Ils savaient que le Club était anéanti mais ils prenaient conscience qu'une nouvelle association s'était reformée. Des racontars circulaient parmi les élèves de cinquième qui s'attendaient d'un moment à l'autre à un attentat phénoménal. Une cheminée vétuste s'étant abattue dans la cour par un vent de force moyenne suscita des fables. On parla d'explosions.

— Il n'y a aucun fondement à ces histoires, affirma le directeur lorsqu'elles lui furent rapportées.

L'attitude des trois cancres était ambiguë. Pendant les récréations ils feignaient de s'ignorer. Mais on savait que d'un signe ils se comprenaient, car soudain on les voyait s'assembler pour des conciliabules rapides. Les progrès de Jean Cacheux furent remarqués. Ils étaient faibles, mais évidents, répartis également dans toutes les disciplines.

Le directeur l'aperçut un jour dans l'angle d'un mur et lisant quelque livre d'histoire. Il se dirigea vers lui :

— Pourquoi travailles-tu, à cette heure, pendant que les autres jouent?

Jean Cacheux leva vers le grand type, qui daignait lui parler, ses yeux emplis de l'éclat inexpressif propre à certaines enfances. Des idées contradictoires se présentèrent à son esprit : cet homme pouvait l'aider, et entre eux il y avait un abîme impossible à franchir.

Le directeur sentit que l'écolier avait quelque chose à lui communiquer, et comme en présence d'un animal farouche il se tut et resta immobile. Enfin, le premier lassé par ce silence :

— Réponds-moi.

— J'avais oublié d'étudier ma leçon, récita mécaniquement Jean Cacheux.

Le directeur s'éloigna, puis rappela l'enfant et prononça les mots qu'il ne fallait pas dire :

— Est-il impossible que nous parlions à cœur ouvert?

Il scruta les yeux de Jean. Aucun d'eux ne sut jamais avec quel intérêt l'autre l'avait considéré. L'écolier haussa les épaules d'un air d'impuissance. Une minute plus tard il rejoignait Sésostris et ils mimaient tous deux une bataille effrénée, pour la gloire de leur cœur échauffé par la première odeur du printemps.

— Jean Cacheux, disait le soir même un maître au directeur, me paraît très énervé. Ne prépare-t-il pas une méchante affaire?

— Après tout, pourquoi pas? lui répondit-on.

La brise de la mer agitait les rideaux de la fenêtre ouverte dans le bureau et venait effleurer les vieux meubles de chêne.

Malgré les recherches de l'Administration, l'idée du Club demeurait hors d'atteinte, et les cancres se mouvaient dans un monde où on ne les rencontrait jamais. Peut-être le maître d'internat qui donnait des leçons à Jean Cacheux eût-il pu dévoiler l'énigme. Mais on ne lui demanda pas son avis.

Jusqu'aux grandes vacances l'enfant mena une lutte acharnée. Il réussit à se classer parmi les élèves douteux qui atteignaient la moyenne. La classe de cinquième s'éclairait des feux de l'été. Le soleil laissait, aux fins d'après-midi, des traces chaudes sur les tables. Jean Cacheux s'étonnait de comprendre les constructions des phrases latines qui contaient l'exploit d'Epaminondas. Ce n'était pas sans un effort patient. Il serrait ses mains comme pour saisir les mots sorciers.

— Que me veut cette histoire de la Grèce? disait-il tristement à Sésostris dans un langage châtié comme pour un exercice de français.

— Peut-être, un jour, répondait non moins éloquemment le grand dadais, tu te retrouveras dans la peau d'un ingénieur (par exemple), tu iras tracer des routes en Orient. Tu cueilleras des asphodèles en songeant à Epaminondas, et tu pourras dire que l'enfance est une sacrée farce.

Le jour vint où les professeurs se réunirent pour examiner les résultats des examens. Le cas de Jean Cacheux arrêta l'attention pendant quelques minutes. On reconnut qu'il avait travaillé mais que ses progrès restaient peut-être insuffisants. Son père, ayant eu, peu de temps auparavant, une entrevue avec

un des maîtres, avait manifesté le désir de le retirer du collège et le maître n'avait pas jugé bon de l'en dissuader.

La question se trouva donc résolue. Le directeur n'intervint pas dans la discussion. Il ne fit pas mention du fait que pour des raisons disciplinaires le jeune élève aurait pu se trouver éliminé d'avance. Il l'appela dans son bureau et lui déclara qu'il avait failli réussir son examen. Ce soir-là, l'enfant se sauva dans les champs en compagnie de ses amis.

Simonet et Sésostris prétendirent d'abord qu'aucun d'eux n'avait jamais cru au succès de l'entreprise. Ils évitèrent le chantier de l'usine, où ils se réunissaient d'habitude, et marchèrent jusqu'au village voisin. Simonet trouva enfin quelques mots pour apprécier la situation :

— Vous comprenez, nous avons raté une farce, et la plus incroyable.

— Nous étions quand même tout près de réussir, affirmait Sésostris. Le directeur l'a dit à Jean.

— Aujourd'hui c'est justement mon anniversaire, conclut Jean Cacheux.

Il avait treize ans.

Sur leur route ils rencontrèrent trois gamines aux cheveux blonds (des filles du lycée) qu'ils abordèrent. Ils leur tinrent des propos pleins de vantardises, et leur racontèrent tendrement qu'ils se proposaient d'aller briser les vitres du collège. Au fond du ciel resplendissait un soleil de détresse, mais le ciel était si vaste qu'on oubliait tout. La nuit, Jean Cacheux échafauda des plans pour rétablir sa situation. Il résolut même d'aller trouver le directeur. Mais il n'en fit rien. Les vacances arrivèrent. Son père lui fit don d'une bicyclette grâce à laquelle, malgré ses crampes et au prix de quelques souffrances, il allait jusqu'aux plages les plus proches. Sésostris et Simonet étaient partis, chacun de leur côté, chez des oncles lointains. Ils revinrent deux jours avant que la guerre fût déclarée.

Un des premiers matins de septembre, les passants virent sans surprise Sésostris et Adrien discuter avec de grands gestes en longeant le trottoir de la rue principale.

— Ils parlent de la guerre, dit une femme.

C'était une question différente qui les occupait. Ils venaient d'apprendre que Jean Cacheux, l'avant-veille de la mobilisation, n'avait pas reparu chez lui et que personne ne savait ce qu'il était devenu. Dans le branle-bas, les gendarmeries se préoccupaient médiocrement de le rechercher.

— Il n'y a qu'un lieu où nous puissions le trouver, répétait

obstinément Sésostris, je veux dire chez la tante qui avait promis de subventionner ses études.

Simonet n'acceptait nullement cette façon de voir. Selon lui Jean Cacheux avait été écrasé par un camion. L'enquête qu'ils firent ensemble paraissait donner raison à Sésostris. Ils prirent des informations auprès des morveux du quartier où habitait Jean, et après maints témoignages contradictoires, que seuls les gosses savent fournir et utiliser, ils furent conduits à poursuivre leurs recherches du côté de la gare. Un jeune garçon de ferme, à moitié idiot mais pourtant physionomiste, en menant ses vaches à l'abreuvoir non loin du passage à niveau, avait vu Cacheux monter dans un train.

— Je connais bien tous les Cacheux, affirma-t-il. Le père travaille à l'usine, et c'est un feignant.

Néanmoins Simonet refusa encore de se laisser convaincre. Qui prouvait qu'il était allé chez sa tante? Qui prouvait même que cette tante existait? Sésostris avait l'adresse de la dame (Ismérie Bernard, Lelex, Jura), mais une adresse ne signifie rien par elle-même. Sésostris discuta et se fâcha :

— Je veux savoir. Et puis Jean est capable de crever en chemin. La guerre? Mais je m'en fiche de ta guerre. J'ai de l'argent plein les poches et j'irai à Lelex.

En fait, Sésostris possédait, grâce aux libéralités inconsidérées de sa famille, une réserve de billets de cent francs qui impressionna Simonet. Ce dernier se laissa finalement séduire par la difficulté du voyage. Il alla prendre le soir même les billets au guichet de la gare, certifiant à l'employé avec une assurance dédaigneuse qu'il était envoyé par ses parents et que ceux-ci possédaient les sauf-conduits nécessaires. L'employé ne songea même pas qu'il pouvait arriver qu'un gosse entreprît un tel voyage, simplement pour changer d'air (quoique ce soit un fait divers assez couramment relaté par les journaux).

Le lendemain Sésostris et Simonet, munis d'un léger bagage, se payèrent, pour la station voisine, deux billets qu'on ne leur refusa pas, et ils ne se servirent des autres que pour sortir de la gare d'arrivée.

Pendant trois jours ils furent trimballés dans des trains, vécurent sur les provisions des nouveaux mobilisés, auxquels ils faisaient des contes, qui étaient, en ces jours, acceptés sans discussion.

A Saint-Claude, si l'on fut surpris de voir descendre du train des enfants qui venaient de si loin, ceux-ci avaient déjà tourné

l'angle des bâtiments et ils couraient à toutes jambes, lorsqu'un employé songea à les interpeller.

Les autobus étaient arrêtés. Comme il fallait franchir à pied les trente kilomètres, qui séparent Saint-Claude de Lelex. Sésostris voulut mettre en pratique sa conception du vagabondage, suivre des romanichels ou se jeter dans la brousse. Adrien lui démontra qu'ils devaient d'abord mettre de l'ordre dans leur tenue et marcher au milieu de la route comme des enfants bien élevés, à qui personne ne demande jamais rien.

Ils passèrent la nuit dans les hautes herbes de la montagne et parvinrent chez Mme Ismérie Bernard dans la matinée du lendemain. Ils étaient à bout de forces.

La ferme qu'on leur indiqua comportait deux ailes implantées au flanc d'une prairie ondulée. Des bouquets de plantain séchaient sous le toit. Sésostris interrogea un vieux domestique, qui, au milieu de la cour, attelait un cheval à une voiture fourragère, et l'homme les conduisit jusqu'à la porte de la cuisine.

Ils entrèrent dans une pièce où étincelaient les nickels d'un énorme fourneau. Une vieille dame assise sur un fauteuil d'osier triait les graines d'une corbeille qu'elle tenait entre ses genoux. Elle fixa des regards sur les deux enfants, les pria de s'asseoir. (« Tu vois bien qu'elle existe, souffla Sésostris. » — « Ta gueule », murmura Simonet.) Puis elle leur demanda sans hâte d'où ils venaient, ce qu'ils désiraient.

Adrien exposa l'affaire par bribes mais sans rien omettre, même pas les plus humbles détails qui concernaient l'activité du Club des cancres. Lui et son compagnon croyaient que Jean Cacheux aurait cherché à atteindre Lelex.

Mme Ismérie Bernard écouta avec patience et réfléchit un moment avant de répondre :

— Je n'ai pas souvent des nouvelles de mon frère, dit-elle enfin, et je ne savais pas ce qui était décidé au sujet du sort de Jean. Mais tout cela me paraît une histoire à dormir debout, Je crois bien que vous êtes des farceurs. Voyons, d'après vos habits, il est probable que vous vous trouvez en vacances aux environs d'ici. Vous n'avez d'abord certainement pas fait seuls ce long voyage. Maintenant je ne comprends pas bien pourquoi vous me cassez la tête avec les projets d'études de mon neveu qui est un propre à rien. Vous feriez mieux de me dire tout du long la vérité

Sésostris était tellement indigné par ces doutes et cette condescendance qu'il ne put sortir aucun des mots qui hurlaient au

fond de sa poitrine. Simonet se concentrait aussi sur sa rage, pesant toutefois les arguments qui seraient susceptibles de cingler l'adversaire. L'un et l'autre restèrent muets et se contentèrent dans leur ahurissement d'examiner le visage d'Ismérie. Non, ce n'était pas une bonne dame, comme ils avaient cru au premier abord. Pas une mégère non plus, mais un personnage bien plus redoutable qu'une mégère. Sous l'apparence agréable des rides concentriques le visage exprimait la plus implacable dignité. Sésostris et Simonet reportèrent leur attention sur le poêle qu'ils trouvaient maintenant trop astiqué.

— Eh bien? dit encore Mme Bernard d'un ton sec.

Ils cherchaient en vain des preuves de ce qu'ils avaient affirmé. Ils ne croyaient plus eux-mêmes au voyage de Jean Cacheux, et tout juste encore à leur propre voyage. Sésostris eut un geste découragé.

— Nous repasserons, dit-il.

— C'est ça, et on vous fera voir..., ajouta Simonet, croyant avoir prononcé une parole définitive.

Ils sortirent.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, leur cria la vieille.

— Merde alors! On m'y reprendra à faire des expéditions comme cela, dit Sésostris en traînant les pieds dans les fleurs de septembre qui encombraient un sentier. On n'a plus qu'à rentrer dare-dare.

Simonet, furieux, serrait les dents :

— Il y a des choses qu'on ne peut pas dire, déclara-t-il enfin, et qu'on ne dira jamais.

Leur voyage et la visite qu'ils venaient de faire leur semblaient dépourvus de tous les détails qui font une réalité. Ils croisèrent une troupe de soldats avec des mitrailleuses.

La guerre était imminente lorsque Jean Cacheux quitta la maison, mais cet événement ne fut pour rien dans l'affaire.

Depuis la distribution des prix Jean menait une vie oisive. Mais il ne pouvait croire que le travail entrepris par lui, pendant ces derniers mois, demeurait pour toujours suspendu. Il se demandait comment persuader sa famille. Son père avait confirmé sa décision de le placer comme apprenti chez un imprimeur. La maman Cacheux, de son côté, n'avait pas d'opinion bien ferme, et ne se préoccupait que de garder son plus jeune enfant auprès d'elle. Quant aux deux frères et à la sœur ils ne s'intéressaient pas à ces questions.

Dans les familles les plus normales il reste impossible à chacun des membres de saisir avec exactitude les sentiments de

tous les autres. Et la vie se mène, comme il est naturel, au petit bonheur. Jean Cacheux, embarrassé d'affirmer son désir, mûrit en une nuit le projet de rejoindre sa tante Ismérie. Quoiqu'il restât convaincu de l'inutilité de ce voyage, il estima que cela s'imposait comme un devoir.

Il ne disposait pas de grandes ressources, et, le matin, il eut tôt fait de réunir dans ses poches quelque menue monnaie et d'emplir son cartable d'écolier avec des croûtes de pain. Ayant pénétré sur les quais de la gare par la petite vitesse, il courut se mêler aux voyageurs, dès qu'un train s'arrêta.

Son long voyage fut sans incident jusqu'au moment où, vers Dijon, un contrôleur l'interpella. Pris au dépourvu, Jean fouilla ses poches, feignant d'être convaincu qu'il y trouverait nécessairement un billet. Il termina ses recherches par un geste vague.

— D'où venez-vous?

Il hésita et donna le nom d'une station voisine que l'omnibus venait de quitter. (Il n'osait prendre que des omnibus.)

— Où habite votre famillle?

Il inventa un mensonge si évident que le contrôleur le pria de rester dans son compartiment, et lui dit que son cas serait examiné par la police de Dijon.

La nuit était tombée. Les collines rocheuses de la Côte-d'Or s'effaçaient. Le train, après avoir descendu une rampe, ralentit bien avant le hall de la gare, et s'immobilisa au milieu des voies du triage. Le contrôleur se tenait dans le couloir. Mais l'enfant ne quittait pas des yeux le verrou de la portière. Soudain il l'ouvrit d'un geste nerveux et sauta sur le ballast. Trébuchant dans les aiguillages il s'enfuit à travers les signaux, longea des tas de charbon avant de parvenir à une palissade. Il jeta son cartable par-dessus cette clôture qu'il escalada pour retomber dans une avenue sillonnée par les autos.

Sous le prochain réverbère il consulta une carte des chemins de fer du P.-L.-M. dont il s'était muni. Cela lui permit de déterminer approximativement les localités qu'il devrait traverser s'il voulait atteindre la combe de Mijoux. Toute la nuit il erra dans une ville inconnue pour se retrouver enfin à l'aube sur le bon chemin, au milieu d'une banlieue qui lui parut maussade.

Son dessein était véritablement irréalisable. Plus de deux cents kilomètres le séparaient du terme de son voyage. Sans aucun doute le peu d'argent qu'il possédait lui permettrait de subsister pendant une semaine. Mais beaucoup plus de temps

lui eût été nécessaire pour mesurer les étapes selon sa force.

Dès son départ il avait été hanté par une idée si tenace qu'il reconnut que depuis très longtemps il l'avait en lui. Cette idée revenait toujours lui démontrer que sa tante n'existait pas, ou bien que, si elle habitait réellement Lelex, cela était tout de même pour lui comme si elle n'existait pas. Ou bien encore la lettre qu'elle avait écrite pour proposer de favoriser les études de son neveu était simplement une offre aimable qu'on retire au moindre prétexte (et les prétextes ne manquaient pas).

L'adresse qu'il avait chipée dans les papiers de son père pouvait être celle d'une autre tante (les familles nombreuses donnent lieu à beaucoup de confusion). Enfin il y avait des chances pour que cette dame fût un juge austère, qui l'accablerait de reproches. En tout cas la conclusion de Jean se résumait le mieux dans ces mots : la vieille n'existe pas. Ce fut cette rigoureuse obsession qui détermina le gamin à poursuivre un voyage insensé. D'ailleurs il n'avait aucune notion des difficultés qui pouvaient l'attendre : commencer à marcher sur la route lui semblait déjà une promesse d'arriver et, pour être tout à fait exact, il continua d'obéir à l'impulsion machinale qui commande toute fugue.

Lorsque le matin parut, il alla dormir quelques instants au fond d'un champ de betteraves, et il repartit aussitôt. Vers midi il entra dans l'épicerie d'un village pour acheter des provisions.

Personne ne prêtait attention à ses démarches, quoique la route fût sillonnée d'une foule de véhicules. La chaleur embrasait les arbres. Il ne sut pas que la mobilisation était annoncée, la guerre déclarée.

Ses jambes lui causaient de grandes douleurs, qui, bien avant la nuit, l'obligèrent à s'étendre dans un labour au bord de la route. Le ciel avait la sombre transparence des ailes de libellule. Le lendemain, dès le point du jour, Jean reprit imprudemment sa marche, malgré la fatigue.

Il tenta pourtant de modérer son impatience. Il mesura son pas, de façon qu'aucun heurt ne vînt aggraver la brûlure de ses muscles. Tous les deux cents mètres il s'imposa une halte d'une minute, et à chaque borne kilométrique il s'étendit de tout son long dans un fossé. Mais cette méthode ne donnait que trois kilomètres à l'heure.

Il jugeait difficile de dépasser une si faible moyenne et fit l'expérience de forcer l'allure jusqu'à ce qu'il se sentît à bout, et de se reposer ensuite tout le temps qu'il voudrait : cinq

kilomètres parcourus rapidement lui fauchèrent les jambes pour trois longues heures. Et il revint à son premier système.

Dans l'après-midi, il procéda comme les mendiants épuisés, avança à petits pas sans se soucier du temps et songea à des choses indifférentes. Il apprit à regarder les champs et s'efforça de retenir dans sa mémoire l'image de tous les insectes qu'il apercevait. Il s'étonna d'en rencontrer de si nombreux et aux couleurs si différentes.

Cependant la vie, modérée ou intense, poursuivait son train. De petites maisons laissaient échapper leur fumée au-dessus des jardins réguliers. Des troupes passaient autour de Jean Cacheux. Sans doute, les gens qui le rencontraient croyaient-ils, selon les heures, qu'avec son cartable il gagnait l'école, ou la quittait, ou la désertait.

Le troisième jour, ayant traversé Auxonne, il se sentit à bout, et, saisi d'une hâte puérile, marcha d'un pas automatique. De belles roses fleurissaient toujours aux murs des villages. L'air de la plaine vibrait de chaleur. Sous quelques saules, un ruisseau rassura un instant l'écolier, mais vers midi c'était le cauchemar en pleine lumière, et Jean Cacheux perdit tout espoir, quand un long espace de route rectiligne se présenta devant lui. Cette immensité de goudron brûlant lui parut infranchissable. Il sentit l'angoisse monter dans sa poitrine, et il s'adossa à un arbre, de crainte, s'il s'asseyait, de ne pouvoir se relever. « La vieille n'existe pas », répéta-t-il encore, pour mettre un comble à sa torture.

Pendant quelques minutes ce silence d'été qu'animent les mouches ou les abeilles l'enveloppa. Puis un long bruit d'essieux s'éveilla au fond de la campagne, et bientôt défila une théorie de charrettes emplies de bagages, et menées par des soldats. Sans doute des voitures réquisitionnées, songea-t-il, car le matin même il avait enfin appris que c'était la guerre. Quelle guerre?

Jean Cacheux compta les voitures, impuissant à évoquer la douceur d'être trimballé par elles. Aucun homme ne semblait remarquer sa présence. Il serrait contre lui son cartable. Enfin comme le dernier équipage venait à sa hauteur, un soldat, occupé à rajuster les cordes qui fixaient la bâche, interrompit sa besogne.

— Vas-tu dans notre direction? cria-t-il.

Et il empoigna l'enfant pour le jucher sur la charrette. Il le plaça à l'arrière dans un angle d'ombre entre deux bouchons de paille, et lui-même continua à suivre à pied.

Lorsque Jean eut bu un peu d'eau qu'on lui offrit, il consentit à répondre aux questions. La figure de l'homme, un peu hirsute, s'encadrait entre les montants qui formaient l'arrière de la voiture et paraissait agréable.

— Alors, avoua l'enfant pressé de questions, je veux obtenir la possibilité de poursuivre mes études.

. C'était vrai ou pas vrai : le soldat, sans répondre, lui offrit du pain et du chocolat.

— Cache-toi sous la bâche, dit-il enfin.

Jean s'endormit malgré la chaleur étouffante qui régnait dans son réduit. Le soldat était remonté à l'avant de la charrette. Toutes les heures il venait surveiller le sommeil de l'enfant qui l'apercevait de ses yeux mi-clos dans des paysages clairs, des chaumes ou des hameaux.

A la nuit le convoi s'arrêta et les conducteurs, après un repas rapide, s'installèrent sous les voitures, ayant rabattu des sacs ou des bâches autour des roues pour se constituer un abri. Le soldat et Jean Cacheux reprirent leur entretien.

— Tout bien examiné, disait l'homme, je dois te signaler à la gendarmerie. Ça résoudra la question.

— Pourquoi alors ne m'as-tu pas laissé mourir sur ma route? dit Jean Cacheux, se rappelant les grandes phrases familières à Sésostris.

— Sur ta route?

Le soldat tomba dans un long silence. Puis il prit le cartable, et l'ouvrit. Parmi des croûtons de pain se trouvaient deux livres que Jean avait tenu à emporter : un manuel de géométrie et un recueil de versions latines. A la lumière de sa lampe électrique le soldat parcourut quelques lignes d'un latin qui évoquait non Rome, mais des salles de classe souillées de cacahuètes. Il lut presque à haute voix :

Nomen Arionium Sicules impleverat urbes.

Cela sonnait comme un disque de phonographe en haute mer sur le pont d'un navire. La plaine étendait alentour son espace et il montait une grande fraîcheur des chardons et des marguerites. Au loin dormaient les armées. Les coudriers étaient sans bruits et des araignées veillaient dans les chaumes.

— Je comprends encore ce latin, murmura le soldat.

Mais il fronçait les sourcils, reprenant avec peine cette aventure oubliée. Comme il refermait le livre sur son pouce, énorme en comparaison du format puéril, des pas s'entendirent sur la route. Un officier souleva la bâche.

— Pourquoi n'éteignez-vous pas la lumière? demanda-t-il.

Ayant aperçu l'enfant, il courba ses hautes épaules et se glissa sur les genoux entre les roues de la charrette.

Jean Cacheux dut raconter une seconde fois son aventure. L'officier s'était assis auprès du soldat, auquel il avait pris le livre de latin. A son tour il lut, mais d'une voix très basse.

L'enfant se demandait ce qu'on pouvait bien trouver d'intéressant dans ces versions, celles-ci ne représentant que de pénibles exercices magiques. L'officier et le soldat passèrent une demi-heure à discuter une traduction approximative. Jean Cacheux s'était glissé au fond de l'abri formé par la charrette et les bâches, et il laissa tomber sa tête dans la poussière. Une irrésistible envie de fuir lui venait encore. Quand il s'endormit l'officier vint rabattre sur lui une couverture. Dans une région extrême de l'horizon des avions passèrent.

Le lendemain le convoi parcourut des routes sordides. Jean Cacheux, ignorant le sort qu'on lui réservait, se confina toute la matinée dans la voiture. Les échos de son odyssée se répétèrent néanmoins de façon mystérieuse parmi les soldats. L'un d'eux vint lui apporter quelques gaufrettes, un autre des magazines illustrés, mais on évitait de parler autour de lui. A la faveur de la guerre, les gens se mettaient peut-être à comprendre que bien des choses n'avaient pas plus d'importance que certaines autres.

Dans l'après-midi, Jean Cacheux marcha sur la route. L'officier vint à côté de lui. Devant eux la voiture oscillait avec sa pile de bagages dans un ciel où s'élevèrent bientôt les feuilles frémissantes d'une forêt.

Un autre jour s'écoula, au cours duquel on monta vers les plateaux, et à la troisième aube les voitures s'arrêtèrent sur la place d'une ville en pleine montagne.

Les cloches des vaches sonnaient dans les pâtures. Des femmes balayaient le trottoir. Jean Cacheux fut tiré du réduit où il couchait par l'officier qui le conduisit vers un camion arrêté devant un café. Le chauffeur du véhicule hissa le gamin à côté de lui. Ce fut rapide, et aucune commère n'aperçut cette scène.

Quand le camion démarra, l'enfant questionna le conducteur. Celui-ci, coiffé d'une casquette qui lui donnait un air hostile, déclara qu'il était chargé de le remettre aux mains des gendarmes. Ausitôt il ajouta entre ses dents :

— Si on ne les rencontre pas, je t'indiquerai le chemin de Lelex au carrefour où je te déposerai.

Jean Cacheux sentit alors éclater la joie qui couvait en lui depuis quelques jours. Comme membre du Club des cancres,

il comprit merveilleusement la double conduite des hommes à son égard. Il fouilla dans son cartable où il trouva des provisions parmi lesquelles il y avait même une flûte de bois. La poitrine emplie par les sentiments d'une énorme chance, il fit des grimaces pour ne pas pleurer, tandis que son compagnon fumait et crachait en menant la voiture avec une habileté prétentieuse dans les premiers lacets d'un col.

Le chauffeur renseigna Jean Cacheux sur les régions qu'on traversait, lui ayant même donné une carte pour qu'il comprît mieux ses explications. Vers midi, l'enfant descendit du camion et partit seul le long d'un sentier qui filait sous des bois de hêtres : au bout de cinq cents pas bien comptés, il quitta le sentier pour grimper à travers des rochers, se faufila dans l'angle d'un bois de sapins, et, après avoir suivi des kilomètres de murs en pierres sèches, il entra dans des prairies. A cinq heures il était parvenu sur le penchant abrupt qui domine la combe de Mijoux.

Il attendit le soir pour descendre jusqu'à la rivière (c'était la Valserine). Quand il arriva sur ses bords la fatigue l'abattit soudain, et il s'étendit dans l'herbe, où il demeura sans mouvement. Comme la lune s'était levée il distinguait très bien les choses qui l'entouraient. Son cartable il l'avait jeté au milieu de cette touffe d'herbe dont les tiges se dessinaient avec une précision violente. Dans le lointain, se levaient en tumulte les hautes perspectives de la vallée.

Il s'endormit, songea drôlement que la mort le berçait. Des rochers éclairés par la nuit dominaient ses visions. Des camions murmuraient sur des rampes. Après des rêves confus il aperçut, penchée sur lui, une fille dont le visage lui était inconnu. Elle avait peut-être quinze ans. Elle s'agenouilla et prit Jean dans ses bras. Il se sentit envahir par une inimaginable douceur. Il percevait la tiédeur d'un corps différent du sien et il sut nettement que cette fille avait des épaules blanches, et surtout des yeux célestes. Elle disparut enfin, et quand le point du jour éclaira les crêtes, Jean Cacheux se réveilla dans les bras de Sésostris.

— Quelle sacrée chance, murmurait celui-ci.

Assis au milieu du pré, Adrien fouillait le cartable.

Ils se racontèrent tour à tour leur odyssée. Adrien affirma contre toute vraisemblance les bonnes intentions de la tante Ismérie, car peu de temps après avoir quitté la vieille dame, lui-même et Sésostris avaient préféré s'obstiner dans un espoir aveugle :

— A midi nous mangerons à sa table.

Jean se dressa brusquement malgré l'engourdissement de ses muscles.

— Elle existe donc, cette tante?

Sésostris le regarda avec stupeur :

— Mais là-dessus il n'y a pas de doute, mon vieux.

Et aussitôt tous les trois poussèrent un hurlement pour le Club des cancres.

On sait ensuite que Mme Ismérie Bernard se crut obligée, par le souci de sa dignité, d'accueillir son neveu. Elle reconnut son identité grâce à des fiches scolaires que celui-ci avait pris la précaution de fourrer dans son cartable, mais elle ne voulut jamais admettre l'histoire de sa fugue et elle imagina, pour éviter la curiosité du voisinage, un récit dans lequel elle affirmait que la famille de Jean avait profité de ce que deux de ses camarades venaient en vacances à Mijoux pour le faire voyager avec eux. Jean Cacheux fut mis en pension par elle dans une école préparatoire à l'Ecole d'horlogerie de Morez. On n'en aurait jamais fini de se préparer glorieusement. Mais c'était là l'énorme chance dont on rêvait.

MERCVRIALE

LETTRES

T. E. LAWRENCE « VALET DE CHAMBRE DE L'IDEAL »

Singulier espoir que celui de trouver dans la correspondance d'un écrivain plus que ce qu'il livre dans son œuvre! Où Baudelaire apparaît-il le mieux et le plus complètement? Dans *Les Fleurs du Mal* ou dans *Les Lettres à sa mère?* Et Flaubert? Dans *L'Education sentimentale* ou dans sa *Correspondance?* Ce qu'ils ont confié dans leurs lettres, dira-t-on, n'est pas toujours ce qu'ils ont mis dans leurs œuvres, et il peut être intéressant d'approcher l'homme par le côté dont il se défie le moins. Sans doute, mais il faudrait que toutes les lettres d'un homme fussent autant de confessions faites à l'ami, au camarade, à l'indifférent, c'est à dire échappent à ces relations sociales qu'elles ont précisément pour but d'affermir et qui ne vont point sans politesse, ruse, déguisement et feintise. A l'ami le plus intime, à l'amant, on ne dit pas toujours ce que le poème, le roman, la toile expriment en leur langage. Avec leurs explications, leurs justifications, les clartés diverses qu'elles distribuent sur l'homme ou son œuvre, les lettres d'un artiste révèlent moins son « secret » que l'œuvre elle-même, même si elles satisfont en nous des curiosités mineures. En d'autres termes et plus précisément, T. E. Lawrence, dans ce volumineux recueil de lettres publiées aujourd'hui en français (1) ne se livre pas plus que dans *Les Sept Piliers de la Sagesse*. Mais on y distingue mieux, et en évolution, les multiples faces de son être. Nous permettraient-elles seulement de faire plus ample connaissance avec cet homme singulier qui, de son vivant, alimentait déjà une légende tôt métamorphosée en mythe qu'elles suffiraient à nous être très précieuses.

Et l'on comprend bien que le mystère, ici, ne réside pas dans les avatars d'un être qui se laisse étiqueter d'abord comme archéologue, puis comme agent de l'*Intelligence Service* chargé d'inspirer et de mener à bien la révolte arabe, puis comme littérateur, enfin, comme soldat de 2ᵉ classe titulaire de douze ans de services

(1) *Lettres de T. E. Lawrence,* traduites d'après l'édition anglaise par Etiemble et Yassu Gauclère (Gallimard).

dans la R. A. F. Le premier état se justifie aisément par des goûts et une formation qui le mènent à entreprendre des fouilles sur l'Euphrate. Il a été précipité dans le deuxième plus qu'il ne l'a choisi et celui-ci le mène à son tour au troisième par lequel il revit son extraordinaire expérience et s'attache à en dégager « la philosophie ». Sa retraite dans la R. A. F. a été jugée plus mystérieuse et a nourri quelques romans. Il en donne des raisons contradictoires sans doute, du moins claires : il a trop bien réussi comme homme d'action et comme littérateur, il méprise des succès aussi faciles (lettres à Lionel Curtis) ; il veut écrire un livre sur la R. A. F. comme il en a écrit un sur la révolte arabe (lettres à sir Olivier Swann, à Edward Garnett) ; il était sans le sou, n'ayant point voulu d'une situation d'homme politique ou de littérateur (lettre à Robert Graves) ; il aspirait « au nivellement, à l'espoir insensé de (se) trouver avec d'autres hommes sur un terrain commun », il voulait « devenir un homme ordinaire dans la foule de ses pareils » (lettre à Robert Graves) ; il aurait également visé le « suicide spirituel », « mais (si j'ai dit cela) c'est seulement parce que je suis un incorrigible phraseur » (lettre à Lionel Curtis).

Toutefois, cette dernière raison a peut-être plus de poids que les autres : dans les premiers jours de son engagement il écrit, en effet, avec une sorte de jubilation : « cela va être une période de sommeil cérébral » (lettre à Robert Graves) et, plus tard, « Croyez-vous qu'il y ait beaucoup de moines laïques de mon espèce? » (lettre à Lionel Curtis). Sa vie à Karachi telle qu'il la décrit invite à penser que par le renoncement, la quête de l'humiliation et de la souffrance, l'avilissement de soi-même poursuivi comme une fin (ce sont ses propres termes), la recherche de l'auto-dégradation (c'est encore lui qui parle), il postulait, hors de toute démarche mystique, une sorte de sainteté sans Dieu. Il aurait réalisé ce « suicide mental de quelque lente besogne qui eût étouffé à la fin la fournaise de son cerveau », éventualité qu'il caresse dans *Les Sept Piliers de la Sagesse*; il serait parvenu à cet « esclavage volontaire (qui) est l'orgueil le plus profond d'un esprit morbide » (*Sept Piliers*, p. 704).

Nous acceptons toutes ces bonnes raisons et n'en sommes pas plus avancés. Celle-là même par laquelle Lawrence se définit comme un « esprit morbide » obscurcit la compréhension de son comportement plus qu'elle ne l'éclaire. Sans doute, une telle volonté d'auto-destruction n'est pas courante; mais on ne saurait la qualifier d'anormale quand on voit quelle haute exigence y préside que l'action ni l'art n'ont satisfaite : avant d'entrer avec les Arabes à Damas, Lawrence ne croit plus à la validité des motifs qui l'ont poussé à fomenter et à diriger la révolte; malgré les éloges que lui vaut, et de la part des meilleurs esprits, son ouvrage, il sait qu'il a manqué son but. Dans le premier cas, « il s'agissait proprement d'un effort infini vers une clarté rêvée, hors d'atteinte »

(*Sept Piliers*, p. 683); dans le second, d'égaler Dostoïevski, Nietzsche ou Melville. Qu'aux yeux du monde il ait « trop bien réussi », qu'aux siens il ait échoué, le résultat est le même : il s'abstrait du jeu, se réfugie dans cette philosophie du « non-agir » dont, dès 1918, il vantait la séduction dans une lettre à V. W. Richard, sans pouvoir toutefois tomber dans ce « sommeil cérébral » qu'il avait appelé comme une délivrance. Douze ans d'humiliations et de souffrances n'ont pas calmé son âme; au lieu de s'apaiser, sa volonté tyrannique s'est exacerbée et n'a plus trouvé qu'un seul champ où s'exercer : lui-même; il faut qu'il soit libéré de son engagement militaire pour écrire qu'il va s'habituer désormais à mener une « existence vide ». Le sort qui presque aussitôt le fait se tuer accidentellement sur une petite route du Dorset ne lui en donnera pas le loisir.

Quelle exigence fit donc de l'esprit de Lawrence un « conseil de guerre » permanent, de sa vie une perpétuelle déroute? Il importe peu qu'elle procède d'une tare physique ou morale, qu'elle accouche, comme il voudrait nous le faire croire, quelque complexe masochiste. Sa pudeur, sa désinvolture, son sens de l'humour et son désir de brouiller les cartes ferment sur sa « citadelle intérieure » plus de portes qu'ils n'en ouvrent, son dégoût de « l'exhibitionnisme » l'a empêché de se confesser à plein, mais, tant dans *Les Sept Piliers* qu'ici même, il se montre assez pour que nous puissions cerner un « secret » que nous ne parviendrons jamais à connaître.

Assurer qu'il se fonde sur une tentative héroïque et solitaire de dépasser la condition humaine, ce n'est rien en dire. C'est tellement évident! Il serait plus important de savoir d'où part cette tentative, dans quelle direction elle s'effectue. D'où elle part? D'une horreur maintes fois proclamée pour tout ce qui vit, c'est à dire s'alimente, digère, excrète, copule, en ce qui concerne l'homme tout ce qui permet de déceler en lui une origine animale. « Mettre la main sur une chose vivante m'était une souillure », écrit Lawrence dans *Les Sept Piliers*, « tout ce qui est corporel me paraît maintenant haïssable »; le corps est une « croix où l'homme est cloué », et cet homme même « étant un produit naturel, quelque chose d'organique, est inéducable : il ne peut dévier de son caractère et de sa teinte première, ni dépasser la chair, ni donner naissance à rien qui ne soit mortel et charnel » (lettre à Lionel Curtis). La vérité, donc le devoir, consiste à « essayer de racheter par toute une vie de misères l'héréditaire remords de la luxure qui nous a donné naissance » (*Sept Piliers*, p. 633). Il n'est pas exagéré de penser que toute une part de la destinée de Lawrence s'explique déjà par cette volonté de « rachat ».

Car on voit que son dégoût pour l'organique, le vivant, tout ce qui retient l'esprit à la terre, se trouve bizarrement affecté d'indices moraux. « Haïssable, donc impossible », écrit-il dans

Les Sept Piliers. Dans toutes ses entreprises, un élément impur est venu corrompre la fin qu'il s'était donnée : la masse arabe, médiocre en ses meilleurs représentants comme Fayçal, sa propre personne dans *Les Sept Piliers* où il s'est livré à une « orgie d'exhibitionnisme », lui encore dans sa postulation à la sainteté. Il parvient à cette conclusion à la fois absurde et effrayante : pour que l'esprit progresse, il faut que l'humanité disparaisse: « ce qu'il faut, c'est le gouvernement d'une nouvelle espèce — pour nous la réduction des naissances, de façon à supprimer la race humaine en cinquante ans » (lettre à Eric Kennington). S'il vaut mieux « que certains, que tous, presque », c'est parce qu'il refuse de « se comparer à ceux de son espèce », qu'il ne veut avoir « aucune parenté » avec eux. Pourtant, il ne vaut pas « grand chose », parce qu'il ne peut parvenir à s'identifier au modèle idéal qu'il s'est forgé : « Il y a quelque part un archétype, et cela seul importe; je ne puis l'atteindre. D'où ma désorientation. » (Lettre à Eric Kennington.) Se comparant dans *Les Sept Piliers* à la foule des Arabes qui « cherche sa lumière dans les objets terrestres, troupeau pathétique de chiens reniflant le pied d'un réverbère », il se qualifie ironiquement de « valet de chambre de l'idéal ».

C'est maintenant qu'il faut prendre garde. Malraux, dans les très fortes pages qu'il a publiées sur Lawrence, fait de celui-ci « un des esprits les plus religieux de son temps », « si l'on entend par esprit religieux, poursuit-il, celui qui ressent jusqu'au fond de l'âme l'angoisse d'être homme ». C'est abusivement étendre le champ d'une épithète qui laisse peut-être supposer chez celui qu'elle affuble la présence de cette angoisse, mais qui pose également celle-ci comme surmontée, à la façon du premier terme d'une croyance à gagner. Lawrence aspirait à une communion avec les hommes par l'action, l'art ou, au contraire, la fusion dans la masse animale de la R. A. F., mais une des composantes de son drame est de ne l'avoir jamais trouvée. Son orgueil, ses scrupules, son génie critique l'ont toujours empêché de prêter foi aux mobiles ordinaires que se donne l'humanité pour créer ou simplement exister; il se voit le plus fréquemment comme un acteur portant le masque et jeté sur une scène où il doit assumer un rôle : celui d'homme d'action, celui d'artiste ou celui de cénobite. Aux yeux du public il le joue avec suffisamment de maîtrise pour qu'on identifie Lawrence avec le personnage qu'il semble incarner, lui seul ne se laisse pas prendre au jeu. Comment appeler « esprit religieux » celui qui s'est condamné à être *séparé* de Dieu, de l'humanité, de lui-même, qui possède le triste privilège d'abriter un juge rigoureux toujours appliqué à lui reprocher d'être un homme, de n'être qu'un homme? On peut croire Lawrence quand il déclare avoir refusé de prendre les portes de sortie du suicide ou de la folie. Il est sûr qu'elles n'ouvrent pas sur une quelconque foi.

Une autre tentation nous guette : celle d'assimiler le drame de Lawrence à quelques autres : celui d'un Nietzsche ou d'un Rimbaud, d'en faire l'ultime tentative d'une révolte individualiste. Le monde est absurde, les ordinaires entreprises humaines dérisoires, ma conscience seule existe qui imposera sa vérité au monde. Si ce monde s'en détourne et la rejette, du moins me restera-t-il la satisfaction de vivre profondément accordé à elle. Le malheur est que Lawrence n'ayant pas réussi à faire la lumière sur son « personnage central » n'a point de vérité à proposer, sa révolte ne brûle rien autour de lui. Il se retire du jeu entrevu par les yeux de ce spectateur qui assistait à sa propre vie, il tient la Création pour une mauvaise farce et l'homme pour la copie misérable de ce qu'il aurait pu être. Pas de remède et d'aucune sorte, trop de scrupules pour s'évader, une incapacité fondamentale, parce que fondée sur un lucide « trop humain », à incarner le héros rêvé : il ne restait à Lawrence qu'à se consumer lui-même dans son feu stérile.

Maurice Nadeau.

Littérature du Vingtième Siècle, troisième série, par *André Rousseaux;* in-16, 264 p., 300 fr. (Albin Michel). — Le cas de M. André Rousseaux est rare, et peut-être exceptionnel : à mesure que son autorité de critique s'étend et s'approfondit, il se montre de plus en plus ouvert aux recherches les plus avancées de notre jeune littérature, et en particulier de la poésie dite « moderne » (qui a singulièrement distancé la prose). La comparaison de la table de ses trois tomes est instructive. Au cœur de son nouveau recueil surgissent maintenant Eluard et Aragon, André Breton, René Char...

Ils voisinent avec Malraux et Camus. Avec T. S. Eliot, Kafka, Miller (dont le feuilletoniste du *Figaro littéraire* parle avec une indépendance et une hauteur de jugement fort remarquables). Avec Claudel, Gide ou Péguy, soigneusement détachés du temps où régnaient France ou Bourget et qui était pourtant celui de leur formation, présentés au contraire comme les premiers et les vrais maîtres de ce « Vingtième Siècle » métaphysicien, selon M. André Rousseaux, où une « littérature du salut » se substitue à la « littérature du bonheur ». Aucun des trois recueils de cette série n'est autant que celui-ci fidèle à son titre.

Bien sûr, on ne sera pas toujours d'accord avec les interprétations du critique. Mais, même lorsqu'on résiste, il aide à clarifier une extrême confusion et à y distinguer des valeurs vraies. Il est du petit nombre de ceux qui, à égale distance d'une incompréhension et d'un snobisme pareillement néfastes, réussissent à maintenir en contact un large public et l'avant-garde. Ce sont deux rudes épreuves, pour des chroniques d'hebdomadaires, que celle du temps et celle du livre : cette fois, contrairement à une règle trop commune, on se dit qu'il fallait ce double recul pour que de telles études se missent à leur juste rang. — S. P.

Le grand Vestiaire, par *Romain Gary;* in-16, 312 p., 320 fr. (Gallimard). — Encore un roman sur le marché noir des J3. Ou plutôt, deux romans; et c'est ce qui gâte dans l'ensemble un livre si souvent excellent dans le détail. Un roman picaresque : vif, plein d'invention, d'un aimable et léger cynisme, et d'ailleurs fort documentaire. Et un roman moral, qui ne parvient pas à maturité, mais parvient souvent à faire dérailler le picaresque. Le jeune héros, dans ce monde de trafiquants, se sent en marge de la vraie vie, et il en souffre (la vraie vie, il devine qu'elle est chez ces autres hommes dont il ne voit que l'extérieur : le *vestiaire*); il y a dans sa condition une sorte de négation de soi qui ne lui paraît pas vivable; idée peut-être forte, mais mal dégagée et confusément traitée, — car le picaresque l'investit de son allégresse inventive, de ses trouvailles, de son exubérance. Voilà trop de réserves : mais on en veut à M. Romain Gary de se détacher si nettement du troupeau pour s'en tenir au « presque ». — S. P.

La Chasse à Courre, par *Maurice Sachs;* in-16, 248 p., 290 fr. (Gallimard). — Il faut avertir d'abord que ce livre est scandaleux et même abject. Triplement : pédérastie, margoulinage, travail volontaire en Allemagne. Pas de pornographie d'ailleurs, ni (ce qui serait pire) de grivoiserie; la réalité, simplement, et l'autobiographie. Deux parties, datant toutes deux de 1943 et également écrites à Hambourg : mémoires, lettres. Maurice Sachs raconte son passage à la radio au début de la guerre, son exode à Bordeaux, puis les divers trafics (or, bijoux, etc.) dont il vécut ensuite à Paris. Document tout à fait dépouillé, et, à ce titre, extraordinaire; le style l'est plus encore, par sa rapidité, sa concision, son aérienne légèreté (on a parlé de Saint-Simon; et, tout compte fait, cela n'est pas tellement déplacé). Est-ce parce qu'il se sentait brûlé à Paris que Sachs, jouant le tout pour le tout, partit pour Hambourg? Les descriptions qu'il donne du port et surtout des premiers bombardements sont du même style que les mémoires, et d'un style dont il faut bien dire qu'il est d'une pudeur et d'une noblesse très étonnantes. Il en rejaillit sur les mémoires une sorte de dignité, et en tout cas d'authentification, qui fait un étrange ménage avec leur ignominie. — S. P.

Ce lieu déshérité, par *André Dhôtel;* in-16, 256 p., 300 fr. (Gallimard). — Ce récit (plutôt qu'un roman) est très proche de Mérimée. Il est bref, rapide, impassible, fait de phrases courtes et nettes; il ne s'attarde jamais (sauf peut-être vers la fin); il décrit et évoque par les moyens apparemment les plus simples. C'est l'histoire toute nue d'un jeune Grec, fils d'un commerçant de Nauplie, et de ses aventures parmi les petites gens et dans des cadres qu'ignorent et les touristes et les archéologues (on n'y voit pas l'Acropole, et d'Athènes on traverse à peine les faubourgs). Ce n'est qu'un divertissement peut-être, mais d'une qualité rare. Notons que l'auteur, né en 1900, a enseigné à l'Institut d'Etudes françaises d'Athènes de 1924 à 1928.
S. P.

Les Saisons du Mélèze, par *Célia Bertin;* in-16, 256 p., 312 fr. (Corrêa). — Saint-Moritz; mélèzes. Une jeune fille française couche avec un Italien de quarante ans; il se reprend, car il est marié et religieux, mais elle est enceinte. Sur le point de se faire avorter, elle se reprend; nous devinons qu'elle accepte alors la Vie et l'Amour avec leurs conséquences et leurs majuscules. Une bien touchante recherche de la spontanéité, de l'illogisme, et de ce « flou artistique » auquel les photographes, qui ont de l'avance, ont déjà renoncé. La robustesse des articulations nous rassure : ce halo vaporeux n'est qu'un coquet colifichet. — S. P.

Visites à mes Fantômes, par *Pierre Descaves;* in-16, 240 p., 315 fr. (Denoël). — Le sous-titre, « récits », peut tromper; ce seraient plutôt, comme on disait autrefois, des instantanés. Non des portraits composés, mais des scènes, ou des instants, où apparaissent en pleine vie, avec les plus révélateurs de leurs gestes familiers, Judith Gautier ou Jean Giraudoux, Georgette Leblanc ou Raoul Ponchon, Verhaeren ou Alain-Fournier, Gaston Chérau ou « Monsieur Arman », et encore Lucie Delarue-Mardrus, Lucien Daudet et John-Antoine Nau.
S. P.

Journal 1924-1925, par *Charles du Bos* (Ed. Corrêa, 1948). — Le *Journal*, à l'origine suprême recours de Charles du Bos « pour échapper au désespoir total devant l'acte d'écrire », reste son œuvre la plus attachante. Car la liberté du propos, qu'une composition arbitraire ne jugule point, facilite dans le Journal cet échauffement progressif de

l'esprit que Ch. du Bos cherchait dans la conversation dont il était fou. C'est un jaillissement d'impressions, de pensées, de références à plusieurs littératures européennes. De page en page, on suit le travail d'approche et le lent investissement des sujets choisis (dans ce tome II du Journal 1924-1925 : Tolstoï, Hardy, Chausson, Gide toujours); ces sujets auxquels il était nécessaire que l'auteur s'identifiât, comme il le dit, pour secréter à leur endroit.

Beaucoup de notations personnelles : que de démarches, de travaux, de soucis, de scrupules et quel désintéressement! On est saisi de respect.

La réédition d'**Approximations IVe et V^e séries** (Éd. Corrêa, 1948) permet de retrouver dans leur forme définitive certaines des études abordées dans le *Journal* et que Ch. du Bos a renoncé à mener jusqu'au terme désiré : le livre. — F. T.

Indomptable Murcie, par *Françoise d'Eaubonne* (560 pages sous couverture illustrée de C. de Soria, 780 fr., Julliard). — La vigoureuse imagination de Françoise d'Eaubonne recrée le passé avec toutes les couleurs de la vie — et quelles couleurs lorsqu'il s'agit comme ici du Mexique et de l'Espagne du début du XIXe siècle!

Que la reconstitution historique soit fidèle, et pourquoi ne le serait-elle pas, peu importe : le flot des événements et la vitalité de l'héroïne entraînent le lecteur jusqu'à la page 560.

Les personnages, habilement situés par quelque trait dans leur temps et leur milieu, ont une vérité humaine, quoique élémentaire. Par le choix heureux du détail vrai, Françoise d'Eaubonne « actualise » de la même façon les événements. Tel récit de guérilla espagnole contre les Français pourrait être celui d'un épisode de la dernière guerre civile. Voici sans doute le secret de sa réussite. — F. T.

POESIE

LES ETAPES DE JEAN MOREAS par *Alexandre Embiricos* (Editions la Concorde, à Lausanne). — **CINQUANTE SONNETS DU DORMEUR EVEILLE** par *Tristan Klingsor* (Compagnie des Bibliophiles de la Pipe et de l'Escargot,. — **POUR LA CENDRE D'HELENE** par *Lucien Feuillade* (Gallimard). — En attendant que le grand poète des *Stances* trouve parmi ses admirateurs fidèles un biographe qui, s'aidant de tous les documents connus, rédige sur lui un important volume comparable à celui qu'Henri Mondor a consacré à l'auteur de l'*Après-Midi d'un Faune*, voici un livre excellent sur les *Etapes de Jean Moréas*, édité en Suisse et très bien présenté par Charles Baudoin. Grec ainsi que l'audacieux lyrique du *Pèlerin Passionné*, M. Alexandre Embiricos écrit un français très pur, et nous lui devions déjà une série d'études critiques rassemblées en 1934 sous le titre de *Physionomies* et un essai sur Leconte de Lisle publié en 1941; mais jamais sa connaissance parfaite du sujet, sa vivante pénétration et son désir ardent de vérité ne s'étaient révélés sous un jour aussi favorable que dans ce nouvel ouvrage.

L'évolution de Moréas poète est suivie pas à pas, des *Syrtes* aux *Stances* et à *Iphigénie*, en passant par les *Cantilènes*, le *Pèlerin Passionné*, *Enone au clair visage*, *Eriphyle* et les *Sylves*; et rien n'est laissé au hasard dans le commentaire de cette ascension graduelle vers la concision, le dépouillement suprême et la plus naturelle des simplicités. M. Embiricos n'a pas tort d'insister, dès les premières pages de son livre, sur le caractère hellénique de

l'inspiration moréassienne et de montrer qu'en lisant les *Syrtes* il était possible de pressentir les *Stances* dans lesquelles il se plaît à voir non sans raison le sommet de l'œuvre de Moréas aussi bien que son aboutissement. Cela ne l'empêche pas de consacrer deux chapitre fort documentés à ses aventureuses recherches de la période symboliste et à ses trop savants exercices de la période romane dont la fluide *Eriphyle* semble être la pièce la plus accomplie.

Mais c'est dans le chapitre sur le retour à la Grèce et sur le classicisme de Moréas que M. Embiricos met vraiment en évidence les principales qualités de l'auteur des *Stances*. Le thème essentiel de ce chef-d'œuvre est, on ne l'ignore pas, le rude conflit de l'homme et du destin. Moréas est ici l'héritier des Hellènes de la grande époque. Il faut, avant toute chose, considérer les *Stances* comme un drame intérieur dominé par la sagesse; et je partage volontiers l'opinion de M. Embiricos quand il les qualifie d'« œuvre unique, où l'énergie tragique de la veine grecque, se tempérant de la pudeur, du tact, de l'urbanité du classicisme français, donne naissance à une tristesse mâle et délicate à la fois, grave et mélodieuse, digne et pathétique, qui est le comble de l'art ». N'oublions pas enfin de signaler que le dernier chapitre de cette brillante et substantielle étude loue avec bonheur la prose de Moréas et nous engage non seulement à ne pas la négliger, mais aussi à la placer dans notre admiration auprès de ses plus beaux vers.

Peintre, musicien et critique d'art, Tristan Klingsor est également poète et l'un des meilleurs de ce temps, qu'il emploie la prose ou bien le vers libre dans le maniement duquel on peut dire qu'il n'a guère de rivaux. Celui qui fut, à ses débuts, le benjamin du symbolisme s'est affirmé, dès la publication de *Schéhérazade* en 1903 et du *Valet de Cœur* en 1908, comme un des précurseurs de l'école fantaisiste et comme l'un des plus indépendants parmi nos modernes trouvères.

La plupart des poèmes de Klingsor s'inscrivent avec autant de souplesse que d'harmonieux pouvoir dans la tradition de la chanson populaire, et rendent un son tout à fait particulier dans le lyrisme contemporain. Il sait être réaliste sans être jamais grossier, sensuel et sentimental, narquois et plein de tendre mélancolie. On s'étonne qu'il ne soit pas plus célèbre; mais sa modestie souffrirait sans doute d'une trop vaste renommée et cet enchanteur unique est de la race de ceux qui goûtent surtout les délices de la pénombre.

Notre ami n'avait rien réuni en volume depuis les *Poèmes du Brugnon* parus en 1932, où son ironie s'accompagne maintes fois d'une émotion plus grave que de coutume, et depuis son *Choix de poèmes* édité l'année suivante et précédé d'une longue préface d'A.-M. Gossez. La « Compagnie des Bibliophiles de la Pipe et de l'Escargot » nous offre aujourd'hui *Cinquante Sonnets du*

Dormeur Eveillé ornés d'agréables dessins de Lucien Andrieu. Klingsor abandonne ici le vers libre pour un vers à peu près classique, et, du premier coup, il réussit à jouer de ce nouvel instrument avec une rare science et un sens toujours inné de la musique verbale comme en témoigne ce Tombeau :

Ombres sur le chemin, clairs bouquets de nuages,
Enchantements multicolores de l'instant,
Où êtes-vous? De vos pourchas, de vos images,
De vos danses, autant en emporte le vent.

Es-tu pivoine blanche ou cygne, toi qui nages
En dessinant des paraboles sur l'étang?
Tout s'efface des parafes de tes sillages,
Tout est songe d'un songe au sablier mouvant.

Mais qu'êtes-vous de plus, chevelures de soie,
Corps fins et bouches de lilas? Il n'est de joie
Qui dure davantage que ces ronds dans l'eau.

Au grand escamoteur qui se cache là-haut
Ne demandez, ô chères belles, qu'il sursoie :
Il faut pourrir et vous vivez dans un tombeau.

Le désenchantement s'allie à la sérénité dans cet ouvrage précieux que fleurissent des roses d'automne et dont la grâce tout ensemble orientale et si française s'apparente à l'impérissable charme des *Rubaiyat* d'Omar Khayyam.

Après avoir, l'an dernier, attiré l'attention du public lettré sur la *Part du Vent* de Gilbert Prouteau, le prix Gérard de Nerval a été attribué, en janvier 1949, au livre de Lucien Feuillade : *Pour la Cendre d'Hélène*. Ce jeune poète fait partie de la même génération que Patrice de la Tour du Pin et Robert Houdelot, et, s'il ne possède ni la puissante originalité du premier ni le ton si pur et si mystérieux du second, il exprime, du moins, avec une indéniable fraîcheur des sentiments profonds et largement humains.

L'influence du Valéry de *Palme* et d'*Aurore* est évidente sur les odes par lesquelles s'ouvre ce recueil et qui chantent avant tout la mort. Je leur préfère une pièce comme l'*Enfant Pauvre*, beaucoup plus spontanée et dont le naturel se marie à merveille au prestige de l'inattendu. Il y a là une fantaisie très personnelle, remplie de tendresse et d'un goût particulièrement sûr.

Les complaintes qui nous retracent la vie des employés de banque, des métallurgistes, des charpentiers, des marchands de journaux, des fossoyeurs et des employés de métro sont fort inégales et d'une veine parfois trop facile au contraire des rondeaux, sonnets, chansons et cartes postales de la fin du volume presque tous d'une parfaite réussite. Le rondeau pour Guillaume Apollinaire ne me paraît pas indigne de l'étonnant poète de *Rhénanes* et de *Lueurs des Tirs* auquel Feuillade doit encore plus qu'à l'auteur du *Cimetière Marin*; et la carte postale à Marie est un

poème de rêve amoureux, transparent comme une source d'avril, où la lumière brille au milieu des larmes :

T'en souvient-il, quand l'aube nue
Avait mis des perles aux branches,
Toi que légère j'ai tenue
Dans mes lèvres, tout un dimanche,
O triste, ô limpide inconnue!
Oh! maintenant qu'il m'en souvient
De cette main douce et fidèle,
Je dis à ton amour : « Reviens. »
Ta pauvre bouche, que dit-elle?
Elle tremble et ne répond rien!
Ce bel amour ne fut qu'absence,
Comme neige est branche fleurie;
Un peu de soleil s'y fiance
Au si joli nom de Marie
Qui me fait pleurer quand j'y pense.

Mais les deux pièces capitales de ce livre sont des prières. L'une est écrite en vers libres pour une fille sur le point de mourir et nous touche intensément par son caractère à la fois simple et poignant, et l'autre, composée en alexandrins, pour exalter un amour de jeunesse, renferme des strophes d'un étrange accent lyrique et nous conduit dans un domaine d'autant plus réel qu'il n'est imprégné que de songe et d'autant plus radieux qu'il n'appartient qu'à la nuit.

Philippe Chabaneix.

La Source des songes, par *Gilbert Charles* (Roger Grosjean, éditeur à Gournay-sur-Marne). — Ce livre posthume qui contient les derniers poèmes de Gilbert Charles et qui furent par lui ordonnés en volume avant sa mort, nous fait mesurer la perte irréparable qu'ont faite les lettres françaises au décès prématuré de ce poète dans la pleine force de son âge et dans la maîtrise absolue de son art et de son talent. Une préface de Kessel, une introduction de Georges Auric, qui furent ses amis, nous disent avec émotion et piété ce que fut l'homme, son courage, son indépendance d'esprit, sa vaste culture, son goût de l'aventure, son mépris du danger, son sens de la grandeur, sa fidélité et ce don merveilleux de l'amitié.

Toutes ces magnifiques qualités nous sont restituées dans ces vers bouleversants de beauté, de force et de pureté. L'ami que nous avons aimé nous demeure toujours vivant dans ces poèmes où nous le retrouvons tout entier avec son sens pathétique de la vie et le tourment jamais apaisé de son âme passionnée, insatiable et noble. La fidélité à ses maîtres : Moréas, Mallarmé, Toulet, Charles Maurras, se traduit ici par la rigueur savante et toujours aisée d'une forme respectueuse des hautes disciplines classiques. Si, dans deux parties brèves du volume : « Le cœur étoilé » et « Secret », il emploie un vers plus libéré, ce n'est jamais par facilité ou négligence; une nécessité intérieure l'oblige à trouver une forme rythmique adaptée à l'idée poétique qu'il traduit toujours dans sa plus forte et native cadence.

Source des songes, travail secret de la chair et de l'âme, hantise de la nuit, mystère de l'homme devant l'énigme du monde et de soi-même, tous ces thèmes de l'éternelle angoisse humaine et de l'universelle poésie sont repris par Gilbert Charles dans un chant vaste et profond qui émeut directement et demeure étrangement personnel par l'accent persuasif. Le goût de la pureté se traduit par une langue précise jusqu'à la dureté parfois, mais dureté et pureté de diamant. Les sentiments fortement pensés s'expriment dans un rapport constant de l'intelligence et de la sensibilité.

L'édition est luxueusement présentée et s'orne de huit illustrations de Jacques Teillac qui sont sensibles et suggestives. Sur le plat de la couverture qui ne porte ni le

nom de l'auteur, ni le titre de l'ouvrage, un simple et beau dessin de Cocteau. Il semble cependant que sur la couverture blanche le nom de Gilbert Charles et *La Source des songes*, comme simplement pour tout livre, et le dessin de Cocteau en frontispice, eussent été mieux à leur place.

Agression de l'inconnu, par *Philippe Dumaine* (A l'enseigne de l'homme méditant). — Dans cette excellente collection qu'il dirige et où ont déjà été présentées des œuvres d'une très haute qualité avec une élégance discrète et un luxe de très bon aloi, Philippe Dumaine publie à son tour, sous le titre : « Agression de l'inconnu », un ensemble de poèmes qui marque un renouvellement magnifique de sa manière, ou mieux l'heureux aboutissement d'une recherche dont les précédents recueils de ce poète nous faisaient pressentir l'épanouissement. D'une forme libérée de certaines contraintes et notamment de la rime dont Valéry disait qu'elle était peut-être une erreur du point de vue de la musique, mais qu'elle était là pour indiquer au poète comme à son lecteur qu'ils étaient dans un domaine particulier, plus qu'étranger, opposé à la prose, la technique savante de Dumaine reste cependant, par le rythme, les combinaisons heureuses des sonorités vocales et l'assemblage des syllabes, la place des accents, dans la plus heureuse tradition du vers et de la langue. Il réussit une curieuse synthèse de ce que les écoles contemporaines les plus échevelées ont tout de même découvert de nouveau et qui méritait d'être conservé, avec ce qui demeure intangible dans les lois du langage et de la prosodie traditionnelle : mesure, rythme, logique particulière certes et qui tient davantage aux analogies. Il emploie une forme merveilleusement adaptée à ce qu'il veut exprimer et c'est bien la règle d'or de toute vraie poésie.

Nous pensons avec tout notre corps, notre sang, nos cellules, par un travail mystérieux dont nous avons l'obscure conscience mais que personne n'est encore arrivé à définir nettement ni à analyser. Une réplique d'une pièce curieuse de Lenormand, où un homme est amoureux d'une mouette changée en femme, nous vient à l'esprit. Devant le cadavre d'un homme dont la vie était chargée de songes qui se confondaient avec le réel, un personnage s'écrie : « Viande à rêves! » Et c'est bien cela, cette agression tout à coup de l'inconnu. Tout le mystère du corps et de l'âme est ici poétiquement transposé.

Ces poèmes de Philippe Dumaine ouvrent à notre esprit des perspectives inconnues où nous découvrons les seules réalités éternelles et qui sont l'expression même de la plus haute poésie qui reste cependant en contact permanent avec la vie quotidienne. Il y a dans ces poèmes un sentiment du pathétique rarement exprimé avec autant d'intensité, de sens du mystère et un si rigoureux dépouillement de l'expression.

Visages de l'absence, par *Pierrette Sartin* (A l'enseigne de l'homme méditant). — Si souvent Pierrette Sartin préfère l'assonance ou la contre-assonance à la rime, ce n'est jamais par parti pris et elle tire des effets extrêmement heureux d'une apparence de libération de certaines règles rigoureusement traditionnelles, sans outrepasser le principe des lois éternelles de la prosodie et du langage. Ses poèmes ont une résonance profonde. Ils suggèrent beaucoup plus qu'ils n'expliquent ou ne décrivent et c'est bien le caractère essentiel de toute véritable poésie. Avec des mots de tous les jours, elle sait exprimer des sentiments d'une rare distinction et d'une haute mélancolie. Toute l'âme résumée ici recrée la vie secrète de tant de visages disparus et que le souvenir cependant retient parmi nous. Poésie, royaume de l'absence! En ces accents discrets d'une mélodie souple et comme murmurée, nous retrouvons tout ce qui vaut d'être sauvé du désastre et qui n'est pas toujours ce qu'un vain peuple pense.

Le huitième jour, par *Marie-Jeanne Durry* (Librairie José Corti). — Mme Marie-Jeanne Durry est surtout connue par ses remarquables ouvrages sur Chateaubriand et le cours qu'elle professe en Sorbonne sur ce grand sujet. On savait aussi qu'elle est l'amie des poètes et sa belle étude parue naguère au Divan sur Raymond Schwab honore le poète autant que son exégète. Mais voilà que Mme Marie-Jeanne Durry nous découvre aujourd'hui et avec quel éclat un aspect d'elle-même que nous ignorions, mais que nous pouvions, que nous devions pressentir. Magnifique artisan du vers, Mme Durry, dans *Le huitième jour*, vaste poème, remontant à la Genèse, nous fait assister à la naissance d'Eve pendant le sommeil d'Adam. C'est la vie de la

femme, chair de l'homme, mère de la création, qui est ici évoquée dans une large fresque où l'ombre et la lumière jouent selon les éclairages savants composés par l'artiste. Eve parle et le monde existe alors pour Adam. La mère douloureuse, la mère qui est l'épouse, assiégée par l'horreur de la mort de ceux qu'elle a mis au monde, incarne ce sentiment panique et puissant de l'amour créateur qui prend ici toute sa force expressive dans une forme d'une grande noblesse et d'une pureté dure de cristal. On songe parfois à la grandeur solitaire de Vigny. C'est Vigny, plus que Valéry qui est incontestablement le maître de Mme Durry. Mais il ne s'agit pas ici d'influences directes : c'est une rencontre d'esprits fraternels. Le sentiment de la solitude de l'être, cependant lié à tout ce qui l'entoure par de secrètes et profondes racines, celui de l'échec de toute connaissance devant la mort, mais cet attachement de la créature au coin de terre où elle est née, confèrent à ce poème une grandeur dans le pathétique qui nous exalte et ne cesse de nous émouvoir.

Chants pour la Statue, par *Catherine Fauln* (Bruxelles, composé et imprimé à la main par l'auteur). — C'est de Belgique que nous viennent ces *Chants pour la Statue*, remarquablement imprimés par l'auteur. Cette luxueuse et artisanale présentation est tout à fait digne de ces vers bien faits qui chantent juste et noblement et qui animent le marbre où, dans sa forme immuable, rêve dans les feuillages, les clartés et les ombres du jardin, une énigmatique statue. Mme Catherine Fauln nous révèle d'emblée une sensibilité de poète authentique. Huit pièces, chacune formée de trois quatrains d'alexandrins nombreux et purs, nous découvrent des aspects inattendus d'une âme rêveuse et tendre qui nous entraîne dans le mystérieux labyrinthe du sentiment dont le fil d'Ariane est la mélancolie.

Le Jardin d'Isabélou, par *Jeanne Marwig* (Editions Diderot, Paris). — Le beau poète Jeanne Marwig dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs abandonne les hauteurs de la grande poésie lyrique pour un temps et nous présente aujourd'hui un livre charmant et très joliment illustré par Anne-Marie Roux et où le poème en prose alterne avec le poème en vers rigoureusement réguliers, sans que jamais l'unité de ton en soit rompue. *Le jardin d'Isabélou* nous montre en cet agréable recueil son aspect floral et saisonnier. Botanique sentimentale et poétique, chaque fleur et la plus simple nous est donnée en son plus bel éclat de vénusté. Le livre ravissant se lie comme un bouquet de printemps ou d'automne dont le parfum nous grise doucement et nous dispense l'oubli de la médiocrité quotidienne.

Rencontre de l'Homme, par *René Rouquier* (Editions de la Tête Noire, Albi). — Ce petit livre, orné de bois élégants de Marcel Vedel, témoigne d'une généreuse sensibilité et de dons incontestables. Le poète, respectueux des lois essentielles de la prosodie traditionnelle, obtient cependant d'heureux effets en jouant habilement de l'assonance ou de la contre-assonance. Il passe avec aisance du ton familier au lyrisme plus grave et plus austère de la stance par lequel il nous livre pudiquement le meilleur de lui-même dans l'expression de songes hautains et mélancoliques. Un beau sentiment de la nature anime tout le livre d'un frémissement amoureux et fervent.

Livres reçus. — Georges Bouyer : *Sélection* (Debresse); Jacques Heugel : *La Fantasque Evasion* (Ed. de Psyché); Fred Bourguignon : *Herpes* (La Tour de Feu); Jacques-Louis Aubrun : *Erosiade* (Ed. Quo Vadis); M.-T. de Ficquelmont : *Les Poisons de l'Ame* (Ed. de la Revue Moderne); André Savoret : *Intersignes* (Ed. de Psyché); Jean Sylvaire : *Les Chants du Travail* (Fanlac).

JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

THEATRE

PHEDRE, tragédie en 5 actes de Racine. — IPHIGENIE, tragédie en 5 actes de Racine *(Comédie-Française)*. — Personne mieux que les professeurs au Conservatoire, dont je suis, ne mesure la difficulté actuelle de trouver et de former de bons tragédiens,

et la quasi-impossibilité d'en réunir le quatuor indispensable à une interprétation homogène — La Comédie-Française sur ce chapitre fait ce qu'elle peut — elle essaie les jeunes et les vedettes, tour à tour, elle stimule le zèle de ses vétérans, elle entoure la tragédie de mille sollicitudes. Pourquoi faut-il qu'elle accumule parmi tant de soins les erreurs de jugement, les manques de goût, les hardiesses illogiques, et que la tragédie — faute sans doute d'ouvrages nouveaux — devienne une manière de banc d'essai exposé aux plus fantasques innovations, aux plus égoïstes fantaisies de chacun et de tous?

Qu'on ne me croie pas immuablement attachée au souvenir — certes resplendissant — de Mounet Sully et de l'étonnante troupe tragique dont il s'est trouvé entouré, par une conjoncture unique dans l'histoire du théâtre. Notre art est essentiellement lié à la vie; toute sclérose lui est ennemie. Mais s'il est vivant, il est aussi servant, c'est sa raison d'être et sa noblesse. Nous sommes là pour jouer des chefs-d'œuvre, et non pas pour faire des chefs-d'œuvre nos jouets. Il est juste de dire que l'irrévérence ne vient pas tant des acteurs que des décorateurs, auxquels, par une aberration singulière, acteurs et metteurs en scène finalement se soumettent. Il semble que l'essentiel d'une interprétation tienne actuellement dans la surprise visuelle qu'apporte au spectateur le lever du rideau. Je dis bien surprise, beaucoup plus qu'agrément. L'inattendu importe plus que le juste et le sensationnel l'emporte de loin sur l'harmonieux. Ajoutez à cela des documentations hâtives et souvent mal digérées. Des ambitions symbolisantes et des contaminations étrangères : vous aurez réuni tout ce qui peut le moins convenir à la tragédie racinienne, et qu'on lui fait cependant subir à coups redoublés. C'est par grand amour de la Comédie Française, c'est par haute idée de sa mission qu'il convient de protester avec obstination.

L'actuel décor de *Phèdre* rend toute interprétation vaine et impossible, les écrasantes voûtes, multipliées en fuites divergentes et dédaliques, semblent aspirer l'acteur vers l'extérieur et le disperser, au lieu de le porter vers nous. Et leur décoration imitant les géométries bicolores des marbres de la Renaissance italienne, efface à notre regard les physionomies des personnages. Fantômes incertains et chétifs se débattent dans une architecture accablante et indéfinie : c'est Kafka aux îles Borromées. Où situer là dedans le combat de l'ombre et de la lumière, ce duel de Vénus et du Soleil qui est le grand thème, à la fois mythologique et pictural, de Phèdre? On donne un coup de projecteur, tantôt de la coulisse de droite, tantôt de celle de gauche, suivant les places des interprètes, mais une hirondelle ne fait pas le printemps, ni deux éclairages un seul soleil.

Et parce qu'il était question de la Crète, et pour faire nouveau, on a défiguré par des costumes soi-disant crétois — de quel

siècle? — ces Grecs du XVII[e] siècle français. La pièce ne se passe cependant pas en Crète, et ni Aricie, ni Hippolyte, ni Thésée, ne sont crétois, en admettant qu'ils soient d'ailleurs que de Versailles, de Port-Royal et de la Ferté-Milon.

Quant à Phèdre même crétoise c'est vraiment la punir avec trop de cruauté que de l'affubler d'une jupe à volants étagés, et de l'empaqueter ensuite tout entière sous une manière de burnous rouge qu'elle doit pendant toute la pièce retrousser sur les avant-bras pour avoir au moins et tout juste l'usage de ses mains. Ce ne sont pas là questions puériles. La ligne d'un costume peut accompagner, amplifier, ou au contraire briser, les rythmes d'un texte. Les costumes de la tragédie n'ont nul besoin d'exactitude historique mais il faut exiger d'eux une fidélité au corps humain, dont ils doivent envelopper et révéler à la fois les lignes et les mouvements, comme le vers racinien enveloppe et révèle les mouvements secrets de l'âme et du cœur. L'alexandrin devrait être le maître costumier comme le maître d'orchestre de la tragédie. Mais quoi! notre Jean-Louis Barrault qui a su faire moduler avec tant de justesse par sa troupe de Marigny les vers difficiles d'*Amphitryon*, a traité ceux de *Phèdre*, dans cette mise en scène, avec une dureté voisine de la barbarie. Negligence des liaisons, sauvage suppression des *e* muets, et cela jusque dans les plus lyriques effusions de Phèdre, noirceur manifeste et diabolique d'Oenone, qui rendent inexplicable l'abandon de Phèdre; agressivité d'Aricie, âpreté d'Hippolyte, de tout cela, et volontairement sans doute, toute circulation d'amour a été retirée. Il n'est pas jusqu'à Phèdre elle-même qui ne semblât, l'autre soir, vivre une manière de somnambulisme charnel d'une desséchante cruauté.

Tout cela à cause des *e* muets? Peut-être, à moins qu'ils ne se soient au contraire enfuis d'eux-mêmes. Le fâcheux est qu'ils emportent la poésie avec eux.

Nous ne l'avons guère retrouvée dans *Iphigénie* : interprétation terriblement disparate où tous les styles possibles se heurtent sans se fondre : un Agamemnon élégiaque, une Iphigénie de comédie moderne, une Clytemnestre traditionnelle, une Eriphile continûment vocifératrice, un Ulysse en guimauve, un Arcas en nougat. De très beaux costumes féminins et des accoutrements masculins ridicules : un Achille aux jambières de toile blanche, au plastron de gendarme, à la ceinture sans épée, et qui au bon moment menace Agamemnon d'une lance en papier découpé. Mais surtout un spectacle scénique à la fois prétentieux, offensant et infidèle. Le décorateur méprisant l'indication formelle de Racine qui a écrit « La scène est dans la tente d'Agamemnon », dénude le théâtre et le transforme en une manière de grève où il fait symboliquement échouer (ah! les symboles!) quelque chose qui tient du canot grec, du drakar scandinave et du cartonnage de confiseur. La proue tournée vers le public et quoiqu'elle soit

assez loin de la rampe, tend à écarter les acteurs les uns des autres, à faire deux scènes au lieu d'une. Là encore la décoration disperse les personnages au lieu de les rassembler. Et c'est dans cette nudité (les coulisses ne sont marquées que par des rideaux, noirs au « jardin », rouges à la « cour ») que s'échangent les confidences, que s'égrènent les supplications, que se déploient les scènes de famille. Cette fois, c'est l'Iliade chez Robinson Crusoé. C'est surtout la tragédie, une tragédie assez académique et qui se défend moins bien que *Phèdre*, écartelée dans ces espaces, évaporée dans ces courants d'air.

Quel metteur en scène voudra une fois se rappeler les conditions scéniques du temps de Racine, et renfermer de nouvau la tragédie dans l'étroit espace qui était alors le sien, et ramener la musique (il y avait l'autre jour des mugissements d'ondes Martenot sous diverses tirades? Qu'au déroulement des vocables, aux grondements ou aux plaintes des voix humaines et attacher notre vue sur ce que La Bruyère nommait le plus beau spectacle : un visage, un beau visage éclairé de ses pensées, incendié de ses tourments?

Quel novateur, quel révolutionnaire s'avisera d'aimer une tragédie pour elle-même, et de la servir avec une humilité riche de science, et une anonyme loyauté?

Dussane.

La Soif, d'Henry Bernstein (*Théâtre des Ambassadeurs*). — Du théâtre d'amour, qui pourrait risquer de faire perdre aux jeunes de ce temps l'amour du théâtre. Peut-être ont-ils trop souffert de la faim pour compatir à cette soif-là. Ils ne sont pas indulgents à tout ce que l'auteur a mis de littérature plus ou moins heureuse autour d'une simple histoire d'érotisme attardé; mais leurs parents, d'humeur plus facile, se pressent en foule pour applaudir Claude Dauphin, et surtout Jean Gabin.

Sébastien, comédie gaie de Henri Troyat (*Théâtre des Bouffes-Parisiens*). — Un peintre de sujets religieux prend, pour poser un saint Sébastien, un inconnu qui se trouve être un jovial et poétique repris de justice. Le fils du peintre sort de prison, la fille tombe dans les bras du modèle, les bourgeois se conduisent comme des gouapes, et les escarpes comme des chérubins; le faux Sébastien utilise méthodiquement le langage de la liturgie et de l'Evangile pour en fabriquer des équivoques assez épaisses... En somme, le plus strict conformisme théâtral style 1949. Mais une fois montée la mécanique, et si on se prête au jeu, la cascade d'effets est d'un volume imposant, sinon d'un goût très pur. Cette fameuse vieille gaîté gauloise va s'en donner, à ventre déboutonné, pendant de longs soirs.

Le Figurant de la Gaîté, d'Alfred Savoir (*Montparnasse-Gaston Baty*). — Ici, la gaîté, quoique facile, est d'une fantaisie un peu plus exigeante. Et puis il y a Gérard Philipe, qui donne de l'âme à tout ce qu'il touche. Gérard Philipe, tour à tour clochard, dompteur, archevêque ou nabab, toujours fantasque et précis à la fois, avec sa voix exaspérée et ses yeux inassouvis. Et avec, pour la circonstance, un étonnant chien basset presque aussi artiste que lui.

La Fontaine aux Saints, de Synge. — **Chamburg**, de Guy Verdot (*Théâtre Gramont*). — Une des meilleures pièces de Synge, ingénieusement mise en scène par Raymond Hermantier, sur une très petite scène, où la fougue un peu rude de ce très intéressant jeune acteur a paru légèrement à l'étroit. On l'attend à de plus vastes exercices.

Les Fourberies de Scapin, de Molière. — **La Seconde Surprise de l'Amour**, de Marivaux (*Théâtre Marigny*). — Avec cette *Surprise de l'Amour*, où elle avait déjà triomphé à la Comédie-Française, Made-

leine Renaud a renouvelé pour nous son enchantement des *Fausses Confidences*. Qu'a-t-il manqué, par contre, aux *Fourberies de Scapin*, où se conjuguaient les deux inspirations de Barrault et de Jouvet? Plus de volume sonore? Un peu moins de science dansante? Un grain de naïveté, d'amusement moins réfléchi? Un peu des irremplaçables défauts de la jeunesse? Et sans doute aussi le secret de cette joie moliéresque dont notre époque est, hélas! si loin... Le Géronte de Bertin, grandiose, a quelque peu éclipsé le Scapin si fin, si intellectuel de Barrault. On aimerait savoir quelle a été la conception de Jouvet. Mais il s'est défendu d'en avoir eu une. Nous retournerons donc voir la pièce, pour tâcher de deviner.

CINEMA

AUTOUR D'UNE HISTOIRE DE CINEMA. —Une entreprise comme celle de René Jeanne et Charles Ford, qui tend à couvrir en plusieurs volumes l'histoire entière du cinéma des origines à nos jours (chez *Julliard-Laffont*), est trop importante dans son principe et dans son ambition; trop neuve, si l'on prend en considération qu'elle ne peut se comparer qu'au monument que dresse parallèlement Georges Sadoul (chez *Denoël*); et elle est enfin trop sérieusement conduite — elle est le fruit de vingt-cinq années de recherches dignes de la tradition des Chartes, et, pour l'un et l'autre auteur, d'une tranche de temps presque égale consacrée à la critique militante — pour qu'on ait le droit de la traiter avec désinvolture. Je prie donc René Jeanne et Charles Ford d'excuser la grave erreur que j'ai commise ici même dans le cours d'une appréciation trop hâtive du premier tome de leur grand ouvrage : il s'agit d'une note publiée dans le numéro de janvier du *Mercure*, où je leur faisais le reproche de s'en tenir à un point de vue trop étroitement français dans un livre consacré au cinéma muet européen. A la vérité, je ne saurais plaider coupable avec une humilité trop grande : je n'avais pas lu l'avertissement qui corrige le plan général de l'ouvrage tel qu'il est fixé par le texte de présentation de l'éditeur. Selon celui-ci, à ce premier tome, deux autres doivent faire suite, qui traiteront, le second, du cinéma américain dans son intégralité, le troisième et dernier, du cinéma parlant en Europe. Il en est bien ainsi en effet pour les deux derniers; seulement, eussé-je lu l'avertissement, j'aurais compris que le premier tome est lui-même divisé en deux livres, le premier des deux avec, mesdames et messieurs, ses 518 pages, ses 148 hors-texte et ses 14 pages de noms cités, n'ayant pour objet que le seul cinéma muet français. Et nous qui, dans notre bonne âme, avions cru voiler une bien incroyable méprise d'éditeur sous l'*under statement*, non moins énorme, que les auteurs épousent un point de vue français « un peu étroit »! La linotte et la litote.

Après quoi, je ne puis malheureusement pas espérer de me réconcilier tout à fait la bonne amitié d'auteurs légitimement offensés, car je ne pense pas que du bien de leur premier livre. Ils l'ont divisé en trois parties : la première — « naissance du cinématographe » — n'a que la valeur et le sens d'une introduc-

tion par le rappel des origines : huit pages en tout, qui couvrent l'invention des frères Lumière et « le cinéma avant le cinéma »; je ne les chicanerais pas là-dessus : il est vrai, comme ils le remarquent en note, que Georges Sadoul a tout dit sur ce chapitre, qui méritait d'être retenu. Puis ils distinguent entre la « jeunesse » (c'est la seconde partie) du cinéma français et sa « grande époque » (c'est la troisième), la coupure se situant en 1918. Cette distinction a naturellement pour elle les clairs mérites de l'évidence : mais on aimerait trouver, dans un ouvrage de cette ambition encyclopédique, des vues directrices plus nourricières. Tout de même, rassembler en un seul chapitre Marcel L'Herbier, Abel Gance, Jacques Feyder, René Clair, Léon Poirier, Jacques de Baroncelli, Raymond Bernard et Henri Fescourt, et intituler ce chapitre l'école cinématographique française, c'est une méthode de commodité descriptive un peu bien sommaire. On pourrait pareillement rassembler Victor Hugo, Lamartine, Apollinaire, Rimbaud, Valéry, François Coppée, Albert Samain, Francis Carco et Malcolm de Chazal, décrire posément et tour à tour l'ambition, le style, l'écriture et l'univers de chacun d'entre eux, et les communément définir comme les éléments d'une école française; puis, à la manière de René Jeanne et Charles Ford, proclamer que voilà un mouvement « auquel, pour la richesse, la diversité nuancée, la liberté, la hardiesse, l'Etranger n'a rien à opposer de comparable » (pauvre Etranger). Je ne sais rien d'aussi embarrassant que ces généralisations emphatiques et insaisissables, et il s'y joint ici l'embarras supplémentaire causé par le pharisaïsme fanfaron du genre comme-nous-sommes-malins-nous-autres.

Je regrette que le livre n'ouvre pas franchement les perspectives critiques qu'il esquisse ici et là; qu'il soit encombré d'anecdotes et de notes et de citations et de coups de chapeaux (du genre : oh, bonjour Charensol, que vous me semblez beau); enfin, que la matière n'en soit pas plus vigoureusement rassemblée et articulée. En vérité, je le regrette beaucoup. Car, à ces réserves près, le livre de René Jeanne et Charles Ford est admirable. « Ce n'est pas », écrivent-ils dans leur avertissement, « une encyclopédie du Cinéma que nous avons écrite », ajoutant aussitôt : « Toutefois nous croyons n'avoir rien omis de ce qui peut avoir une importance dans l'histoire du Cinéma, et c'est pourquoi nous ne pensons pas avoir émis une prétention exagérée en qualifiant notre histoire d'encyclopédique. » Sur quoi le critique se prononcera, s'il l'ose, quand les quatre volumes auront été publiés. Dès maintenant, toutefois, il a le devoir, devant cette étude majestueuse et, pour tout l'essentiel du compte rendu critique, probablement exhaustive, de tirer son chapeau et de rendre les armes. Non qu'elle soit la première tentative de la sorte. En attendant que Georges Sadoul ait publié le tome — le tome quatrième, si je me trompe? — qui couvrira le même domaine, il n'est, concuremment avec Jeanne et

Ford, que le livre de Brasillach et Bardèche qui puisse être consulté sur l'ensemble du cinéma muet français : mais c'est un guide beaucoup moins sûr. N'importe quel élève de l'Institut des Hautes Etudes Cinématographiques qui par hypothèse ouvrirait le Brasillach et Bardèche à la page où il est question du *Jour se lève* saurait que voilà des auteurs qui tranchent avec une fendante sottise d'œuvres importantes, soit qu'ils ne les aient pas vues, et ce serait bien le comble de la malhonnêteté intellectuelle, soit qu'ils n'y aient rien compris du tout. Je ne parle pas des préjugés : ils colorent l'œuvre d'adjectifs qu'on peut lire avec amusement, pour peu qu'on ait pris la triste mesure du fanatisme des auteurs. Si ces préjugés faussent les perspectives, c'est pareillement sans beaucoup d'importance, car à la vérité tout le livre — instrument de références et monument de re-création critique — s'effondre peu à peu, je veux dire à mesure que des ouvrages de spécialistes paraissent, qui découpent le cinéma en chapitres et qui atteignent à une meilleure prise de conscience du sujet. On sait d'ores et déjà que le livre de Brasillach et Bardèche repose sur une insoutenable équivoque : les auteurs donnent de l'adjectif avec un imperturbable brio normalien, d'une manière si assurée, si tranchée, et avec un tel coefficient d'humeur qu'on tient que s'ils prononcent légèrement, du moins est-ce en pleine connaissance de cause, et par l'effet d'une réaction hautement personnelle devant des œuvres regardées et comme jaugées à loisir : mais non. Ils parient, comme Pascal (enfin, le plus souvent). Aucun de leurs devanciers ne me contredira là-dessus, et certes ni Georges Altman ni Georges Charensol, qui, sans nourrir leur haute ambition, se sont abreuvés aux mêmes sources, s'ils les ont exploitées sans ce toupet. Reste le mérite exceptionnel du Brasillach et Bardèche : ce fut, faute de mieux, un indispensable ouvrage, et qui ouvrit, ou agrandit, la voie. C'est d'ailleurs encore un merveilleux roman (actualisé dans la dernière édition publiée par Maurice Bardèche : chez *André Martel*). Cette longue digression pour dire que les mérites de René Jeanne et de Ford sont en somme ceux-là mêmes qui font défaut à Brasillach et Bardèche : ils sont gens sérieux, on peut les consulter de confiance. Ils se méfient le plus souvent des généralisations hâtives et des vues de l'esprit, ils n'ont pas de systèmes ni de clef, ils ne décèlent pas la main du Juif (ou de l'Anglais, ou du Russe, ou du Diable). Tout au rebours épousent-ils les nuances de leur sujet, et ils ont enfin cette rare qualité du Français et cette indispensable qualité de l'encyclopédiste : la patience. Joignez qu'ils ont intégré leurs fiches dans un récit agréable et qui va son train honnête; qu'ils ont encore le goût bon et l'intelligence critique. Oui, si je veux me former quelque idée d'un film français muet que je n'ai pas vu, c'est à René Jeanne et à Charles Ford que volontiers désormais je m'adresse. Il faut savoir toutefois que leur point de vue est celui de l'époque :

non celui de 1949; point de vue précieux, après tout, dans un art qui, à défaut de classiques véritables, n'a que des points de repère. A l'heure présente, sur le sujet de leur premier tome, pris dans son ensemble, ils sont les seuls. Je ne crois pas qu'ils soient près d'être supplantés.

Instrument de référence inattaquable, intelligente et solide étude critique, ouvrage enfin qui ajoute l'agrément à l'érudition. Tel est la première aile de ce monument. C'est à ces mesures que mes réserves s'entendent. Je crois que je reviendrai un de ces jours sur le livre de Jeanne et Ford, et sur quelques autres, qui situent le problème d'une bibliothèque du cinéma comme art en transmutation perpétuelle. Merci, en tout cas, à ces auteurs, et puissent-ils parachever rapidement leur grandiose entreprise.

Jean Quéval.

Les cent visages du cinéma. — Enorme, admirable et un peu bien monstrueux, ce livre de Marcel Lapierre, avec ses 700 pages de grand format, ses photographies bien choisies, ses dessins amusants. Enorme, c'est évident, par l'ambition et la matière, — ces cent visages sont comme une esquisse de l'histoire du cinéma, — comme par l'abondance de la lecture. Admirable par la documentation impressionnante qui est rassemblée là, par la connaissance objective du sujet et par le sérieux de l'entreprise. Irritant par l'approximation en certains chapitres (du fait surtout d'omissions qui jurent ici), par un peu d'encombrement anecdotique, par la place faite à des querelles dépassées, par l'absence d'une pensée fermement ordonnatrice, par des noms estropiés, par le plan discutable, et généralement par une certaine absence de mise en forme. Joignez qu'il n'y a pas d'index, ce pourquoi l'éditeur (*Grasset*) ne saurait être trop blâmé. Au total, un livre, tel qu'il est, que j'ai dévoré avec passion, fort excitant pour l'esprit, et indispensable à tout cinéphile.

Le cinéma par ceux qui le font. — Hum! Hum! C'est ce que je me disais. Avec Denis Marion, critique de grande autorité et scénariste qui se répand de plus en plus, on peut être sûr que le metteur en œuvre connaît la musique, mais rassembler des textes de gens du métier, c'est appâter le public, c'est un livre d'éditeur dont on doit surtout féliciter Jean Fayard. C'est ce que je me disais. Puis je l'ai lu, puisqu'il le fallait. Or, je suis heureux de l'avoir lu. J'y ai fait ma moisson. Tous les professionnels y trouveront à puiser. Le choix des collaborateurs appelle peu de réserves. Le plan de semblable ouvrage ne pouvait être plus efficace. Trois parties : l'histoire (Sadoul, Scize, Charensol, pour les origines, le muet, le parlant); la réalisation (par les professionnels : Delannoy, Feuillère, Page, Van Parys, Barsacq, etc.) dont *tous* les aspects sont abordés; la projection : censure, distribution, exploitation, ciné-clubs, critique.

Fallen idol. — Graham Greene a lui-même écrit le scénario et l'adaptation de ce film, à partir d'une de ses nouvelles. Cela fait la seconde fois qu'il témoigne de cet intérêt direct au cinéma (l'autre étant à l'occasion de *Brighton rock*). Si l'on pense au nombre de ses livres trahis à l'écran, en particulier, comme il est normal, du fait d'Hollywood, voilà qui réconforte un peu, et voilà qui introduit le second versant, le versant honorable, du sujet : Graham Greene au cinéma. Sujet qui a déjà l'importance d'un petit chapitre dans l'histoire du septième art depuis dix ans. Incidemment, on remarquera que ce n'est pas un phénomène fortuit, que ce n'est pas seulement le fait d'un écrivain qui pourvoit l'écran d'histoires à sensation et qui vont bon train : il y suffirait de Gaston Leroux ou de Peter Cheyney : c'est encore un choix de la part de Graham Greene, qui fut pendant quelques années le critique de cinéma de *Spectator*. Ici, son histoire est toute simple : il s'agit d'une mort accidentelle, survenue à la suite d'une querelle conjugale, dans de telles conditions que les enquêteurs soupçonnent un meurtre. Nous sommes à Londres, nous sommes dans une ambassade. L'ambassadeur et son épouse sont au

loin, et ils ont laissé leur jeune fils, dix ans peut-être, aux soins du couple qui dirige le personnel domestique. Ce couple est désuni; lui, courtise une jeune femme; elle, est jalouse et frustrée. Les données psychologiques du fait divers sont donc aussi banales que le fait divers lui-même. Même l'attrait policier du sujet est mince, et quant à l'exposé, où il n'est pas déployé grand brio dans l'art de brouiller les cartes, et quant aux données matérielles. Mais l'intérêt supérieur du film, au lieu d'être dans l'argument, réside dans les réactions qu'il suscite chez l'enfant, qui s'y trouve mêlé d'un bout à l'autre, d'une manière accidentelle et marginale. C'est ce qui se passe dans la tête du témoin qui fait la fascination de l'anecdote. A cet égard, l'âme enfantine n'a probablement jamais fait l'objet dans le cinéma d'une étude aussi sensible et aussi perspicace, et c'est la première fois depuis *Poil de Carotte* aussi que l'éclairage est centré sur un gosse. Le thème est dans le titre : l'idole tombée de son piédestal est le valet de chambre, Baines, qui, malgré ses vantardises, n'a pas tué de nègres d'Afrique, et n'a même pas tué Mrs. Baines. *Fallen idol* est techniquement l'œuvre de Carol Reed (*The way ahead, Huit heures de sursis*, etc.), et j'analyse mieux mon plaisir à voir ce film depuis que j'ai regardé Carol Reed diriger *The third man*, avec une juste sensibilité, une bonne grâce infinie et une patience monumentale. Michèle Morgan jette le trouble dans le ménage Baines. Elle est excellente comme toujours. Ecrire qu'on ne lui a pas donné l'occasion de s'élever au meilleur d'elle-même, qu'elle a tort de tourner à l'étranger, etc., est imbécile. Je répète qu'elle est excellente, et dans un film excellent. Mais la vedette est bien entendu le petit Franco-Anglais Bob Henrey. C'est au point que le film perd plutôt en résonance dès que se noue l'anecdote puisqu'il faut bien que le spectateur s'intéresse aussi aux autres personnages.

Miracle au village. — Un bion béguet un peu ben bêne, je vous demande pardon, un bon benêt un peu bien bègue, c'est un traditionnel personnage en or pour une histoire comique. Mais de l'avoir incarné cette fois sous les espèces d'Eddie Bracken, que je n'avais jamais vu encore, voilà qui redonne tout leur sel aux plaisanteries. Ce comédien possède une façon hilarante d'étrangler la surprise ou l'indignation dans le bafouillage nerveux dont on lui garde de la reconnaissance longtemps après la fin du spectacle. Comme il a en outre la nature comique et le genre de tête que Maurice Chevalier nomme tête à foule, il pourrait bien faire une carrière à la Harold Lloyd. Sa partenaire, Betty Hutton, a de la pétulance, comme nous le savions déjà, mais elle est loin de l'égaler, et il était d'autres façons de concevoir le rôle de la demoiselle qui s'est fait faire un enfant par inadvertance et aide au guerrier. Si je commence par vous parler du bon benêt bien bègue, réinventé tout neuf par Preston Sturges, c'est que son film est nourri d'autres vieux effets qui, par la grâce d'un *tempo* excellent et par les vertus de situation, créent la surprise et provoquent le rire. Ainsi le décalage entre entendre et comprendre. « Je vais avoir un enfant », dit l'héroïne. Et le benêt, prolongeant son ronchonnement maniaque selon la seule vitesse acquise, répète machinalement : « Vous allez avoir un enfant », comme il dirait : « Il y a encore du bouchon dans la bière »; puis les mots parviennent jusqu'au siège de son intelligence; alors, il entre en pantomime et crache du morse : « Veu veu vous pfe pfe z'allez ve ve pas di dites que ve ve peu peu po po un vous nen nen fant vous pas pe po possi sisi ble » (en anglais). Ainsi le film est-il riche de cent richesses incidentes, qu'il me faudrait trois chroniques entières pour recenser et analyser convenablement. J'ai déjà signalé Preston Sturges aux lecteurs du *Mercure*. Il est — scénariste, dialoguiste, metteur en scène — l'un des dix auteurs de cinéma du temps et il a pour mérite propre de renouveler la comédie américaine. Ici, à travers une histoire dont je crois avoir fait deviner l'articulation centrale, on saisit comme une esquisse de la société américaine presque entière : futilité du mariage, toute-puissance des femelles, conflit des justices, sottise et indiscrétion de la presse, goût enfantin de l'événement et de la sensation. Mais cette satire s'enrobe dans la comédie, elle n'est apparente qu'à la réflexion. On peut ainsi voir un film de Preston Sturges comme on peut lire *Candide* ou l'*Ile des Pingouins* : en deux clefs. La dynamite y est, mais encore faut-il s'en aviser. Notre auteur est toujours sur la frontière de l'humour et de l'ironie. Je crois bien qu'il est capable du meilleur humour comme de la meilleure ironie, et je l'entends en valeurs humaines. Je ne vois à lui

faire que le reproche d'être, semble-t-il, pris parfois d'indifférence et de bâillements. Alors son histoire tombe à plat. Mais c'est pour repartir aussitôt grand train. Avec toutes ses qualités, il lui manque le goût de l'artisanat consciencieux et l'exigence de perfection qui distinguent notre René Clair. Mais n'importe. Voilà un bipède dont on aimerait de faire la connaissance — plutôt, pour mon goût, que celle de M. Welles.

Dieu est mort. — Metteur en scène : John Ford. Opérateur : Figueroa. Principaux interprètes : Henry Fonda, Pedro Armendariz et Dolorès del Rio. Lieu : le Mexique. Cela fait l'un des chefs-d'œuvre du cinéma muet. Hélas! le film est parlant. Il nous faut donc aussi porter un jugement sur une histoire dont le verbe seul communique l'intelligibilité. A la vérité, j'ai rarement vu un film où le divorce soit plus clair entre l'image et sa magnificence formelle, mais comme plaquée, et la parole. C'est la parole qui gâche tout, à considérer ces choses à partir du film muet. A les considérer à partir de l'argument, la mise en scène apparaît dans toute l'étendue de son arbitraire. Ni la persécution religieuse au Mexique, ni le drame du prêtre traqué ne passent l'écran. C'est le plus désolant chapitre de la transmutation de l'œuvre de Graham Greene au cinéma. Le comique est de voir à quel point cette trahison est faite de convention et de pusillanimité. Songez que le Mexique n'est pas nommé! Avec cela, l'*Office catholique international du Cinéma* a décerné son coquetier à la chose. Heureusement pour vous, le patron est mort.

Frieda. — Une Allemande en Angleterre. Evidemment, on peut imaginer une Allemande aux Martigues, vue par Marcel Pagnol. Humour, humanité, pathétique. Ou une Persane au Middle-West, vue par Preston Sturges. Humour, apologue enrobé dans la cocasserie des épisodes, passages de burlesque. Au lieu de quoi, c'est un film anglais, de guerre, sur un Problème. Souci documentaire, le pour et le contre, avoir bonne conscience. Ce que nos Français appellent le genre gnangnan. La faiblesse de la chose est plutôt ailleurs. A mon avis, elle réside dans l'artificialité de l'équation histoire-problème. Pour le reste, le film est techniquement bien fait.

Revue internationale du cinéma. — Notre Sainte Mère seule pouvait mettre sur pied une revue qui fût en effet catholique. En voici le numéro un. Il a soixante-quatre pages luxueuses, ses illustrations sont superbes, ses correspondances couvrent la planète, les pères jésuites cohabitent avec les pères dominicains, les laïques sont nombreux, la périodicité est trimestrielle, le siège est à Bruxelles et le compte de chèques postaux à Luxembourg. C'est un exploit et c'est une démonstration de tact et de puissance. Au sommaire du premier numéro : l'*U. N. O.* (Jean Benoît-Lévy); l'*U. N. E. S. C. O.* (Ernest Borneman); le *Comité international de diffusion artistique, scientifique et littéraire par le cinématographe* (Louis Marin, qu'on croyait noyé dans sa lavallière). Le R. P. Doncœur présente Ingrid Bergmann dans Joan of Arc; Jean de Bongnie présente Orson Welles, spiritualiste. Oui. La présidente du département cinéma du « Comité de censure de la *Légion de la décence* » expose comment cet organisme s'efforce d'imposer ses vues *a*) aux producteurs, *b*) au public; puis publie des statistiques prouvant que la partie est pratiquement gagnée aux États-Unis. Réfléchissez là-dessus. Pour finir, cette appréciation du festival de Venise, dernière en date des confrontations internationales : « Médiocrité de la participation américaine, relevée par l'apport de deux *outsiders.* » — « Le cinéma français, grand vaincu. » — « Progrès continu du cinéma anglais. » — « Le cinéma italien : réalisme toujours, et quelques efforts pour en sortir. » — A retenir la prudence de l'engagement. La revue est pour les films de propagande catholique et contre l'immoralité. C'est tout. Il est vrai que l'immoralité commence au divorce. Nous, nous sommes pour la pornographie. Ah!

MUSIQUE

LES REPRESENTATIONS WAGNERIENNES DE L'OPERA. — UN ENCHANTEUR : VILLA-LOBOS. — Les deux représentations de *Tristan* que l'Opéra avait données en juin dernier faisaient souhaiter de retrouver les prestigieux interprètes groupés à cette

occasion sous la baguette de M. Georges Sébastian. Ils sont revenus, et, cette fois, pour nous faire entendre, avec *Tristan*, *la Walkyrie*. Leur succès a été plus vif encore, s'il se peut, et non moins mérité. Il est difficile d'imaginer une exécution plus satisfaisante d'ouvrages qui exigent d'exceptionnelles qualités. Il est, en outre, infiniment rare de rencontrer, réunis sur la même scène, des artistes formant une troupe aussi cohérente. Les mérites individuels de chacun d'eux apparaissaient grâce à cette homogénéité, comme renforcés. Et pourtant, tous venaient de points bien éloignés; mais la diversité de leurs origines disparaissait dans le don unanime, dans l'oubli total de soi, consentis par tous au seul profit de l'œuvre, au seul service de la musique. Exemple à proposer et leçon qui ne doit pas être perdue : leçon de simplicité, de renoncement à toute recherche de l'effet personnel. Extrême sobriété des gestes, naturel des attitudes — leçon pour le metteur en scène d'abord, et leçon pour les chanteurs aussi. La musique, en de telles conditions, règne en souveraine.

Ceux qui prétendent que Wagner a perdu son pouvoir et qu'il laisse indifférents les auditeurs du XX[e] siècle ont pu se convaincre de leur erreur s'ils ont assisté à ces représentations de *Tristan* et de la *Walkyrie*. Il y aura bientôt cent ans que ces deux ouvrages ont été composés (*la Walkyrie*, en 1854-1856 et *Tristan* en 1857-1859) ; évidemment, depuis lors bien des choses ont changé et le goût de notre temps s'accommode plus difficilement des longueurs qui, il faut le reconnaître, alourdissent certaines scènes de ces ouvrages. Il est bien certain que la forme du drame wagnérien est périmée autant que celle de l'opéra de Lully, et sans doute plus encore : la « musique de l'avenir » appartient au passé. Mais est-ce à dire que l'on puisse en entendre l'essentiel sans être repris par son sortilège enivrant? Wagner n'a pas eu besoin pour être un des novateurs les plus féconds de toute l'histoire de la musique d'user d'une langue nouvelle; il a trouvé dans celle que parla Weber à peu près tout ce dont il a usé, mais il s'en est servi d'une façon si personnelle qu'il a pourtant bouleversé son art et accompli une véritable révolution. Celle-ci, à partir du *Vaisseau fantôme* a été si profonde, que ses contemporains, pour la plupart, n'ont rien compris à ses ouvrages. Ils leur ont reproché une absence de mélodie alors que l'invention mélodique de Wagner est intarissable au point que c'est elle, précisément, qui lui permet de renoncer totalement à ces reprises, à ces répétitions qui étaient de règle chez ses devanciers et chez ses contemporains. Ils lui ont fait grief de dissonances qui n'ont jamais existé dans sa musique à peu près aussi consonante que celle de Beethoven; ils ont parlé de son manque de rythme, alors que, par la diversité des rythmes, Wagner usant, par exemple, du même groupe d'intervalles (*fa dièse, mi, do dièse, si, la*) crée trois motifs différents extrêmement reconnaissables tout au long de la *Tétralogie*, et que la théorie du

leitmotiv repose essentiellement sur le rythme. Ils ont prétendu que ses compositions étaient incohérentes alors qu'il n'en existe certainement pas dont la charpente ait été plus minutieusement établie préalablement à toute l'« écriture », et que nulle part on n'y peut rencontrer le moindre passage qui ressemble à une improvisation. L'examen critique le plus superficiel fait justice de ces reproches; mais il a fallu cinquante ans pour qu'on cesse de les lui adresser. Sans doute étaient-ils sincères; ils ne prouvent que l'aveuglement ou l'ignorance de ceux qui les ont formulés — mais ceux-ci furent légion. Aujourd'hui, c'est autre chose : pour les snobs, Wagner *date*. La mode a tourné. Il faut en rire : quand sera-t-on assez sage pour juger les œuvres d'art sans souci des idées reçues?

La grande nouveauté apportée par Wagner dans ses drames n'est pas dans la forme mais dans le contenu émotif de sa musique, et c'est précisément parce qu'il n'en est pas de plus riche en pouvoir expressif qu'elle continue, en dépit des longueurs excessives, d'agir sur ceux pour lesquels la musique n'est pas un pur exercice intellectuel, pour ceux qui lui demandent autre chose qu'un plaisir d'ordre mathématique. Pour cela sans doute elle retrouve aujourd'hui une faveur qui surprend tous ceux qui croyaient tarie la soif d'être émus chez les hommes de ce temps. Nous avons été saturés de musiques « cérébrales » — ou qui se donnaient pour telles. Je ne veux pas dire qu'elles étaient sans valeur, mais j'essaie simplement de comprendre pourquoi le sorcier de Bayreuth a tant de fidèles, recrutés précisément parmi ceux qui fuient les concerts dès que les programmes accueillent les compositeurs de notre temps. En méconnaissant ce besoin de l'esprit — et c'en est un — qui demande à la musique quelque chose qui vienne du cœur (comme disait Beethoven) n'a-t-on point rendu à Wagner une clientèle qu'il n'aurait sans doute pas conservée aussi nombreuse sans la vague de sécheresse de ces dernières années?

D'ailleurs la qualité des représentations récentes de l'Opéra est bien de nature à servir la cause de Wagner. Elle offre aussi ce danger — mais n'est-ce point plutôt un bienfait? — de rendre à jamais difficiles tous ceux qui viennent d'entendre *Tristan* et la *Walkyrie*. Où trouver une Ysolde et une Brunhilde aussi parfaites — comme chanteuse aussi bien que comme tragédienne — que Mme Kirsten Flagstad? Où trouver une Sieglind comme Mme Doris Doree, vraiment hors de pair? Où un Tristan et un Siegmund tel que M. Max Lorentz, où une Brangaine et une Fricka telles que Mme Elsa Calveti, un Hundling et un Marke comme M. Ludwig Weber, un Kurwenal et un Wotan tels que M. Paul Schoeffler? Nous venons d'assister à quelque chose d'exceptionnel, et qui fait grandement honneur à l'Opéra.

Car ces artistes, venus du dehors, ont trouvé chez nous ce qui devait leur permettre de donner pleinement leur mesure : un

orchestre d'une valeur incomparable sous la direction d'un musicien éminent : M. Georges Sébastian est à l'heure présente l'un des meilleurs chefs qu'on puisse rencontrer. Il a une connaissance approfondie du répertoire, une maîtrise complète de la technique. Il a l'autorité à la fois ferme et souple. Il sait se faire obéir et il peut tout exiger parce qu'il sait la manière de faire tout comprendre. Entre les exécutants et lui, ceux du plateau aussi bien que ceux de la fosse, le fluide opère grâce auquel les moindres indications sont perçues aussitôt que pensées. Et puis, de surcroît, il met ces connaissances et ce « métier » au service des œuvres dont il sait dégager le sens profond, l'humanité vivante. Tout s'éclaire avec lui, et les moindres nuances sont telles qu'il les faut pour que chaque parole, chaque geste des acteurs, chaque sonorité de l'orchestre, s'ajustent exactement, avec le relief qui convient, à ce qui précède et à ce qui va suivre. L'équilibre des sonorités instrumentales et vocales n'est jamais rompu; jamais l'orchestre ne couvre les chanteurs, et cependant les *forte* sont tels que les exige l'indication des nuances, tels que les réclament les oppositions voulues par le compositeur. Le public lui a fait un succès triomphal : il le méritait. Il a tenu à associer les musiciens de l'orchestre à ces ovations et c'était justice, car ils surent se donner, eux aussi, sans ménagements. Il y avait quelque chose de vraiment beau dans cette communion de tous ceux qui se trouvaient réunis ces soirs-là, quelque chose de réconfortant et qui ferait croire que le monde n'est point irrémédiablement voué à la médiocrité et à la bassesse, puisqu'il est encore possible d'unir aussi complètement des êtres groupés par le hasard dans une salle de musique pour ressentir ensemble le noble émoi de la beauté.

●

L'orchestre national de la Radiodiffusion, les Concerts Colonne et Pasdeloup ont invité M. Hector Villa-Lobos à diriger quelques-uns de ses ouvrages pendant le séjour que le compositeur brésilien vient de faire à Paris. Villa-Lobos a retrouvé en France les amitiés qu'il y avait nouées il y a vingt ans lorsqu'il nous apporta ses premiers *Choros* : l'impétuosité, l'irrésistible franchise d'une musique à la fois raffinée et sauvage lui valurent d'emblée la sympathie de tous. Et comme l'homme était tout pareil — sauvagerie à part — à ses œuvres, comme il y avait en lui quelque chose de rayonnant, la sympathie devint vite de l'amitié. Il se retrouvait donc ici parmi de vieilles connaissances, et qui ne l'avaient point oublié. On attendait avec curiosité ce qu'il allait nous révéler, sa production durant ces vingt années où, sauf de très rares intervalles, rien de lui n'avait paru au programme de nos associations symphoniques.

Nous n'avons pas été déçus : Villa-Lobos, tout en se renouvelant, est resté pareil à lui-même. Il a puisé dans le terroir, dans

l'atmosphère de son pays une inspiration qui nous fait pénétrer au cœur de ces contrées lointaines. Il nous fait sentir le parfum de la forêt tropicale; il invente des rythmes et des thèmes tour à tour légers comme un battement d'aile, mystérieux comme la jungle. L'étonnant, c'est que sa palette orchestrale soit assez riche, somptueuse et fine pour qu'il sache éviter toute monotonie. Les chants des Indiens de l'Amazone qu'il a notés ne lui ont fourni qu'un support, une trame sur laquelle il a brodé, et c'est la broderie bien plus que la trame qui fait l'œuvre d'art. La part personnelle du musicien, ce que l'homme ajoute à la nature observée et comprise apparaît bien quand on écoute successivement comme nous venons de le faire des œuvres aussi diverses que ses *Choros* et ses *Bachianas brasileiras*, sa *Découverte du Brésil* et sa *Fantaisie de mouvements mixtes*. La nouveauté de la matière sonore est évidente; mais la hardiesse de la construction, la personnalité de l'harmonisation, de l'instrumentation l'est peut-être plus encore. Villa-Lobos est un vrai créateur. Il est aussi un enchanteur : à sa voix, les forces élémentaires paraissent avoir obéi et il y a peu de musiques qui évoquent aussi directement que la sienne aussi simplement (mais cette simplicité est, quand on y regarde de près, très compliquée), mille choses que la meilleure description ou la plus fidèle des peintures ne parviendrait pas à traduire. Tel *Choros* pourrait être pris pour exemple de ce singulier pouvoir de suggestion de la musique non point descriptive, mais proprement évocatrice. C'est l'esprit qu'elle atteint et satisfait, tout en charmant l'oreille.

Et il semble difficile d'aller plus loin, de résoudre avec autant d'élégante certitude un problème aussi difficile.

Villa-Lobos avait amené avec lui deux jeunes artistes brésiliens, un pianiste, M. Arnaldo Estrella, et une violoniste, Mlle Mariuccia Iacovino. Le premier a joué d'une manière très brillante, mais aussi très profonde la partie de soliste des *Bachianas brasileros N° 3*; la seconde a fait preuve d'une sensibilité égale à sa grande virtuosité technique dans la *Fantaisie* donnée chez Colonne.

René Dumesnil.

Georges Gershwin, par *René Chalupt*. (Edit. Amiot-Dumont, collect. « Jeunesse de la Musique », 180 p.). — Je sais bien que le sujet rend la chose assez naturelle, et je sais aussi que M. René Chalupt est un poète — c'est-à-dire une sorte de thaumaturge, mais le fait est que son étude sur George Gershwin, le « musicien de la Rhapsody in blue » se lit « comme un roman ». La partie biographique est amusante; la vie est là qui circule dans ces pages, une vie trépidante comme il sied quand il s'agit d'une existence américaine; et l'œuvre, elle aussi, vit sous la plume de M. René Chalupt. On retrouve dans son récit les dons d'humour délicat qui ont séduit et inspiré tant de nos compositeurs, de Florent Schmitt à Albert Roussel et d'Eric Satie à Darius Milhaud. Que l'on aime ou que l'on n'aime point le jazz et la musique américaine, il est sûr que Gershwin a été un phénomène, et, comme dit la bande du volume, le « Beethoven de cette musique ». M. René Chalupt montre lumineusement ce que Gershwin apporta de nouveau dans cette évolution, sinon même cette révolution dont l'Amérique fut le théâtre il y a vingt-cinq ans et qui a bien vite étendu ses effets jusqu'au delà de l'Atlantique. C'est en cela, qu'outre l'agrément d'un style clair

et d'un récit alerte, son livre nous offre un intérêt historique.

L'Oratorio, par *Félix Raugel.* (Edit. Larousse, collection « Formes, Ecoles et Œuvres musicales, 144 p., 130 fr.). — M. Norbert Dufourcq, qui dirige avec tant de compétence cette collection, ne pouvait choisir mieux que M. Félix Raugel pour traiter de l'*Oratorio.* Ancien maître de chapelle de Saint-Eustache, puis de Saint-Honoré-d'Eylau, fondateur d'une chorale à laquelle nous devons la résurrection de grands ouvrages trop oubliés, animateur de la Société d'Etudes mozartiennes, Félix Raugel a su faire tenir dans un petit nombre de pages une très riche substance; et les considérations qu'il formule, les jugements qu'il porte sur les ouvrages des maîtres italiens, allemands et français, ont la valeur que donne une érudition profonde quand elle se joint à la clarté de l'esprit. L'évolution de l'*Oratorio* lui apparait comme une « libération progressive des anciens cadres classiques de l'air et du récitatif, du choral et de la fugue » pour aboutir à la fusion complète de toutes ces formes dans un discours musical continu. Son livre est comme un grand tableau, où la perspective la plus juste fait apparaître chaque figure dans les proportions et l'éclairage qui lui donnent son relief exact.

L'Orchestre de chambre, par *Marc Pincherle.* (Edit. Larousse. Collection « Formes, Ecoles et Œuvres musicales », 76 p., 100 francs). — Comme M. Félix Raugel était tout désigné pour écrire sur l'*Oratorio,* M. Marc Pincherle dont on connaît les remarquables travaux sur Vivaldi, sur le Quatuor à cordes, était le musicologue le mieux préparé à nous donner une étude sur l'*Orchestre de chambre.* Son récent volume retrace les vicissitudes de cette formation musicale qui a subi, au cours des âges, plusieurs éclipses, mais qui a pu renaître chaque fois selon une conception renouvelée et affermie. L'auteur apporte en ces quelques pages bien des précisions intéressantes et des vues nouvelles sur une forme musicale que les maîtres contemporains ont remise en honneur.

La Chanson populaire, par *Jacques Gardien.* (Edit. Larousse, Collect. « Formes, Ecoles et Œuvres musicales », 164 p., 150 francs). — Manifestation la plus ancienne de la musique, la chanson populaire est, aujourd'hui, l'une des sources vivifiantes des œuvres symphoniques et mélodiques. A l'origine, la chanson populaire est le fruit de l'instinct, son unique règle. Il est difficile de classer des œuvres qui n'ont entre elles aucune commune mesure, et qui, dans leur variété infinie, expriment tant de sentiments et si divers. M. Jacques Gardien commente les exemples nombreux qu'il a choisis pour donner une idée de la richesse de ce fonds si étendu. Son étude a le mérite de faire ressortir la poésie et la fraîcheur de ces chansons qui, dans leur simplicité naïve et pourtant pleine de finesse, constituent un véritable trésor.

ARCHEOLOGIE ORIENTALE

LA DECOUVERTE DE L'ASIE. — La connaissance que l'Europe a prise de l'Asie a été graduelle; elle commence avec les écrivains de l'antiquité, se continue au cours des siècles par les relations politiques et se perfectionne aujourd'hui, grâce aux fouilles archéologiques qui permettent d'atteindre les périodes antérieures pour lesquelles nous ignorons les points de contact qui ont pu exister. Cette familiarisation générale de l'Europe avec l'Orient, M. Barthold, le savant russe à qui l'on doit de multiples travaux sur la question, l'étudie; mais avec une restriction curieuse, il distingue d'un côté l'Europe et de l'autre la Russie dont il fait deux entités différentes. Nous retiendrons ici de son exposé ce qui a trait à la moitié occidentale de l'Asie, Indes comprises (1).

L'Histoire commence vraiment avec Hérodote dont le récit d'un

(1) V. V. Barthold, *La découverte de l'Asie. Histoire de l'Orientalisme en Europe et en Asie* (Traduction par M. B. Nikitine), Payot, 1947.

parfait naturel est la reproduction de celui qu'il a entendu. La raison des événements pour lui et ses successeurs immédiats a sa source dans la volonté des dieux; lorsqu'on arrive à Thucydide et Polybe, le point de vue change et ne sera plus abandonné; les événements trouvent leurs causes dans ceux qui les ont précédés et le fantastique se réduit au minimum.

L'expédition d'Alexandre rentre dans la série des relation politiques, deuxième moyen de notre information. Or, il est à remarquer qu'elle a peu donné du point de vue scientifique. Mais des progrès se constatent dans la géographie grecque. Aristagore de Milet peut montrer au roi de Sparte, vers 500 avant notre ère, une table de bronze, véritable carte de géographie où sont tracées les routes qui conduisent à la capitale perse. Soit dit en passant, les cartes mésopotamiennes ont bien plus lointain passé.

Les relations commerciales sont, au premier chef, une source de connaissance des pays lointains; on peut cependant avancer qu'à toute époque, chaque état reste maître chez lui ou tolère peu d'intrusions; rares seront les caravanes qui iront, par exemple, d'Asie Mineure au pays des Sères, la Chine. A plusieurs reprises les marchandises seront transbordées en route; la caravane sera le plus souvent une chaîne à chaînons multiples.

Pour les premiers siècles de notre ère, il y aurait avantage à ne pas passer sous silence le grand mouvement qui conduisit pacifiquement l'Orient à nos portes; les voyages aux Lieux Saints, la recherche des reliques ont comme contre-partie les établissements des Syriens en Gaule, A l'époque mérovingienne, dans nombre de villes, leurs colonies sont florissantes; le chameau est adopté en France comme animal domestique et de vraies caravanes sillonnent nos routes.

Lors de l'invasion islamique, les nouveaux venus, d'une culture nettement inférieure à celle de tous les peuples qu'ils avaient conquis, se mirent à leur école; l'administration et la chancellerie byzantines et sassanides fournirent leurs cadres aux envahisseurs.

Les Arabes traduisirent, grâce aux Syriens, les œuvres des Grecs; celles des Indiens, grâce aux Persans, livrèrent ainsi le trésor de la science antique au Môyen Age. Avec un grand esprit d'à-propos, ils firent servir les enseignements de ces traductions à leur politique. C'est ainsi que, gardant la division grecque de la terre en sept climats, ils prirent comme un des arguments de la supériorité de la culture musulmane, le fait que Baghdad et Ispahan étaient situés dans la quatrième zone, la plus tempérée entre la première et la septième.

Cependant, lorsque M. Barthold en arrive à la Mésopotamie et la Perse, il sous-estime la part de cette dernière dans la civilisation et surtout la part qu'ont eue les fouilles en Iran dans cette connaissance. Il signale à l'actif de Morgan « quelques découvertes heureuses » et déplore que celles de « l'archéologie dite « préhis-

torique », à de rares exceptions près, ne fournissent des matériaux que pour des hypothèses privées de preuves » (page 173).

Ce jugement trop sommaire est heureusement rectifié; l'orientaliste traducteur de l'ouvrage, M. B. Nikitine, par des notes judicieuses et bien informées, a mis au point certaines questions pour lesquelles l'auteur s'est laissé dépasser ou égarer par sa partialité.

Grâce à ces ajouts, critiques ou bibliographiques, le volume de M. Barthold demeure, même dans les parties où il doit être rectifié, une synthèse fort utile.

En même temps, ou presque, paraissait une Histoire de l'Asie Antérieure, compris l'Inde et la Crète, du Professeur Hrozny de Prague (2). Encore un livre sur l'histoire de la Civilisation de l'Asie Antérieure, dira-t-on, était-il bien nécessaire? Certes, sur ce sujet notre documentation est riche, mais l'ouvrage de M. Hrozny est d'une personnalité suffisante à lui assurer la plus large audience.

L'auteur, à qui l'on doit le déchiffrement du hittite écrit en cunéiformes, dans lequel il reconnut une langue indo-européenne, était bien placé pour mettre en valeur l'influence de cet élément indo-européen dans la formation de la civilisation de l'Asie Antérieure. C'est peut-être le résultat général le plus fécond des recherches de ces dernières années d'avoir montré la complexité de ce monde antique où les grandes migrations de peuples, où le brassage des civilisations, même inconnues de nous, ont eu la même importance que ceux, plus récents, dont l'Histoire nous a conservé le souvenir. Une autre conséquence de ces fouilles a été de faire constater, ce que la logique devait faire prévoir, la présence dans toutes ces anciennes cités orientales, autonomes à l'origine, d'écoles artistiques gardant leur personnalité dans le cadre d'une culture générale identique.

M. Hrozny, dans ce volume, a accordé une place considérable à l'exposé de ses recherches sur le déchiffrement des écritures de l'Egée, du bassin de l'Indus, et hiéroglyphique de la Haute-Syrie, moyen d'expression de ceux que l'on a nommés les Néo-Hittites; ce déchiffrement où beaucoup se sont essayés mais qui a longtemps résisté par suite de l'absence d'un texte bilingue (donnant la même inscription dans une langue connue et dans l'inconnue à déchiffrer) a pu être mené à bien, semble-t-il, grâce à tous les efforts combinés. Justement, le document qui manquait vient d'être découvert en Haute-Syrie, dans le voisinage du royaume syro-hittite de Zendjirli (région d'Alep) : une stèle écrite en phénicien et dans les hiéroglyphes en question. M. Bossert en a donné récemment une étude à l'Académie des Inscriptions; elle semble dans les grandes lignes corroborer les résultats obtenus.

Après les peuples de l'Asie occidentale ancienne, voici ceux du

(2) B. Hrozny, *Histoire de l'Asie Antérieure* (Traduction par M. David), Payot, 1947.

Moyen Age et de l'époque contemporaine dans le volume qu'a écrit M. Bertram Thomas sur les Arabes (3). Faute de bien connaître les conditions dans lesquelles s'est produit le mouvement de l'Islam, on reste sous l'impression d'une civilisation toute différente et d'une complète originalité. C'est trop oublier le millénaire qui s'écoule entre l'invasion d'Alexandre et la conquête musulmane; au cours de cette période, de grands efforts d'unification ont été faits par les divers peuples de l'Asie occidentale; ils sont dus, comme suite à la diffusion de l'Araméen avant la conquête macédonienne, aux tentatives des Nabatéens qui s'efforcent de grouper et d'arracher au nomadisme les Arabes, de culture rudimentaire; puis Palmyre, avec Zénobie, reprend le vieux rêve et semble près de le réaliser; l'Asie Occidentale est mûre pour la fusion lorsque les Arabes lui apportent un langage, ce qu'avaient fait les tentatives précédentes, et aussi une religion, ce qui était nouveau. Mais ici, pour l'appréciation de la qualité de la civilisation nouvelle, le livre de M. Bertram Thomas rejoint, en le développant, celui de M. Barthold. La valeur de l'apport arabe dans la science du Moyen Age a été très discutée; à peu près niée par Renan, on tend aujourd'hui à lui faire la part assez belle, peut-être un peu trop belle; il n'en reste pas moins que les Arabes ont propagé bien des œuvres de l'antiquité; ils en ont diffusé la substance et il reste encore des découvertes à faire dans les bibliothèques de l'Islam, de l'Orient au Maghreb.

Si la science arabe, malgré son développement, montre un antagonisme profond avec la pensée occidentale, sur quoi peut-on compter pour aplanir le fossé qui sépare deux conceptions si différentes? Il semble bien, comme le note en épilogue M. Bertram Thomas, que ce soit dans la pénétration de la vie quotidienne occidentale en Orient qu'il faut le plus faire fonds. La diffusion des moyens de locomotion, des industries mécanisées, soustraient à leur milieu des masses chaque jour plus nombreuses de population et les obligent à adopter, en même temps qu'une vie différente, de nombreux correctifs à leur mentalité ancestrale. Les résultats de ces échanges pratiques paraissent devoir être beaucoup plus profonds, plus étendus et plus rapides que n'ont pu l'être ceux qui sont dus simplement à des échanges intellectuels.

Dr G. Contenau.

CIVILISATION ANTIQUE

L'EDUCATION DANS L'ANTIQUITE. — La notion d'éducation est si étroitement liée à celle de culture qu'un même mot grec *paideia* les désigne l'une et l'autre. Dans un magistral ouvrage, dont il n'a encore composé que les trois premiers volumes qui

(3) Bertram Thomas, *Les Arabes* (traduit par R. Huret), Payot, 1946.

le conduisent d'Homère au IVe siècle avant notre ère. Werner Jaeger a surtout orienté ses analyses vers l'étude de la *paideia* au sens large. Une étude d'ensemble, qui embrasse tout le champ du monde antique et ouvre même des aperçus sur le Moyen Age, vient d'être consacrée par Henri-Irénée Marrou (1) à la notion plus restreinte d'éducation et de méthodes d'éducation. Sans s'interdire l'examen des aspects de civilisation, — car un peuple modèle son éducation d'après sa culture, et inversement l'éducation d'aujourd'hui prépare la culture de demain, — il a fait porter son effort sur la description détaillée des systèmes éducatifs, de l'âge homérique à l'époque impériale.

Il aboutit, en plus de 400 pages, à la peinture d'un triptyque. Des origines au IVe siècle avant notre ère, nous assistons à l'élaboration d'une doctrine; l'éducation reste très près des mœurs et en subit les variations : Homère, Lycurgue, les Sophistes, Platon, Isocrate expriment des tendances diverses qui toutes contribueront à modeler le système dont la description emplit la seconde partie de l'exposé : l'éducation classique de l'époque hellénistique. C'est à cette époque que les points de vue épars se coordonnent et s'harmonisent, que se constituent des programmes, que se dégage la notion d'un humanisme littéraire qui s'imposera dès lors à l'attention de tous les pédagogues. Rome dont les principes éducatifs dérivent de Grèce n'ajoutera que peu de chose dans le tableau définitif dont la description forme la troisième partie de l'ouvrage; elle s'est contentée de menues retouches imposées par la différence des langues et des civilisations; elle a facilité la diffusion de ces principes sur le pourtour du monde méditerranéen et, par delà les invasions barbares, assuré son rayonnement jusque dans les civilisations de l'Europe occidentale. Ainsi apparaît, dans une suite que ne parviennent pas à rompre les accidents de l'histoire, la continuité des principes qui, conçus dès l'âge du lointain Homère persistent dans le monde d'aujourd'hui.

L'esquisse, forcément rapide, puisqu'elle couvre une période de quinze siècles, est dessinée avec une grande sûreté de lignes et révèle en plus d'un point la main d'un maître. L'auteur, que ses travaux antérieurs ont mis en contact intime avec la pensée romaine, n'avait sur ce point qu'à puiser dans sa mémoire; pour les autres périodes, qui lui étaient moins familières, il s'est efforcé de puiser toujours aux sources mêmes, se risquant parfois en pionnier dans des domaines mal défrichés. Il agite naturellement un très grand nombre d'idées qui donnent toujours à méditer et prêtent parfois à discussions; je veux me borner ici à considérer trois d'entre elles.

M. Marrou a fortement insisté, et à juste titre, sur le rôle déterminant joué par l'époque hellénistique dans la fixation des

(1) *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité;* Paris, Editions du Seuil (Collection « Esprit »), 1948, in-8°.

principes éducatifs; il a eu, par suite, tendance à faire converger vers cette époque toutes les indications qui lui permettaient de présenter à cette date le tableau le plus complet possible. Je crains qu'il n'ait exagéré par endroits. Les documents officiels que nous transmettent les inscriptions sont surtout abondants pour l'époque hellénistique; nous connaissons moins bien les documents antérieurs; mais notre ignorance n'implique pas leur absence et tout ce que nous saisissons au IIIe ou au IIe siècle avant notre ère n'est pas nécessairement né à cette époque. L'auteur a même été conduit, pour décrire les aspects concrets de l'école, à retarder jusqu'à la seconde partie la présentation des vases peints qui valent pour le Ve siècle. Et inversement il a fait remonter jusqu'à l'époque alexandrine la constitution des « choix » scolaires qui ne sont attestés que pour l'époque impériale. Ainsi se trouve gonflé, parfois au détriment des deux autres, le corps central du bâtiment, sans que ses caractères propres soient accusés dans l'œuvre comme ils le sont dans l'histoire.

La première partie notamment, qui traite de l'âge grec créateur, dépouillée des indications concrètes qui ne seront présentées que plus loin, y perd quelque réalité et le chatoiement des menus détails; on n'aperçoit bien que les doctrines; encore celles-ci n'en traduisent pas toute la richesse. L'auteur s'est plu à opposer deux types de cultures : une culture chevaleresque à dominante militaire et une « culture de scribes » où dominent le livre et l'écrit; la culture et l'éducation du Ve siècle ne me semblent relever ni de l'une ni de l'autre; entre les deux, il y a place pour une « culture de la parole », moins rude que la première, moins formaliste que la seconde. Je suis sensible à la répugnance qu'a longtemps marquée l'esprit grec, jusque dans les procès, pour la valeur probatoire de l'écrit. Platon se méfie de la valeur éducative de l'écriture et Homère ne donnait sujet qu'à récitations; le maître vaut plus que l'enseignement comme l'intention du législateur l'emporte sur la loi. L'opposition du monde grec au monde barbare, et par suite de l'éducation grecque à l'éducation orientale, est même essentiellement, pour reprendre les termes d'Eschyle, de ne point s'en remettre « à des mots inscrits sur des tablettes ni scellés dans des rouleaux de papyrus », mais « au clair langage d'une bouche libre ».

Cet enseignement oral n'est du reste pas limité aux années de l'enfance et de l'adolescence; il se poursuit durant tout l'âge mûr. Si la formation acquise avant la vingtième année peut nous paraître un peu brève, c'est que l'homme fait continue à être éduqué; M. Marrou n'a pas envisagé le rôle joué par le théâtre, drame ou comédie, sur la culture du peuple. Aristophane dit formellement dans les *Grenouilles* : « Pour les petits enfants, l'éducateur, c'est le maître d'école; pour les jeunes gens, c'est le poète »; entendez le poète dramatique. Et c'est là le grand prestige d'Athènes, et qui

lui valut d'être appelée « l'école de la Grèce », que d'avoir dispensé à tous, citoyens comme étrangers, « l'enseignement et les spectacles » qui développent la culture; celle-ci ne se formait pas tant sur les bancs d'une école que sur les gradins du théâtre.

Je n'ai pas le loisir de m'étendre ici comme il conviendrait sur la grande idée présente à chaque instant dans le livre de M. Marrou et qui reste encore aujourd'hui le grand problème de tout système d'éducation : doit-on viser à donner à l'esprit une forme ou à enrichir son contenu? doit-on encourager en lui le goût des idées générales ou développer, par la pratique des spécialités, l'exercice des facultés critiques? Les deux tendances s'expriment dans l'âme grecque et l'on pourrait ranger Isocrate et Platon en tête de chacune d'elles; mais en général on invoque le témoignage de l'Antiquité pour appuyer la première; on oppose volontiers la démarche un peu rudimentaire de ses techniciens à la perfection atteinte par ses hommes de lettres et ses artistes. Je suis pourtant convaincu que ce serait singulièrement appauvrir les leçons qu'elle nous propose que de dissocier sa connaissance de l'homme du lent effort, poursuivi depuis les Présocratiques jusqu'à Ptolémée ou à Héron pour parvenir à la conquête du monde. Arriva-t-elle, dès l'époque hellénistique, à combiner son idéal d'*enkyklos paideia* (encyclopédie) avec la pratique des œuvres littéraires? M. Marrou l'a mis en doute, sans en décider catégoriquement. J'ai peine à croire, pour ma part, que l'énorme progrès réalisé alors dans les sciences exactes, et surtout dans les sciences appliquées comme la mécanique on la balistique, ait pu s'accomplir sans une tradition, sans une éducation appropriée.

Fernand Chapouthier.

Divination de l'alphabet latin, par *François Haab;* Paris, 1948, in-12. — Comme la métaphysique, l'érudition a ses illuminés, et ce n'est point eux qui contribueront au progrès de nos connaissances; il n'y a malheureusement rien à retenir de cette plaquette qui retrouve dans les lettres de l'alphabet « la signification maniable des vérités fondamentales contenues dans l'homme et dans l'univers ».

Les poèmes homériques et l'histoire grecque, par *Emile Mireaux;* tome I : Homère de Chios et les routes de l'étain; Paris, Albin Michel, 1948, in-12. — Le livre de M. Mireaux, qui témoigne d'une solide connaissance de l'histoire grecque archaïque et d'une longue familiarité avec les poèmes homériques, ne manque ni d'habileté ni de hardiesse. Je partage son point de vue sur la date relativement récente des poèmes, encore qu'il me paraisse impossible que l'*Iliade* ne présente, sous un couvert achéen, que des allusions à la colonisation grecque et qu'*Agamemnon* soit le symbole tantôt des héros mityléniens, tantôt de Phidon d'Argos. J'ai lu même avec intérêt, malgré son caractère hypothétique et révolutionnaire, la recomposition des poèmes primitifs. Mais quand j'ai vu Patrocle n'être plus que le substitut d'Achille, comparable au substitut du roi dans les *Bacchanales,* j'ai éprouvé quelque lassitude. J'attends, avant d'arrêter mon jugement, le second volume annoncé par l'auteur.

Sparte, par *Eugène Cavaignac;* Paris, Arthème Fayard (Les grandes études historiques), 1948, in-12. — Cet ouvrage est, plus qu'un exposé suivi, une suite de points de vue personnels, souvent brillants, toujours originaux, parfois chaotiques. L'auteur nous transporte presque sans transition des considérations les plus générales aux analyses les plus menues. L'étude du statut de la confédé-

ration péloponnésienne y voisine avec la généalogie détaillée des rois de Sparte. Les catalogues et les énumérations s'y étalent largement, quand ce ne sont pas des opérations d'addition et de multiplication d'où l'on sort fatigué plus qu'éclairé. L'auteur se promène avec aisance parmi des faits qu'il connaît bien, mais sa curiosité papillotante se laisse retenir par un chiffre, par un petit détail auquel il se consacre alors tout entier. Ce qui ne l'empêche pas de prendre pour une pierre le bronze qui porte le traité des Eléens et des Héréens.

La vie privée des Déliens, par *Waldemar Déonna;* Paris, de Boccard (Ecole française d'Athènes, Travaux et Mémoires, tome VII), 1948, in-8°. — Cet ouvrage, qui mériterait plutôt le titre de *Métiers et trafic à Délos,* est en fait l'introduction au volume que l'auteur a consacré dans la grande publication archéologique de Délos au *Mobilier* de l'île. Il ne vise pas tant à donner un tableau coloré de la vie antique — on le trouvera plutôt dans le grand ouvrage — qu'à présenter les questions générales que soulève la classification des objets. Par son résumé de l'histoire de Délos au chapitre Ier, et son tableau des sanctuaires au chapitre IX, il fournira de bons points de repère à ceux qu'intéressent le passé et la topographie de l'île sainte.

Latin et culture, par *Jacques Perret;* éd. Desclée, De Brouwer, s. d., in-12. — Cette étude, qui examine les problèmes posés par l'enseignement du latin, vaut par la minutie des analyses psychologiques et la finesse avec laquelle sont décrits les mécanismes de la lecture et de la traduction. Son défaut est de n'aborder que fort superficiellement le problème même de la « culture »; la plupart des remarques seraient valables de n'importe quelle langue étrangère; l'auteur ne dit nulle part en quoi consiste l'apport original de la latinité dans la culture; nulle part il n'envisage ses rapports avec l'hellénisme, ni la place qu'il convient de faire à l'un et à l'autre dans les humanités. La substance de l'ouvrage me paraît donc un peu maigre et propre à ouvrir l'appétit plus qu'à le satisfaire.

Anthologie de la poésie latine, par *René Gouast;* Paris, Stock, 1947, in-12. — L'ouvrage contient, en regard l'un de l'autre, le texte latin et la traduction, précédés de témoignages et de notices. J'ai lu avec curiosité, et souvent avec plaisir, ces traductions en vers blancs de passages célèbres ou peu connus. Le choix est original et montre des aspects ignorés du théâtre ou du lyrisme antique; une place est faite à quelques inscriptions. La traduction ne manque ni de verve ni de truculence; une véritable exactitude ne peut s'attendre de cette forme de transposition en vers, mais on sent un constant amour du modèle et n'est-ce pas après tout le but de toute traduction que de découvrir la saveur de l'original et d'engager à sa lecture directe?

Le siècle d'or de l'empire romain, par *Léon Homo;* Paris, Arthème Fayard (Les grandes études historiques), 1947, in-12. — Tableau de l'empire romain sous les Antonins, par l'un des meilleurs connaisseurs de l'époque impériale. Après une présentation des personnages qui président pendant près d'un siècle aux destinées de Rome et des états sujets, l'auteur expose l'œuvre accomplie tant à l'intérieur qu'aux frontières et termine par un tableau de la civilisation dans toute l'étendue de la *pax romana.* Il a multiplié les citations de sources antiques, ce qui donne à l'exposé de la couleur, sinon toujours de la nouveauté.

Tu l'emportes, Galiléen! par *Georges Méautis*; Neufchâtel, Messeiller, 1947, in-12. — L'auteur, bien connu du monde savant et du public lettré par ses nombreux essais sur l'archéologie et la pensée grecques, a eu recours ici pour présenter ses idées à la forme du roman. Il a voulu montrer le déclin du paganisme devant la montée du christianisme, dans la Rome complexe du premier siècle de notre ère. Mais ce déclin est plein de grandeur et de majesté. Le pythagorisme, héritier de tout ce que contient de meilleur l'hellénisme depuis Homère, Pindare et Eschyle, se sacrifie volontairement pour assurer le triomphe des notions d'amour et de pureté dont il devine la force grandissante. Se considérant comme personnellement trop lié à l'empire romain dont il entrevoit, avec la lucidité de Cassandre, la chute irrémédiable, il renonce, au bénéfice des chrétiens, à son prosélytisme et même à ses conquêtes scientifiques. La figure du mage pythagoricien Théanor, officiant dans la Basilique de la Porte Majeure, résistant aux sortilèges de la magie et de l'amour, à l'exaltation des jeux du

cirque, se détache en traits si puissants que ce n'est point tant le Galiléen qui semble l'emporter, mais le païen lui-même, dont l'intelligence supérieure pousse jusqu'au sacrifice suprême les vertus de charité et de renoncement.

F. C.

ALLEMAGNE

UNE EXPLICATION MARXISTE DE LA LITTERATURE. — Il y a peu de temps, le philosophe Georges Lukacs, professeur à l'Université de Budapest, faisait à Paris plusieurs conférences et engageait avec Jean-Paul Sartre une polémique plus violente que féconde. Sa venue semble avoir préparé celle de ses livres, puisque les Editions Nagel publient *Brève histoire de la littérature allemande* (261 pages, 450 francs) et annoncent *Gœthe et son époque*, dont le texte allemand parut aux Editions Francke à Berne, en 1937. Comme Lukacs est à la fois un penseur important et un représentant de l'orthodoxie, nous avons la possibilité d'examiner dans les conditions les plus favorables l'apport du marxisme à l'explication de la littérature allemande.

A vrai dire, le titre *Brève histoire de la littérature allemande* (du XVIIIe siècle à nos jours) est-il exact? Nous avons l'impression qu'il s'agit d'un ouvrage sur « le progrès et la réaction dans la littérature allemande », que nous n'avons pas pu nous procurer; dans ce cas, certaines objections perdent un peu de leur force, mais il y a fraude. Pour l'édition française, Lukacs a écrit une préface spéciale, peut-être superflue, qui semble culminer dans cette phrase : « Déjà le fait que la pensée allemande avait commencé beaucoup plus tôt avec Schopenhauer et Nietzsche — les grands ancêtres spirituels du fascisme — à assumer la direction idéologique de la réaction européenne, devrait nous empêcher de voir dans l'hitlérisme un simple épisode passager. » L'avertissement ne figure pas évidemment dans la préface de l'édition allemande, où l'auteur dit son intention de « prouver que la littérature allemande est une partie, un facteur, une expression et un reflet de la destinée du peuple allemand », où il appelle « progressiste » « toute tendance littéraire combattant la misère allemande » et « réactionnaire » tout effort tendant à la maintenir, comme si la littérature était un manuel d'économie politique rédigé par des partisans. Il reconnaît d'ailleurs que l'application de ce principe si clair n'est pas aisée. Examinons les résultats.

C'est par l' « Aufklaerung », la philosophie des lumières, que commence Georges Lukacs, car avec elle commence le progrès : la lutte conte « l'influence opprimante et avilissante des cours » (p. 34). Il souligne avec raison que même un Lessing, adversaire de l'influence française, emprunte des armes à Diderot, ce que nous savions, et que, si cette influence favorisait « la soumission servile au goût des cours », en même temps elle poussait à la

« révolte contre l'orthodoxie ecclésiastique, cet appui de l'absolutisme » (pp. 35-36); mais il ignore ou méconnaît l'apport du piétisme, sans doute parce qu'il ne veut pas aborder le mouvement religieux, indispensable pourtant à la compréhension de la littérature allemande. Le Sturm-und-Drang, qui ne se conçoit pas sans l'explosion sentimentale d'un piétisme sécularisé, est naturellement négligé.

Quant au classicisme qui suivit, il reçoit une appellation charmante : « l'Intermède de l'humanisme classique ». Certes, il vint trop tôt, dans une Allemagne qui n'était pas mûre, et Gœthe le savait bien, dont Lukacs cite une page capitale sur les conditions nécessaires pour l'apparition d'un auteur et d'une œuvre classiques. Mais peut-on le « liquider » en ignorant l'*Iphigénie en Tauride* et *Torquato Tasso*, en négligeant presque tous les drames que Schiller écrivit au cours de ses dernières années. On ne peut affirmer sans preuve (dans le *Gœthe*, Lukacs se réfère à une « démonstration » de Mehring que nous ne connaissons pas) que Gœthe a fui en Italie et « par la suite, idéologiquement, dans l'univers de la contemplation pure », parce qu'il n'avait pas réussi à appliquer dans le duché de Weimar les idées politiques et sociales de l'Aufklarung (p. 39) et, d'autre part, célébrer « la grande réalisation historique de Winckelmann » (p. 43), car Gœthe, qui avait attendu son retour d'Italie comme la venue d'un grand Messie de l'art et de l'Antiquité, met littéralement ses pas dans les pas de Winckelmann, lorsqu'il est sur le sol romain. Il n'y a là ni progrès, ni réaction, mais évolution artistique et enrichissement littéraire, et nous ne pouvons partager cette opinion que « l'attitude esthétique est donc d'avance chez Gœthe et Schiller une résignation. Aucun des deux n'était né pour être exclusivement poète. C'est la misère allemande qui leur a imposé, à l'un et à l'autre, leur vie de purs écrivains » (p. 56).

On devine que le romantisme, considéré comme « tournant de la littérature allemande », est très discuté par Lukacs, car il est précisément le produit d'une époque de réaction, où le poète s'évade de la réalité pour se réfugier dans un idéalisme fantastique, dans le Moyen Age et dans la religion; il n'en constitue pas moins, à nos yeux, la manifestation la plus caractéristique du génie germanique. A partir de 1830, la période « artistique » est terminée et l'auteur s'en réjouit, en regrettant qu'un seul écrivain soit à la hauteur des problèmes posés : G. Büchner; mais après l'échec de la révolution de 1848 la littérature allemande est « ensevelie ».

La deuxième partie du livre traite de la littérature allemande qui commence vers 1890 avec le naturalisme : elle surprend et ne paraît pas reposer sur une connaissance suffisante de cette période, il est vrai, très complexe, mais plutôt sur le hasard de lectures plus ou moins dirigées : des écrivains de second ou troisième ordre se trouvent poussés au premier plan et Fontane devient le

romancier par excellence; d'autres, par contre, ne sont pas cités, Hofmannstal, par exemple, alors qu'il pouvait fournir le magnifique exemple d'un « esthète » qui se prend de passion pour le problème politique et social et lui consacre une œuvre importante : *der Turm*; serait-ce parce qu'il est Autrichien? mais il est bien question de Lenau, Hongrois, de Gottfried Keller et de K. F. Meyer, Suisses. Le projecteur arbitraire se fixe pour terminer sur un poème de Becher, dont la forme n'est pas, hélas! à la hauteur de l'idée.

Est-ce à dire que ce petit livre soit inutile? Non, car par son outrance même il stimule, mais nous lui préférons de beaucoup le *Gœthe de son époque*, recueil d'études importantes écrites en 1934-1936 ou 1940 sur *Werther*, *Les Années d'Apprentissage de Wilhelm Meister*, la correspondance de Gœthe et Schiller, la théorie de Schiller sur la littérature moderne, *l'Hyperion* de Hoelderlin et *Faust*. Le commun dénominateur de ces travaux est la Révolution française et *Werther* (1774) ouvre heureusement la série, car ce n'est pas seulement l'histoire d'un amour malheureux, mais aussi le drame d'un échec social, l'échec d'un artiste qui ne réusit pas à s'intégrer dans la société, à jouer son rôle dans l'Etat, comme Gœthe y parviendra deux ans plus tard à Weimar. On n'ignorait pas l'importance de l'élément social dans les œuvres littéraires allemandes; Lukacs a le mérite de le souligner encore, en niant les autres, il est vrai, et parce qu'il les nie; il met en relief le parallélisme de la pensée gœthéenne dans *Faust* et de la pensée hégélienne dans la *Phénoménologie*; il révélera sans doute à plus d'un admirateur de Hoelderlin l'importance politique du poète; d'une manière générale, il renouvelle la question classique des rapports de la littérature allemande et de la Révolution française et aussi de Napoléon, considéré comme son continuateur. On se demandera pourquoi il n'a pas consacré une étude particulière aux *Années de voyage de Wilhelm Meister*, l'œuvre dans laquelle apparaissent le mieux les préoccupations sociales de Gœthe; ne serait-elle pas d'accord avec le livre sur le roman que Lukacs publia jadis ou avec les idées politiques qu'il professe?

Si ces travaux ne sont pas l'explication unique de la littérature allemande, ils en sont *une* explication valable, quoique partielle et nécessairement portée à l'outrance qui déforme. Ils stimuleront les chercheurs, et ceux qui s'intéressent au roman balzacien y trouveront maintes indications fécondes.

J.-F. Angelloz.

Der neue **Herder** (Verlag Herder, Fribourg - en - Brisgau, 1948). — C'est à la grande maison catholique d'édition, dont le *Grand Herder* faisait jadis autorité, que revient l'honneur d'avoir publié le premier dictionnaire encyclopédique paru en Allemagne depuis la fin de la guerre. Quand on connaît les difficultés à vaincre dans un pays où tout faisait défaut, on admirera sans réserves le résultat d'une entreprise si audacieuse. *Le nouveau Herder* comprendra cinq fascicules de grand format, dont chacun ne coûte que douze marks;

il est imprimé sur un papier très convenable et comprend de fort nombreuses reproductions, 64 planches et des cartes; les deux premières livraisons (depuis A jusqu'à Farbensymbolik et de Farbenwahl à Kleidung) comptent 2.112 colonnes, soit 704 pages. On trouve dans ce volume la substance de plusieurs dictionnaires (langue, histoire, géographie, etc.) et une véritable encyclopédie, qui non seulement renseigne sur les personnages connus, les lieux géographiques, les termes scientifiques, les abréviations courantes, etc., mais aussi fournit de véritables études succinctes et bien faites sur l'énergie atomique ou le timbre-poste, la démographie ou le livre; tout ce qui concerne la religion et les religions a fait naturellement l'objet de soins particuliers et nous constatons que la documentation sur la France est très abondante. On feuillette cet ouvrage avec plaisir, on le consulte avec profit, on le lit avec intérêt; il rendra de grands services et des plus divers. C'est une fort belle réussite, pour laquelle on peut féliciter la maison Herder. Nous avons parfois regretté que la zone d'occupation française consacre trop de papier à des publications sans intérêt culturel; nous n'en sommes que plus heureux de saluer *le Nouveau Herder* et de féliciter également les autorités françaises qui en ont permis et aidé la publication.

Der Gang des Geistes, par *Robert Heiss* (Francke Verlag, Berne, 1948, 391 p.). — Bien que cet ouvrage soit lancé par la maison Francke dans sa petite et importante collection « Dalp », il vient aussi de la zone française, puisque son auteur est professeur de philosophie à l'Université de Fribourg. Heiss a voulu retracer la genèse de la pensée philosophique moderne et son évolution. Il constate qu'après les grandes découvertes, en quatre ans, quatre événements décisifs se produisent : en 1513, Machiavel achève la rédaction de son *Principe;* en 1515, Copernic élabore son système; en 1516, Thomas Morus publie son *Utopie* et en 1517, Luther affiche à Wittemberg ses 95 thèses. Ce sont les germes d'une pensée qui ne cessera plus de se développer et Heiss suit cette évolution jusque vers 1900, non seulement dans la philosophie, mais dans la littérature, les sciences ou la politique. Montaigne et Pascal y acquièrent une valeur nouvelle, Kierkegaard y joue un rôle de premier plan, que justifie l'importance actuelle de l'existentialisme. Heiss, dont la pensée est claire et le style aisé nous a donné là un ouvrage qui nous faisait défaut : non pas une histoire de la philosophie, mais une histoire de la pensée européenne moderne, non pas un manuel d'initiation, mais une introduction aux valeurs intellectuelles et spirituelles des quatre derniers siècles, envisagées dans leur devenir. Il faut souhaiter que ce livre soit bientôt traduit et accessible à tous, en particulier aux étudiants.

Briefe an Friedrich Paulsen, par *Fontane* (Carl Dürr, Berne, 1949). — Une simple plaquette, tirée à 500 exemplaires et magnifiquement présentée. Elle comprend 14 lettres envoyées dans la dernière année de sa vie (1898) par le romancier au philosophe Paulsen; onze d'entre elles sont reproduites en fac-similé. Le ton en est savoureux et on y trouve des renseignements intéressants sur les opinions de Fontane en ce qui concerne le « borussisme », le mouvement social, la question juive, sa connaissance de Kant (qu'il ignorait jusqu'au jour où Paulsen lui consacra un ouvrage) et ses romans. Un témoignage sur Fontane et sur l'Allemagne au tournant du siècle.

La femme éternelle, par *Gertrud von Le Fort*. Traduction par André Boccon-Gibod. Introduction de H.-Ch. Desroches, O. P. (Édition du Cerf. 2e édition, 1948, 165 pages, 180 fr.). — Comment Gertrud von Le Fort, poète catholique, n'aurait-elle pas été tentée de chanter la femme, de même qu'elle a chanté l'Eglise dans des hymnes dont Claudel a préfacé la traduction française! Ce sont, en effet, de véritables hymnes en prose à « la femme éternelle », à « la femme dans le temps », à « la femme hors du temps », c'est-à-dire à celle qui est à la fois vierge, épouse et mère et qui vit sous le voile. La pensée métaphysique s'y exprime en formules denses et fort belles, parfois déconcertantes pour un esprit français, y oppose le symbolisme chrétien de la femme éternelle au symbolisme gœthéen de l'éternel féminin. La préface du P. Desroches commente dignement un texte que les femmes doivent méditer, même si elles estiment que G. von Le Fort leur fait trop d'honneur.

Au delà du Bien et du Mal, par *Nietzsche*. Traduction nouvelle par André Meyer et René Guast. Préface de Daniel Halévy (Bordas, 1948, 245 pages, in-8°). — Alors que Lukacs fait de Nietzsche un de

« grands ancêtres spirituels du fascisme », ce qui est aussi vrai que faux, on réédite ses œuvres et l'éditeur Bordas lance même dans sa collection des « Grands Maîtres » une traduction nouvelle, bien faite et fort bien présentée, de *Par delà le Bien et le Mal*. Une brève introduction de D. Halévy, spécialiste de Nietzsche, la précède, de nombreuses illustrations l'accompagnent; la complètent enfin une biographie sommaire, une importante bibliographie, un appendice (ce qu'ont pensé de l'œuvre l'auteur et les autres), des notes et éclaircissements, un index. C'est à la fois un beau livre de bibliothèque et un bon instrument de travail.

Poésies complètes de Nietzsche. Traduction par G. Ribemont-Dessaignes (Editions du Seuil, 1948. 367 pages, in-12 carré). — C'est une heureuse idée que d'avoir recueilli les poèmes épars dans les œuvres de Nietzsche pour présenter dans une édition bilingue le philosophe-poète, certains diraient même : le poète-philosophe, en lui contestant ce dernier titre. Il en résulte un petit volume agréable et maniable. M. Ribemont-Dessaignes qui s'est chargé de l'entreprise, ne s'en dissimulait pas les difficultés, mais sa connaissance insuffisante de l'allemand ne lui permettait pas de les résoudre. Citons-en le seul poème « Au mistral », si souvent traduit : « brausender » ne peut être rendu par « grand courroux », ni « stürmte » par « dévaler », car le poète habite sur la côte; ni « heil » par « sauf », car il s'agit du salut au mistral, ni « Blüte » par « floraison ». Il y a bien pire : « Frauenzimmer » devient un « gynécée ». « Die Hut » (la garde) est confondu avec « Der Hut » (le chapeau) et « être doublement sur ses gardes » devient « prendre un double chapeau ». Incroyable, mais vrai.

Zehnjahrbuch des Verlages Bermann-Fischer, 1938-1948 (Dépositaire de l'éditeur : Flinker, 68, quai des Orfèvres, Paris (1er). — Il convient de signaler l'almanach que vient de publier l'éditeur bien connu Fischer, devenu Bermann-Fischer, replié de Berlin à Vienne, puis à Stockholm, lors de l'« Anschluss » : des extraits d'ouvrages publiés par lui y sont précédés de notices qui retracent les difficultés croissantes d'un éditeur allemand séparé des pays de langue allemande, mais qui, même au cours des années les plus sombres, n'a pas cessé de publier. La courbe en est émouvante, puisque l'édition, tombée à 4 volumes en 1942, n'a pas cessé de progresser depuis 1943 : c'est avec optimisme que l'éditeur annonce la reprise des relations avec l'Allemagne (Suhrkamp à Berlin succède à Fischer) et la publication d'un almanach annuel.

Die neue Rundschau (Winter, 1949. 172 pages). — Le numéro d'hiver de la grande revue de Bermann-Fischer est d'une importance particulière et on ne pourrait plus lui reprocher de s'abstraire des problèmes actuels. En effet, si Thomas Mann y consacre près de soixante pages à la genèse du *Dr Faustus*, — ce n'est que le début du *Roman d'un roman*, qui paraîtra au printemps et sera indispensable pour comprendre cette œuvre, à laquelle nous avons consacré un article dans le *Mercure* du 1er janvier 1949, — Kogon y étudie les perspectives de l'Europe et envisage une « troisième force », sans savoir si nous succomberons ou vaincrons et donnerons au siècle un sens nouveau, et, animé d'un esprit semblable, Fritz Heinemann recherche le sens d'une époque de désarroi; Eugène Gürster enfin se demande si la bombe atomique conduit à l'union des peuples. Des poèmes de T. S. Eliot, une étude importante de Faesi sur A. Kerr et les considérations politiques de C. Misch complètent ce numéro exceptionnel.

Frankfurter Hefte (Frankfurt am Main. Neue Mainzer Strasse 31; le nº : 1,80 mk). — Nous avons déjà signalé l'importance de la revue francfortoise, qui est certainement une des meilleures d'Allemagne; elle est en train de devenir une grande revue, ne serait-ce que par le format, qui depuis le 1er janvier est le format normal; l'ère des difficultés semble donc terminée et le numéro 1 de 1949 est tiré à 40.000 exemplaires. Il comprend trois grands articles : Kogon : On a besoin de l'Allemagne... aussi de soldats allemands?; Münster et Proske : « Que se passe-t-il sur la Ruhr?; Schöningen et Dirks : « Les tâches des revues chrétiennes » (Le premier, directeur de *Hochland*, veut une revue essentiellement catholique; le deuxième, co-directeur des *Frankfurter Hefte*, veut que les chrétiens travaillent en commun avec d'autres pour trouver un chemin). De nombreuses chroniques politiques, économiques, etc. (par exemple une intelligente bibliographie critique consacrée aux ouvrages récemment parus sur Gœthe) encadrent ces articles. Au numéro 2 : Karl Thieme : « les

chrétiens, les juifs et le salut »; Wanda von Baeyer : « Destins de femmes à notre époque »; Böttcher et Schäfer : « La police en Allemagne ».

Au numéro 3 : Berdiaef : « L'état d'esprit du monde »; W. von Baeyer : « Si nous avions vaincu »; W. Görlitz : « L'opposition militaire allemande de 1939 à 1945 »; H. P. Berglar-Schröer : « Il faut de l'ordre »; W. Dirks : « La musique et la perfection ».

Sinn und Form. Numéro 1. Verlag Rütten et Loening. Potsdam. 4 mk. — Voici une nouvelle revue bimensuelle et bien présentée; elle est dirigée par J. R. Becher et Paul Wiegler et aspire à devenir la grande revue littéraire de l'Allemagne. Le premier numéro groupe les noms de Romain Rolland, O. Loerke, W. Majakowski, Ramuz, V. Nezval, Elio Vittorini, Hans Reisiger, G. Hauptmann, E. Niekisch, H. Kasack; il comprend des souvenirs, des récits, des essais et des poèmes, dont plusieurs sont empruntés à la Résistance française. Nous suivrons la revue avec sympathie et intérêt.

Atlantis. — La belle revue illustrée de l'Atlantis-Verlag (Zurich) a profité de l'exposition des chefs-d'œuvre lombards pour publier un numéro spécial sur la Lombardie, qui forme un ensemble bien composé, car les reproductions sont précédées de photographies du pays lui-même; les articles qui accompagnent les reproductions sont intéressants.

Le numéro 3 (Mars 1949), beaucoup plus éclectique, nous conduit du Congo en Laponie en passant par le Roussillon; il comprend aussi des articles sur la couronne de Saint-Etienne, sur des planètes invisibles, etc.; les photographies sont belles et nombreuses.

Du. Verlag Conzett et Huber. Zurich. 2,80 (francs suisses). — N° 3, mars : Consacré aux animaux sauvages, il présente d'admirables photographies.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

UNE VUE CONSERVATRICE DE LA CULTURE. — Une part importante, et peu connue en France, de l'œuvre de T. S. Eliot se rapporte à l'entretien de notre patrimoine humain et se trouve notamment dans son livre *Notes towards a Definition of Culture* (Londres, Faber, 1948, 124 p., 10/6) : étude riche et complexe des conditions de la civilisation (c'est sensiblement à ce terme que correspond en français la *Culture* d'Eliot, et comme lui je les emploierai indifféremment), non théoriques mais attestées par l'histoire. La définition abstraite du phénomène n'est pas son propos; elle varie avec le point de vue; Eliot y voit surtout un mode de vie, « une façon particulière de penser, de sentir et de se comporter », et cela aux trois degrés inséparables de l'individu, de la classe et de la société. Certains aspects en sont isolés par l'auteur. L'aspect religieux est l'un des principaux. Civilisation et religion sont pour Eliot deux façons d'être d'une même réalité (« ...les évêques font partie de la civilisation anglaise, les chevaux et les chiens font partie de la religion anglaise »). Rien que sur ce point, on trouverait matière à une étude spéciale non seulement dans le livre cité, mais dans un autre du même auteur, *The Idea of a Christian Society* (Londres, Faber, 99 p., 6 s.); dans un autre encore auquel il a contribué, *Prospect for Christendom*, orienté vers la reconstruction sociale (*Ib.*, *id.*, 255 p., 12/6).

Le trait fondamental d'une civilisation saine, au sens Eliot, est à la fois l'unité et la diversité. Les éléments en sont politiques, économiques, sociaux non moins qu'intellectuels et artistiques; ils

sont aussi régionaux et nationaux dans un cadre qui dépasse chaque nation (voir le chapitre sur « l'unité de la civilisation européenne »). Ils sont indissolubles et composent un tout vivant grâce à leurs « frictions » ou antagonismes perpétués dans un équilibre spontané, naturel, qui ne saurait être préétabli ni dirigé : quand l'autorité politique prétend le faire, elle méconnaît la part inconsciente de la culture et qui échappe à la volonté humaine. Tout cela est terriblement simplifié : je dois renvoyer le lecteur au livre pour le détail de l'analyse, et me propose seulement d'illustrer le point de vue et la position d'Eliot à la limite des conclusions pratiques de son enquête, en deçà desquelles il prétend demeurer. C'est ici qu'on peut le mieux caractériser son conservatisme non pas intransigeant, mais radical.

L'unité dans la diversité, ou réciproquement, qui fait une civilisation équilibrée, c'est une division d'activités et un échange de leurs produits entre des classes; une division et un échange de fonctions entre des classes et une communauté. Notons qu'Eliot distingue soigneusement la classe, qui entretient une tradition dans sa vivante variété, de la caste qui, en ossifiant la culture, l'atrophie. Ne sera-t-on pas amené, suivant la conception qu'on se fait de la diversité, à lui assigner certaines conditions pratiques? Dès qu'elle entraîne la répartition variable de certains avantages, par exemple l'instruction, à laquelle est consacré un chapitre des *Notes*, ne va-t-elle pas prendre le visage de l'inégalité et violer un principe sacro-saint aux héritiers de notre Révolution? Là se pose la question de la justice sociale. Eliot n'oppose pas à cette justice la civilisation, car il fait une enquête et non de la propagande. Il est néanmoins évident — lui-même le dit — que, si les intérêts de la justice et ceux de la culture entrent en lutte, on est amené à choisir. L'opposition peut n'être pas entière; le choix peut rester nuancé; mais sa nécessité demeure, dès qu'on passe de l'enquête à l'action. Ce sont deux ordres distincts, qu'on ne peut confondre sans manquer à l'objectivité : « Que le lecteur dise : — L'état de choses que je souhaite voir instituer est *bon* (ou *juste*, ou *inévitable*) ; et, même s'il doit en résulter une détérioration plus poussée de la culture, nous devons accepter cette détérioration — je n'ai rien à y redire. Je pourrais même, dans certaines circonstances, m'estimer tenu de lui prêter mon appui. »

C'est dommage que l'exploration de ces circonstances n'entre pas dans le propos d'Eliot, précisément en raison de son souci d'objectivité. On ne saurait trop y insister : il recherche uniquement les conditions permanentes hors desquelles on ne peut espérer trouver une civilisation « saine » ou « supérieure ». Mais il ne peut faire que ses préférences et son tour d'esprit ne colorent sa définition. Il y a plusieurs manières, par exemple, de concevoir la variété, l'harmonie, la cohésion et la paix sociales. La sienne est tournée vers le passé, ne serait-ce qu'en vertu de son point de vue historique

et empirique. On préfère et on justifie aisément, par le seul fait de son existence, ce qui a existé de bon à des nouveautés ou à des tentatives dont notre expérience de l'homme et de la société ne garantit pas la réussite. Cette attitude raisonnable, plus ou moins teintée de sentiment, selon laquelle on souhaite entretenir ou reproduire les conditions d'un équilibre éprouvé, est typiquement conservatrice et typiquement anglaise. Chez ses meilleurs représentants elle a un caractère éthique et esthétique, et non celui d'une basse crainte pour des avantages matériels qu'on sent menacés. Le ressort en est le sens de l'humain largement entendu. Dans la mesure où l'on peut la préciser chez Eliot, elle ressemble fort à ce qu'elle fut chez un autre grand théoricien de la conservation, Edmund Burke, d'ailleurs cité par lui. Tous deux conçoivent l'humanité et la civilisation comme des ensembles où le passé, le présent et l'avenir sont solidaires : « Si ce respect du passé et de l'avenir n'est pas entretenu au foyer il ne pourra jamais, dans la collectivité, être plus qu'une convention verbale », dit Eliot. Même horreur chez l'un et l'autre des plans universels qui brusquent la nature humaine. Là où Burke disait des révolutionnaires français : *Hominem non sapiunt*, Eliot écrit : « Une civilisation mondiale qui serait simplement une civilisation *uniforme* n'en serait pas une du tout. Nous aurions une humanité déshumanisée. » Rétrécir l'étude de l'humanité au passé récent, ou croire pouvoir malaxer l'être humain dans l'avenir, c'est tuer les chances de culture par un même irrespect de l'homme.

De cela on est aisément convaincu. Mais si, en pratique, l'inégalité des chances est une condition de culture supérieure, on est conduit — « dans certaines circonstances » — à préférer la « justice sociale » dans une culture moins haute. Ici encore Burke ménageait des possibilités d'ascension sociale, mais les voulait rares et malaisées. Eliot aussi les réserve, *mais* à l'individu exceptionnel, pour son plus grand bien et pour celui de la société, *mais* non comme un but auquel tout subordonner. Alors, pour parler comme Figaro, *gaudeant bene nanti?* Injurieux et inintelligent. Sur son terrain — la recherche des conditions les plus favorables à une civilisation poussée — le passé et le bon sens peuvent sans doute (voyez quelle circonscription quasi juridique l'on contracte sous l'influence de son style chargé de restrictions et de nuances) donner raison à Eliot. Quant aux préférences de principe et aux engagements d'avenir, on a vu qu'il accueille toutes les opinions; il s'agit là d'autre chose que ce qu'il a voulu faire, et sur quoi il propose d'utiles et profondes bases de méditation.

Jacques Vallette.

LIVRES

Poèmes, par *R. Kipling*, introd. de T. S. Eliot, trad. Castier (Paris, Laffont, 1949, 473 p., 800 fr.). — *Les sept mers*, *Les 5 nations*, et un choix de poèmes de Kipling publiés voici quelques années par Eliot en Angleterre : une aussi ample collection mérite gratitude et respect. L'essai d'Eliot qui la précède est une opportune remise

à son rang du grand poète qu'était Kipling. Il faut le dire, cependant, tous les poèmes du livre n'étaient pas restés intraduits chez nous. Je songe à ceux qui ont paru au *Mercure;* à mes tentatives de *Puck* et du *Retour de Puck*, tantôt en vers rimés dans un rythme très proche de l'original, tantôt sous une forme où la typographie seule fait croire à la prose. Comparer ces traductions avec celles de Castier constitue une leçon dans cet art désespérant.

Contes ossianiques, par *R. Chauviré* (*Ib.*, Presses universitaires, 1949, 276 p., 400 fr.). — L'Ossian de nos ancêtres, l'Oisin de Yeats revit dans ces contes chargés d'héritages mythiques, historiques, païens, chrétiens, classiques, nordiques, et des thèmes du folklore international. Ne serait-ce que pour reconnaître ces thèmes sous de nouvelles figures, il vaudrait la peine de lire ce livre. Il est en soi d'un grand charme : la traduction rend souvent l'accent de cette poésie vigoureuse dans l'épopée et dans la farce, dans la passion comme dans la tendresse ou dans la joie de vivre. Vous regretterez, l'ayant lu, le temps où il suffisait de se mordre le pouce pour connaître l'avenir, et où, fils de dieu avec un peu de chance, vous vous délassiez à changer de figure.

En voiture pour le ciel, par *T. Wilder*, trad. Vavasseur-Duhamel (*Ib.*, Gallimard, 1949, 268 p., 330 fr.). — Avec le sobre talent qu'on lui connaît, Wilder campe un prédicateur itinérant, non rapace comme le Gantry de S. Lewis, mais naïf et tombant d'une embûche dans l'autre. Moitié l'idiot du village, moitié don Quichotte. On rit. Mais la satire vise aussi bien ses tourmenteurs que lui-même.

Les naufragés de l'auto-car, par *J. Steinbeck*, trad. Vavasseur-Duhamel (*Id.*, *Ib.*, 1949, 252 p., 320 fr.). — Procédé commode, pour peindre réunis des personnages inconnus mutuellement et très différents, que de les mettre en panne d'auto-car sur l'auto-strade de Californie. Les circonstances insolites font ressortir le fond plus ou moins caché de leur nature. A part un ou deux, Steinbeck ne ménage pas à ces compatriotes aveulis et abâtardis la satire d'une supériorité méprisante.

L'étoile du berger, par *F. L. Green*, trad. Proust (Paris, Calmann, 1948, 365 p., 390 fr.). — On connaît en France le grand talent de Green. Ce roman est une méditation vécue sur le thème de la libération : l'un l'accomplit par l'esprit, l'autre la manque. Beau livre, aux motifs de réflexion et d'action bien agencés.

Titus Andronicus, by *W. Shakespeare*, éd. J.-D. Wilson (Cambridge Univ. Press, 1948, LXXII-173 p., 10/6). — Dernier paru de la belle série « The New Shakespeare », laquelle compte, comme on sait, une introduction générale, une histoire de la pièce à la scène, des notes renfermant toutes les variantes du texte, un glossaire. Ce drame est de ceux qu'on accorde le moins volontiers à Shakespeare, tant il est violent et cru. On admet qu'il n'est de lui qu'en partie. L'introduction de l'éditeur, jeu de détection littéraire bien menée, assoit l'hypothèse d'un drame de Peele retouché par Shakespeare, et dont, bien entendu et non sans raisons, la crème revient au plus illustre des deux.

George Eliot. Her Mind and Her Art, by *J. Bennett* (*Id.*, 1948, XVI-203 p., 10/6). — Encensée de son temps, G. Eliot a été injustement dépréciée ou négligée après sa mort. Remise en honneur en 1925 par V. Woolf, elle a donné lieu l'an dernier à plusieurs études importantes. J'ai cité récemment celle de F.-R. Leavis, avec laquelle celle-ci ne fait pas double emploi. Après une chronologie, sèche et utile, de la vie et des œuvres, Mrs. Bennett traite du développement intellectuel et affectif de G. Eliot, puis de ses romans, chacun pris à part. Le plan de son livre en soutient le propos : montrer par la confrontation des dates, le rappel des circonstances, l'analyse des œuvres, que la faculté créatrice de G. Eliot ne s'est pas ressentie, comme on l'a trop dit, d'une situation sociale fausse ni de préoccupations morales excessives; mais qu'au contraire son éminence intellectuelle a profité à la vision de la vie qu'on trouve dans ses livres. De ceux-ci Mrs. B., comme beaucoup de gens, préfère les derniers, surtout *Middlemarch*, qui rallie de plus en plus de connaisseurs. « Aucun romancier anglais n'a davantage à offrir au lecteur moderne », dit-elle. Juste revanche d'un très grand écrivain.

Points of View, by T.-S. Eliot (London, Faber, 158 p., 4/6). — A conseiller comme introduction à l'œuvre d'Eliot critique et comme résumé des points de vue principaux de cette œuvre. 4 parties : idées littéraires; critique dramati-

que; passages sur différents auteurs; la religion et la société. Sources et dates indiquées.

Chaucer and the XVth Century, by *H.-S. Bennett* (Oxford Univ. Press, 1948, VII-326 p., 15/. — 3e vol. paru de la nouvelle « Oxford History of English Literature », qui doit rafraîchir l'histoire, publiée à Cambridge, du même vaste sujet. La matière de ce volume est restreinte par le suivant, paru lui aussi, et où le drame, la poésie lyrique et narrative, la ballade, et Malory sont traités; la littérature médiévale jusqu'à 1.400, moins Chaucer, le sera dans un autre tome. A celui-ci sont donc réservés Chaucer, Caxton, et la littérature mineure des « chaucériens » anglais et — en partie seulement — écossais. Dans ces limites, l'étude de Mr. B. n'apporte pas grande nouveauté. On peut néanmoins la recommander au lecteur français, car elle est une mise au point sérieuse des travaux antérieurs sur Chaucer, son œuvre et son temps. Tables chronologiques, bibliographie, index.

The State and the Citizen, by *J.-D. Mabbott* (London, Hutchinson, 1948, 180 p., 7/6). — L'auteur a voulu définir des principes généraux qui sont ceux de toute politique. Il a donc établi la validité de ces principes, indépendamment des variations ou restrictions imposées par le lieu et les circonstances. La première partie est une histoire des idées de Hobbes à Hegel (on voudrait voir utilisé le grand livre de H. Michel sur *L'idée de l'Etat*, et traité un auteur comme Burke, dont l'œuvre dépasse l'histoire de son temps). 3 autres sections consacrées aux limites de l'action de l'Etat; à la place de ce dernier dans la vie de l'homme et des nations; à l'unité de l'Etat. Appendice sur la philosophie politique et les sciences sociales.

The Time is out of Joint, by *R. Walker* (*Ib.*, Dakers, 1948, 157 p., 6/). — Analyse nouvelle de *Hamlet* dont l'auteur veut prouver la valeur symbolique éternelle (opposition château-monde, mort-résurrection) et la cohésion dans tous ses détails, qu'on nous démontre nécessaires, même ceux qui furent souvent pris pour des hors-d'œuvre. Peut-être un peu trop de système, mais beaucoup d'attention et d'ingéniosité à présenter le héros de la pièce comme l'homme moral dans une société qui ne l'est pas, et qu'il vainc alors qu'elle paraît le submerger.

Parliamentary Government in England, by *H. J. Laski* (London, Allen-Unwin, 1948, 453 p., 15/). — Des circonstances favorables, et non un tempérament national privilégié, expliquent d'après l'auteur la longue stabilité de la démocratie parlementaire en Angleterre. Dès que s'imposent de profonds changements économiques et sociaux, la forme politique de la démocratie capitaliste est aussi menacée dans ce pays que dans d'autres : Laski développait cette idée il y a dix ans dans sa longue et captivante introduction, à laquelle il n'a rien changé; il l'applique successivement aux principales pièces du jeu politique anglais. Elle est doublement instructive à la lumière des événements, et les problèmes qu'il posait sont encore actuels. On a comparé Laski à son grand prédécesseur Bagehot; par l'expérience, l'érudition, la perception des rapports, la souplesse, la pénétration, la rigueur et la clarté de l'esprit, il en est digne : c'est un prince dans son domaine.

The Complete Poems of Richard Aldington (*Ib.*, Allan Wingate, 1948, 366 p., 16/). — Qui prendrait Aldington uniquement pour un romancier peut ici se détromper. Ce volume renferme les poèmes qu'il écrit depuis plus de 35 ans, avec une sensualité et une sincérité de passion toujours juvéniles, et un mélange séduisant d'ardeur et de désenchantement, de simplicité et de subtilité imprégnée d'une forte culture. Son mètre souple et dégagé n'a guère changé depuis 1912. C'était alors le début de la révolution poétique dans laquelle il refuse d'être classé. Il n'en constitue pas moins évidemment une grande part du mouvement imagiste. Ses poèmes courts sont souvent exquis de fraîcheur et de concision. Il laisse une marque vraiment considérable dans d'autres, qui sont des fragments de biographie intellectuelle et sentimentale au-dessus de toute prétention.

The Poetry of Sir Thomas Wyatt, by *E. M. W. Tillyard* (*Ib.*, Chatto, 1949, XI-180 p.). — Mort en 1542 à 38 ans, Wyatt est avec Sidney et Surrey le type du poète-courtisan mêlé à la vie mouvementée de son temps. Sa nature passionnée, courageuse et fidèle le rend aimable. Avec les deux autres, il a, dans un langage et des formes nouveaux, frayé la voie à la grande Renaissance anglaise. Il a fondu des influences étrangères dans la tradition lyrique indigène, notamment en combinant les vers et la musique.

C'est un grand expérimentateur en art, chez qui l'on peut encore apprendre. En ne lisant pas ces 60 poèmes, éclairés par des notes, on se priverait d'un grand plaisir. On regrette que le choix ne comprenne pas, entre autres, les magnifiques « Process of Time... » et « Like as the swan... » L'introduction traite de sa vie; de sa place dans les lettres anglaises; de ses poèmes; du texte, de ses éditeurs et de ses critiques.

The Volunteer Earl, by *M. J. Craig* (*Ib.*, Cresset Press, 1948, x-277 p., 18/). — Remarquable biographie du premier comte de Charlemont (1728-1799); portrait-type d'un grand seigneur irlandais, et contribution à l'histoire dont il fut l'un des acteurs. En un âge d'absentéisme, il demeura dans son pays dont il se fit le champion, aussi bien contre les empiétements de l'Angleterre que contre les menaces d'invasion française (en qualité de commandant en chef des volontaires ulstériens). Lié avec les célébrités anglaises de la politique et des lettres, il fut à l'origine du « Club » de Johnson. Mécène aussi, et plein de goût — les illustrations du livre le prouvent — il avait longuement voyagé dans sa jeunesse sur le continent où il eut de plaisants démêlés avec Piranèse. A tous égards, une traduction de ce travail plein d'agrément devrait susciter chez nous l'intérêt.

Notes on Life and Letters, by *J. Conrad* (*Ib.*, Dent, 1949, 266 p., 7/6). — Dernière addition aux œuvres complètes de Conrad publiées chez Dent. Ce sont des essais divisés, selon leur objet, en 2 parties. La critique littéraire de Conrad, qu'elle s'applique au roman en général, à James, Daudet, Maupassant, France ou Tourguéniev, permet de le mieux connaître et tient sur une trame serrée, carrément personnelle. Dans la partie consacrée à la vie, les réflexions sur la Prusse, la Pologne, la Russie, la première après-guerre offrent des vues historiques véhémentes; ce que j'y préfère sont les commentaires sur plusieurs accidents en mer (*Titanic*, etc.), mélange de bon sens, d'indignation, d'ironie mordante.

The American (*Ib.*, Lehmann, 1949, 343 p., 8/6); **The Ambassadors** (*Ib.*, Dent, 1948, XIV-370 p.); **The Bostonians** (*Ib.*, Sidgwick-Jackson, 1948, 16/), by *H. James*. — Le premier de ces romans est de 1876, le second de 1903. Ils illustrent ce qu'on a nommé la première et la troisième manières de James, et qui diffèrent peut-être surtout par le style. Car tous deux, par excellence, traitent un thème cher à l'auteur, sans cesse vécu et repensé par lui : l'Américain en Europe, devant l'Europe. A 27 ans d'intervalle, James a mis dans ses héros Newman et Strether beaucoup de lui-même, de ses incertitudes entre deux civilisations très différentes par leurs caractères et leurs mérites. Mais il sait sortir de lui-même en dominant son sujet et en manœuvrant avec aisance, avec une douce ironie, le peuple de ses personnages. Il vise à la composition « scénique » du roman. Et l'on est entraîné sans répit en lisant ces comédies racontées, où les êtres sont subtilement et graduellement modifiés par un milieu nouveau, et où la forme romanesque permet à l'auteur une continuelle, forte et savoureuse réflexion. *The Bostonians*, écrit en 1886, pendant la deuxième période où le génie de James et son style sont le plus équilibrés, dépeint les Américains chez eux, et surtout les Bostoniennes féministes. Il fut reçu avec colère par ses compatriotes. Cela se comprend : il était audacieux à l'époque de traiter, même délicatement comme lui, d'une passion morbide et qui pourrait bien, dans les profondeurs de l'inconscient, arriver jusque dans les eaux de Lesbos — sans y aborder.

Existentialism, by *P. Foulquié*, trad. Raine (*Ib.*, Dobson, 1948, 128 p., 7/6). — **The Philosophy of Decadentism**, by *N. Bobbio*, trad. Moore (Oxford, Blackwell, 1948, 68 p., 5/). — Le premier de ces livres est un exposé sommaire de l'existentialisme à l'usage du grand public. Trois parties : l'essentialisme; l'existentialisme athée et chrétien; la conciliation de l'essentialisme et de l'existentialisme par Lavelle. Impartial, mais critique, surtout à propos de Sartre. Curieux que Bergson, à propos des données immédiates interprétées par Husserl, ne soit pas nommé. Pas un mot non plus des travaux de Wahl, ce qui est grave. Le livre de Bobbio suppose l'existentialisme connu et voit en lui la philosophie d'un temps de crise, inévitable, mais finalement à rejeter. Attitude décidée, mais objective. Méthode : appliquer à l'existentialisme une analyse curieuse et serrée du phénomène de la décadence.

Staffordshire, by *P. Drabble* (London, Hale, 1948, x-229 p., 49 ill. et une carte, 15/). — Un nouveau « County Book » digne des

précédents par la beauté de l'illustration et l'intérêt du texte. Ce comté campagnard et industriel a donné naissance à beaucoup de gens célèbres. Cependant l'auteur n'évoque ni le Dr Johnson à propos de Lichfield, ni Bennett à propos des Cinq Villes. Il est plus attiré par l'histoire, des temps druidiques à nos jours, en passant par les moines brigands ou constructeurs et par les ravages des armées de Cromwell. Personnels aussi ses goûts : il sait apprécier un paysage industriel. On aime fureter avec lui dans l'histoire grande et petite, les coutumes, les superstitions locales. Qui l'y suivra comprendra, par le dedans, beaucoup de ce qui fait le charme de l'Angleterre.

Plays, by *C. Farquhar (Ib.,* Benn, 1949, 456 p., 8/6). — Après Congreve et Wycherley, voici, dans la « Mermaid Series », encore un dramatiste de la Restauration, représenté par 4 pièces et présenté excellemment par W. Archer. Celui-ci soutient avec vraisemblance qu'il y a chez cet auteur, mort très jeune, déjà une évolution, qu'on ne distingue pas chez les autres, vers une peinture des caractères, une philosophie délicates et robustes. On le verrait encore volontiers joué en adaptation ou en traduction.

The Essential Shakespeare, by *J. D. Wilson* (Cambridge Univ. Press, 1948, IX-148 p., 5/). — Réimpression attendue. Ce petit livre solide et comestible est en bonne place dans la critique shakespearienne. Ce n'est pas un « comprimé » de Shakespeare, mais une « aventure biographique », le portrait d'un Shakespeare « croyable », d'un poète dramatique de son époque. Selon cette donnée toujours présente, l'auteur effleure sans insistance indue les explications courantes de l'œuvre shakespearienne sans oublier — comme on l'a fait trop souvent — que les hypothèses biographiques ne doivent pas détourner l'attention de cette œuvre. Pour expliquer de celle-ci les changements de ton, par ex., il conjecture une répercussion du terrible roman vécu d'Essex. Et partout un entrain, une exaltation personnels, communicatifs.

The Tempest (LX-116 p., 8/6); **Hamlet** (XCVIII-310 p., 12/); by *W. Shakespeare,* ed. J. D. Wilson, Cambridge Univ. Press. — Le plan général du « New Shakespeare » a déjà été décrit à l'occasion d'autres volumes de la même série, indispensable à tout lecteur curieux du texte et de l'histoire des pièces, ainsi que de notes sûres et nombreuses pour faciliter la lecture. Chaque réimpression de ces tomes clairement et élégamment imprimés est vite épuisée. L'introduction au premier de ceux-ci montre le drame devant la critique, et le situe dans le développement de l'artiste. Celle que J. D. Wilson a écrite pour *Hamlet,* beaucoup plus longue, reste un des principaux commentaires de cette pièce taut discutée. La méthode en est simple : les sautes et invraisemblances du personnage s'expliquent par une lecture attentive du texte; l'hypothèse de la folie est absurde; mais ce caractère est instable, et il y a dans son développement plusieurs paroxysmes que le contexte suffit à expliquer.

Aissa Saved, by *J. Cary* (London, M. Joseph, 1949, 206 p., 8/). — Avec l'expérience de son sujet, un art pondéré et consommé, une ironie un peu désenchantée, l'auteur met face à face des missionnaires blancs aux bonnes intentions et les indigènes de la Nigéria. Le vieux paganisme sauvage éclate dans des scènes mouvementées qui le montrent étrangement survivant et mêlé aux effets de la bonne parole. Ce n'est pas une satire trop facile de gens de mérite, mais un compte rendu impartial de faits observés. L'hystérique Aissa et ses comparses sont aussi complexes, dans leur genre, que les civilisés les plus raffinés.

Ideas and Beliefs of the Victorians (London, Sylvan Press, 1949, 448 p., 21/). — Voici un témoignage de la haute qualité des émissions de la BBC : 62 conférences où des orateurs de premier rang examinent les idées et croyances de l'époque victorienne. L'heure était venue de cette mise au point, après l'injuste décri de cette période glorieuse malgré ses taches. Chaque contribution traite d'un point particulier et s'ordonne dans un ensemble. Après quatre prises de vue générales, plusieurs parties : la théorie du progrès; les croyances et controverses religieuses; l'idée libérale; le bilan, par rapport à nos jours. Il y a là une mine d'information qui devrait susciter chez nous une forte curiosité.

The Imprisoned Sea, by *I. Reeves (Ib.,* Poetry London, 1949, 48 p., 5/). — Clairement et délicatement écrits, aux images originales, aux symboles point trop dérobés (et même parfois juste trop expliqués), ces poèmes vont chercher, dans le demi-conscient et le fugitif de la

vie trop rapide, des états vaguement inconfortables; captés, ils se ramènent, en général, au regret nostalgique de l'enfance vue par l'étranger mûr d'aujourd'hui.

Livres reçus. — *Aventures de Roderick Random*, par T. Smollett, trad. Caillé (Paris, Stock, 1948, 540 p., 390 fr.). — *Le Narcisse noir*, par R. Godden, trad. Sellier-Leclercq (*Ib.*, Michel, 1949, 303 p., 300 fr.). — *Le requiem des blondes*, par R. Marshall, trad. Scipion, (*Ib.*, Gallimard, 1949, 250 p., 150 fr.). — *La clef de verre*, par D. Hammett, trad. Herr-Vavasseur-Duhamel (*Ib.*, *Id.*, 1949, 251 p., 150 fr.).

REVUES

The New Statesman and Nation. 26.2.49. — 19.3.49. — 26.2 : Les E. U. éviteront-ils la crise économique? Le Labour Party en bonne posture pour les élections. Possibilités de nationalisation de la Ruhr (par un Allemand). Critique de la politique pro-arabe au Moyen-Orient. L'Italie démocratique? Napoléon devant la critique historique. — 5.3 : Logique de la position de Thorez (et réaction vigoureuse). Les 2 Irlandes et le pacte atlantique. Leçons de la victoire travailliste à Hammersmith (très remarquable et circonstancié). La Tchécoslovaquie nouvelle (nuancé, renseigné). L'oppression des minorités noires par l'Afrique du Sud. Intéressant commentaire des ballets R. Petit. Hobhouse, l'ami de Byron. — 12.3 : Défense occidentale en cas de guerre : sur le continent? Perspectives politiques en Angleterre pour les cinq années prochaines. Peiping (choses vues). La Tchécoslovaquie nouvelle (II). La confusion birmane. Eloge de « Goupi Mains rouges ». Dostoievski. — 19.3 : L'Europe et la politique américaine. Critique de notre politique en Indo-Chine. L'industrie britannique du film. Incertitudes malaises. La foire de Leipzig. Artistes, critiques et public. Toujours les sagettes de Sagittarius, le coin des lecteurs, les concours littéraires, la satire des journaux : « Qu'ils disent... »

The Listener. 24.2.49-17.3.49. — 24.2 : La France en bonne voie. Souvenirs sur Shaw et Granville Barker. Emission du parti conservateur. La conception soviétique du droit international. Les Américains vus par les Européens (a suscité une réponse américaine absurde et divertissante). L'Union occidentale, point de vue hollandais. Poème de Watkins. Nouvelle série intéressante : les valeurs médiévales et le monde moderne. — 3.3 : Emission du parti travailliste. Le pacte atlantique et la constitution des E. U. (elle autoriserait l'intervention automatique). La diplomatie britannique d'après les documents. Population mondiale et ressources alimentaires. L'Union occidentale, point de vue allemand. Moyen âge et monde moderne (II). Le vrai Dickens caché dans son œuvre. Poème de R. Fuller. Interprétation symbolique du tombeau des Médicis. — 10.3 : Problèmes stratégiques du Pacifique. L'université libre de Berlin. La diplomatie britannique (II). L'Union occidentale, point de vue français (par C. Bourdet). Moyen âge et monde moderne (III). Tour des galeries de tableaux londoniennes. Réflexions sur *Candide*. — 17.3 : Einstein et la théorie de la relativité (par B. Russell). Les 5 années prochaines en médecine. La France, république paysanne. La diplomatie britannique (III). Moyen âge et monde moderne (IV). L'Eglise dans la société. Le musicien soviétique Kabalevski.

Life and Letters. March 1949. — Les guides alpins. Les écoles dans l'Angleterre pré-normande. Interprétation dramatique de l'Apocalypse. Poèmes. Nouvelles. Revues de livres.

Horizon. — *January :* Fragment autobiographique par G. Santayana. L'expressionnisme (ill.). La philosophie britannique entre les deux guerres. Remarquable nouvelle de T. Capote. Poèmes. — *February :* tout le numéro consiste en une longue nouvelle de l'Américaine M. McCarthy, *The Oasis*, à propos d'une communauté utopique qui peut servir de symbole au monde moderne. — *March :* Situation de l'écrivain en Amérique (par S. Spender). Freud et Jung. Le sculpteur Brancusi (ill.). Poèmes.

The Modern Quarterly, Spring 1949. — Consacré au tricentenaire de la Révolution d'Angleterre. Accession de la bourgeoisie au pouvoir. Winstanley et les « diggers » déistes. La Révolution et l'Etat. La Révolution et l'Empire. L'éducation. Influence de la Révolution sur les sciences. Milton et la Révolution. Je ne connais pas d'ensemble d'articles aussi important consacré à cette commémoration capitale. — J. V.

INSTITUT ET SOCIETES SAVANTES

UTILITE DES TERMITES? — La présence de termitières gigantesques, en Afrique équatoriale, a été signalée par les récits de voyageurs et par quelques rares notes scientifiques. Il ne s'agit plus, en l'espèce, de plusieurs dizaines, mais de centaines de mètres cubes de terres remuées et de cônes ou de dômes ayant cinq mètres de hauteur et plus, avec à la base un diamètre moyen de quinze à vingt mètres, et souvent de trente et soixante mètres dans un nid de forme étirée, à base elliptique. Le volume de la terre portée au-dessus du sol varie de cent à douze cents mètres cubes et peut-être plus.

Ces termitières géantes existent de part et d'autre de l'équateur, dans une zone comprise entre 5°5 de latitude nord et 5°5 de latitude sud. Vers l'ouest, elles n'atteignent pas 13° de longitude. On en a observé dans le Katanga et le nord de la Rhodésia.

M. P.-P. Grassé, professeur au Muséum, est allé les étudier en Oubangui-Chari, où elles sont souvent abondantes dans les savanes et constituent un élément caractéristique du paysage formé d'une succession ininterrompue de monticules. Dans les forêts, leur densité est nettement plus faible. Vivantes ou mortes, elles sont recouvertes d'une forte végétation herbacée.

De la note rédigée en collaboration avec M. Ch. Noirot, que M. Grassé a lue à l'Académie des Sciences, il résulte que ces termitières sont dues non pas aux Bellicositermes Natalensis, mais à une autre des quinze cents variétés de termites : les Bellicositermes Rex. La partie hypogée de ces nids descend jusqu'au cailloutis latéritique; la partie érigée prend la forme d'un dôme ou d'une coupole plus ou moins surbaissée. Leurs constructeurs ont besoin d'argile pour l'édification de ces demeures; ils la prennent en profondeur, surtout sous le cailloutis latéritique.

Les deux savants estiment que sur des superficies dépassant deux à trois fois celle de la France, le sol a été remanié et imbibé de salive par les Bellicositermes Rex, et le rôle agrologique de ces termites leur paraît capital dans la reconstitution des sols au-dessus de la couche latéritique. Il y a là, à leurs yeux, un problème pédologique qui n'a encore retenu l'attention que de quelques géologues et mérite d'être étudié.

Ce prodigieux destructeur qu'est le termite, régénérateur du sol et auxiliaire de l'agriculture, voilà de l'imprévu!

Mais ces masses argileuses remontées au-dessus du sol, comment les rendre utiles? Il faudrait les niveler; or on nous dit qu'éventrer une termitière n'est pas chose facile. Les coupoles qui la couvrent sont d'un ciment tellement dur « que l'acier des haches s'y ébrèche et qu'il faudrait les faire sauter ». « Ces monuments sont d'une solidité telle », lisons-nous ailleurs, « qu'ils résistent à la chute

des plus grands arbres abattus par les tornades fréquentes aux pays chauds, et que le gros bétail, sans les ébranler, les escalade afin de brouter l'herbe qui croît à leur sommet ».

Nous attendons avec curiosité l'avis des agronomes sur les perspectives de fertilité du sol africain, qui nous sont ainsi révélées, surtout sur les modes de labour.

LES ADRESSES-RECLAMES ET LE COMMERCE PARISIEN AU XVIII[e] SIECLE. — Les enseignes, parfois si saillantes et si démesurées qu'elles ôtaient les vues aux voisins, mettaient les passants dans le cas d'être écrasés les jours de grand vent, et projetaient la nuit une ombre préjudiciable à la sûreté publique, comme le faisaient remarquer des ordonnances de police, n'étaient pas la forme exclusive de publicité à laquelle avait recours le commerce au XVIII[e] siècle. Il y en avait d'autres et notamment les adresses-réclames sur lesquelles M. Adrien Blanchet, de l'Académie des Inscriptions, est venu apporter de pittoresques précisions, en ce qui concerne la capitale, à la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France.

Les adresses-réclames étaient des images de papier, gravées sur bois ou sur cuivre, tirées à part, ou ornant des factures qui, sans être toutes des œuvres d'art, étaient agréables à regarder. Sur plus de quinze cents documents consultés, en particulier aux Archives de la Seine, M. Blanchet en a rencontré quatre-vingt-dix indiquant le nom des dessinateurs ou graveurs ayant signé leurs œuvres, parmi lesquels Augustin et Gabriel de Saint-Aubin et Moreau le Jeune.

Ces documents, généralement peu connus aujourd'hui, dénotaient souvent de l'esprit et de l'invention, mais certains n'évitaient pas le ridicule, et beaucoup prenaient avec l'orthographe des libertés excessives. On ne s'étonnera pas qu'ils aient eu recours à des calembours pour retenir l'attention du chaland, tel celui imaginé par un marchand facétieux à l'enseigne de saint Jean-Baptiste, qui en 1793, pour obéir à la loi proscrivant les noms de saints, fit établir une enseigne représentant un singe revêtu de batiste avec cette inscription allusive et frondeuse : « Au singe en batiste ».

Les adresses-réclames, comme les annonces insérées dans l'*Almanach parisien* ou d'autres publications du même ordre, sont précieuses pour nous renseigner sur l'extraordinaire variété des produits mis en vente, aujourd'hui bien oubliés, et sur le groupement de certains négoces par quartiers et par rues. L'histoire de la topographie parisienne trouve donc son compte à leur étude, comme celle des mœurs, et même de l'industrie. Car c'est grâce aux adresses-réclames que nous apprenons qu'en 1657 on vendait des plumes contenant assez d'encre « pour escrire de suyte une demi-main de papier » où il semble qu'on puisse voir un premier

état du stylographe; et un « polygraphe », machine ingénieuse pour faire trois copies à lettres, qui annonçait — de loin — notre machine à polycopier.

NOMS DE RUES. — Des étrangers comme Charles Morgan trouvent que « les Français changent le nom de leurs rues avec une fréquence embarrassante ».

L'embarras est encore plus vivement ressenti par les autochtones, qui ne sont jamais consultés sur ces changements, presque toujours imaginés ou imités par quelque conseiller municipal en mal de popularité, ignare et à court d'idées.

La *Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, que préside M. André Lesort, archiviste honoraire de la Seine, a protesté une fois de plus contre cette ridicule façon de faire qui ne tient compte ni des commodités des « usagers » ni du respect du passé. Car les noms de rues doivent servir à guider ceux qui circulent et non à les égarer, et il est de meilleurs moyens d'assurer la permanence du souvenir de ceux qui ont bien mérité du pays, que de débaptiser rues et places pour leur donner un nom menacé dans sa durée par de nouveaux engouements.

La *Commission du Vieux Paris* a remis une fois de plus cette question à son ordre du jour. Quelqu'un a proposé de « classer » des noms de rues de Paris, comme on fait pour les vieilles demeures ou les sites. Il y a, à cette manière de faire, des objections de caractère juridique. Mais on a suggéré de dresser, par arrondissements, des listes de noms qui ne pourraient en aucun cas être changés, en raison de leurs quartiers de noblesse. Il y en a qui remontent, à Paris, au XIVe, au XIIIe et même au XIIe siècle. Le problème est actuellement à l'étude, et il faut espérer que la solution admise sera appliquée avec plus de suite que précédemment.

Mais c'est surtout d'une question d'éducation qu'il s'agit, et la *Commission du Vieux Paris* se propose de réunir et de diffuser les textes souvent remarquables qui ont été écrits sur cette question des noms de rues. L'un des meilleurs date de 1923, et il est de Camille Jullian, qui déclarait : « J'entends ne parler ici qu'en historien, curieux des choses du passé, désireux de rafraîchir de vieux souvenirs... Je désire donc, au nom de ce passé, qu'on ne change jamais un vocable de rue, qu'on le laisse tel que les générations disparues l'ont créé, transformé, déformé même. Pour moi, le nom d'une rue est comme celui d'une ville, comme celui d'une famille; il est l'œuvre du temps qui l'a façonné pour celui qui le porte : il a pris ses racines sur le sol ou dans la famille, il faut l'y laisser, il ne nous appartient plus.

Jamais le monde d'autrefois n'eût compris qu'une rue, une place fût qualifiée d'après quelque événement du jour, quelque personnage de l'histoire; c'était la rue qui faisait son nom avec

son aspect, ses monuments, son histoire à elle. La raison d'être de son nom était essentiellement fixée d'elle-même; elle était locale et topographique. »

Mais y a-t-il beaucoup de démagogues sensibles à de tels arguments?

Robert Laulan.

Comités secrets. — Au mois de janvier, le professeur Portes, président de l'Ordre des Médecins, est venu demander à l'Académie des Sciences morales et politiques de donner son avis sur un certain nombre de questions intéressant la profession médicale, comme le secret professionnel, la narco-analyse, l'insémination artificielle, l'avortement médical, l'euthanasie, etc... L'Académie a accepté, sur les pressantes instances de M. Georges Duhamel, et elle a formé diverses commissions qui comprendront, avec des philosophes, des moralistes et des juristes, des ecclésiastiques comme le pasteur Bœgner et Mgr Chevrot. Les travaux de ces commissions resteront secrets, ce qui peut s'expliquer.

Au cours du mois de mars, le général Kœnig est venu entretenir longuement l'Académie de la situation en Allemagne. Cette séance a été secrète. Il reviendra d'ici peu pour répondre aux questions qu'a fait naître son importante communication. La séance, par voie de conséquence, sera secrète.

A la fin du mois de mars, le Dr Jean Robert Debray, secrétaire général du Conseil national de l'Ordre des Médecins, a fait une communication *A propos des problèmes moraux posés aux médecins par la stérilité masculine.* Cette séance est également demeurée secrète.

Voilà bien du secret. Les académies dont les séances sont publiques, comme celles des Sciences, des Inscriptions, des Sciences morales, n'usent à l'ordinaire du comité secret que pour régler des questions d'ordre intérieur. L'extension du secret aux débats provoqués par des personnes étrangères aux académies ne risque-t-il pas, s'il est trop fréquent, de nuire à l'intérêt que l'on peut porter aux travaux de ces compagnies? Car les sujets traités dans le secret sont bien entendu les plus attirants.

L'Attideion d'Ostie. — Les fouilles inaugurées à Ostie par Visconti, et reprises dans ces dernières années, ont donné, on le sait, des résultats remarquables. M. Ch. Picard a examiné le dispositif de l'Attideion, découvert de 1938 à 1942, et il a montré à ses confrères de l'Académie des Inscriptions, à l'aide de textes, que l'on pouvait déterminer l'emplacement de la salle d'initiation. C'est un local barlong avec abside dans l'axe de l'entrée. La destination précise de ce lieu-saint réservé (*Anactoron*) se révèle par la présence des deux Pans capripèdes sculptés symétriquement à l'entrée, figures dont il a expliqué le rôle religieux, en rapport direct avec le culte de Cybèle (*Magna Mater*).

L'idée de placer ces gardiens à la porte de la partie secrète de l'Attideion d'Ostie est orientale et évoque des comparaisons précises avec le Sanctuaire des Cabires de Samothrace.

La reconnaissance de l'*Anactoron* dans le grand sanctuaire de Cybèle et d'Attis, à Ostie, donne une importance primordiale aux récentes découvertes cultuelles faites dans le port de Rome; car nous n'avons nulle part, de l'Orient à l'Occident, un Attideion qui soit conservé avec une pareille netteté de dispositif et une telle richesse de matériel religieux.

Les peintures de Saint-Savin. — On connaît en France plus de cent églises romanes à peintures; mais c'est l'église de Saint-Savin, à 60 kilomètres à l'est de Poitiers, dans la Vienne, qui montre l'un des plus grands efforts de décoration picturale, avec son porche, sa nef, son transept, son abside, sa tribune, et sa crypte, — du moins l'un des plus importants qui soient parvenus jusqu'à nous.

En 1845, Prosper Mérimée consacra un grand ouvrage à ces peintures dont le style et la date ont été l'objet de nombreuses discussions. Leur exécution s'échelonnerait de la fin du XIe au début du XIIIe siècle, et la plupart des auteurs partagent la décoration de l'église en quatre périodes correspondant aux quatre parties de l'édifice : crypte, porche, tribune, voûte de la nef, sans être d'accord sur l'ordre qui a été suivi. Toutefois, on estime qu'il a fallu près

d'un siècle pour décorer tout le monument.

M. Paul Deschamps, conservateur du Musée des Monuments français, pour lequel il a fait reproduire nombre de ces peintures d'époque romane, ayant constaté parmi les quatre groupes de peintures des analogies d'exécution frappantes, ne peut admettre de si longs intervalles de temps entre les unes et les autres. La démonstration qu'il a faite devant l'Académie des Inscriptions s'appuie également sur des arguments paléographiques, puisque des inscriptions où l'on devrait relever des différences dans la forme de certaines lettres, accompagnent les peintures.

Il estime que la décoration a été entreprise aussitôt après l'achèvement de la construction et que l'œuvre des fresquistes, dans l'édifice entier, n'a guère dépassé une génération. Tout ce travail aurait été mené à bien aux environs de l'an 1100.

Cette opinion a été appuyée par M. Marcel Aubert, et surtout par M. Emile Mâle, qui l'avait exprimée antérieurement, sans la soutenir avec autant d'arguments. Pour M. Emile Mâle, une église romane n'était considérée comme achevée qu'après avoir reçu sa décoration picturale, ce qui implique, pour l'exécution de celle-ci, des délais plus réduits que ceux avancés jusqu'ici.

L'« Apologeticus » de Bernold de Constance. — M. Augustin Fliche a rappelé, devant l'Académie des Inscriptions, que l'apparition en 1074 des premiers décrets grégoriens produisit en Occident une vive émotion. Les adversaires du pape déchaînèrent de violentes attaques, auxquelles ses partisans ripostèrent. L'*Apologeticus* de Bernold de Constance est la plus ancienne justification de la Réforme grégorienne.

M. A. Fliche s'est attaché à déterminer la valeur de cette œuvre qui se caractérise avant tout par une utilisation rationnelle des textes canoniques destinés à prouver que Grégoire VII s'est conformé à la tradition de l'Eglise, et par un certain sens critique dans l'interprétation de ces textes. L'*Apologeticus* constitue un plaidoyer fort intéressant en faveur de la Réforme grégorienne. On doit aussi en retenir l'affirmation de la primauté romaine au nom de laquelle la Réforme a pu être réalisée. — R. L.

MEDECINE

UTILITE DE LA VACCINATION PAR LE B. C. G. — Les microbes pathogènes pullulent; ils sont partout; leur nombre et leur qualité sont déterminés par les conditions extérieures, climat, altitude, densité de la population... On ne peut prétendre échapper à leur contact. Cependant, la lutte pour la vie qu'ils mènent contre les autres êtres n'est pas constante : comme il en est entre les peuples, il y a des périodes de calme et de paix et des périodes d'agressivité et de guerre. Au cours des premières, ils ne présentent pour la plupart pas de danger immédiat, tandis que lors des secondes, leur nocivité est considérablement accrue, ils sont devenus virulents et ils mènent l'attaque et le combat dans des conditions qui leur sont favorables. La victoire dépend, certes, de la vigueur de l'attaque, mais aussi de la faiblesse ou de la force des réactions de défense des antagonistes qui, selon cette alternative, pourront ou bien repousser l'ennemi ou bien se laisser dominer par lui.

La qualité de ces réactions de défense tient à l'état physique des intéressés qui sont susceptibles ou non de produire en quantité suffisante les antitoxines appropriées. De plus, joue la faculté d'adaptation à cette lutte : ceux qui ont été entraînés par des attaques successives ont acquis, s'ils en ont triomphé, des possibi-

lités que ne possèdent pas ceux qui n'en ont pas encore subi. Aussi, toutes choses égales d'ailleurs, l'organisme vierge se défend plus malaisément et court des risques plus grands que celui qui a déjà eu affaire à l'ennemi envisagé. Il serait donc à désirer que l'attaque se produisît au moment où l'organisme visé est en pleine forme. Il en est notamment ainsi pour le bacille de Koch, bacille de la tuberculose.

Ces considérations conduisent à penser que, puisque à peu près fatalement nous aurons à subir un contact plus ou moins agressif avec ce bacille, il serait préférable, d'une part, qu'on pût choisir le moment le plus favorable pour notre défense; encore faudrait-il que ce contact ne présentât aucun danger et, pour cela, que, d'autre part, le bacille, tout en conservant sa propriété de déterminer les réactions utiles de défense (production d'antitoxines) fût dépourvu de tout pouvoir pathogène, de toute virulence. Ainsi seraient réalisées les conditions *optima* pour entraîner l'organisme en vue d'une défense ultérieure contre une infection virulente toujours possible, en un mot par le vaccin.

Ce problème devait retenir l'attention de nos Pastoriens et orienter leurs recherches : deux d'entre eux, les Professeurs Calmette et Guérin, l'ont résolu; après treize années d'études et de travaux, ils ont réussi à obtenir des bacilles de Koch atténués qui ont été justement dénommés bacilles Calmette-Guérin, B. C. G. De très nombrenses expériences au laboratoire, puis chez les Bovidés, ont montré à la fois leur parfaite innocuité et leur efficacité. Ce n'est qu'ensuite que la méthode fut appliquée à l'homme, alors qu'était acquise une certitude absolue.

La tuberculose n'étant pas héréditaire, si, dès sa naissance, l'enfant est isolé de tout contage, il peut être considéré comme un organisme vierge. Suivant les conditions de vie auxquelles il est soumis, le contact avec le bacille de Koch se produira plus ou moins tardivement. Ce contact présentera un danger d'autant plus grand que l'enfant sera moins âgé et moins susceptible de résistance. Il sera décelé par l'épreuve de la tuberculine, ou cuti-réaction, qui, de négative qu'elle était, deviendra positive.

Une cuti-réaction positive ne préjuge rien d'autre en soi que la réaction de l'individu à ce premier contact; ce sont les circonstances qui l'accompagnent, âge de l'enfant, conditions physiques, qui peuvent lui donner un caractère de gravité. Tous, ou à peu près, à un moment donné nous avons un virage de cette réaction devenue positive, mais le plus grand nombre, au moins 80 %, n'est pas destiné à faire une maladie tuberculeuse.

Il n'en reste pas moins qu'il est prudent de ne pas attendre passivement que ce contact se produise à un moment quelconque; il pourrait alors coïncider avec une déficience organique et, dans ces conditions, cet incident pourrait devenir un accident. Il vaut évidemment mieux choisir le moment le plus propice pour le

provoquer : c'est précisément ce qui est réalisable avec le B. C. G.

L'été dernier, se tint à l'institut Pasteur, à Paris, un Congrès International du B. C. G. Trois cents savants, délégués par 36 pays étrangers, vinrent y apporter les heureux résultats de leur pratique de cette vaccination et consacrer le mérite de cette grande découverte française. Leurs observations et leurs statistiques prouvèrent à la fois l'innocuité de ce vaccin et son efficacité par un pourcentage impressionnant de succès sur des sujets demeurés indemnes alors que les non-vaccinés avaient payé un lourd tribut à la tuberculose.

Plus de dix millions de vaccinations ont été pratiquées dans le monde entier au cours des vingt-cinq dernières années : ces vaccinations réussies, c'est-à-dire ayant entraîné, dans les semaines qui suivent, un virage de la cuti-réaction, ont largement démontré l'excellence de la méthode.

Les Allemands eux-mêmes ont contribué à en apporter la preuve : avec leur mépris de ce qu'ils appellent « le matériel humain », ils n'ont pas hésité, au cours de la guerre, à faire une expérience sur des enfants autrichiens, en leur inoculant les bacilles tuberculeux virulents; seuls ont survécu certains de ces enfants qui avaient été préalablement vaccinés au B. C. G.

Quoi qu'on puisse penser de cette abomination, les démonstrations unanimes devaient avoir pour conclusion la diffusion intensive de cette vaccination pour les enfants et les adolescents; et cela encore bien davantage dans les conditions actuelles de déficience physique générale, conséquence de la sous-alimentation que nous avons subie. Ce faisant nous suivrons l'exemple des pays étrangers où les plus heureux résultats ont été obtenus, et, comme il ressort d'une enquête de la Société des Nations, nous pourrions obtenir une réduction très sensible de la morbidité et de la mortalité par tuberculose.

Dr A. Herpin.

Cahiers du centre d'études Laënnec. — « La Responsabilité médicale », par le professeur de droit R. Savatier, est une étude concrète et précise qu'on ne saurait trop louer dans son ensemble. Mais, pour celui qui la prend, la responsabilité comporte aussi certains droits. Peut-être l'auteur se place-t-il à un point de vue strictement juridique; le médecin doit, lui, envisager le point de vue humain et sa liberté ne doit pas être trop limitée par celle du malade incompétent dont il peut avoir la vie entre les mains. Il convient aussi de tenir compte des circonstances et, pour ne l'avoir pas fait, certains jugements ont eu des conséquences regrettables, une augmentation importante de la mortalité dans des cas du même ordre, l'action du praticien étant paralysée par les condamnations prononcées. En fait, le contrat qui lie l'un à l'autre le malade et le médecin nécessite une collaboration qu'il appartient à ce dernier d'exiger, comme, dans nombre de cas, il lui appartient d'imposer sa volonté consciente; s'il n'arrive pas à convaincre, il doit se retirer. Sur le plan de l'humanisme médical, il ne peut y avoir de règles sans exceptions, et le médecin relève plus de sa conscience que de règles juridiques édifiées dans l'absolu.

« La Castration », par le P. Riquet et « l'Insémination artificielle », par plusieurs collaborateurs, sont des questions qu'il est délicat de traiter et qui gagneraient, pour certains de leurs aspects, à demeurer dans le domaine médical.

Or, il semble qu'un vent nouveau et imprévu a soufflé à travers les feuilles de ces *Cahiers* Il est des sujets et des détails sur lesquels, il y a quelques lustres, on aurait pudiquement jeté le manteau de Noé. D'autant que, publiées en brochures, ces questions sont répandues dans le public, et cela dans des termes d'une précision jusqu'alors réservée aux livres purement médicaux. Aussi ceux qui vivent dans le siècle sans en avoir adopté l'esprit peuvent-ils être quelque peu surpris du choix de ces sujets, comme de la manière circonstanciée dont ils sont traités dans des publications paraissant sous l'égide de ce groupement.

Le médecin, par *Louis Barjon* (Xavier Mappus, Le Puy). — Les plaisanteries plus ou moins amères, les médisances et même les calomnies pleuvent volontiers sur les médecins; certains littérateurs attisent à leurs dépens la curiosité du public et en tirent des avantages appréciables. Heureusement les médecins y sont accoutumés et ne s'en émeuvent guère : ils savent qu'il en est ainsi tant que les gens sont en bonne santé et ils savent aussi que, dès que cette santé est compromise, les mêmes ne pensent qu'à chercher auprès d'eux quelque secours et quelque consolation. Ils trouvent aussi leur revanche dans un livre comme celui de M. Louis Barjon : par un excès de modestie, laissant simplement parler les autres, comme le dit si bien dans la Préface le Professeur Lemierre, il a réuni dans cet ouvrage fort heureusement les textes des auteurs sur ce sujet depuis la Bible jusqu'aux contemporains. Ainsi apparait sous son vrai jour, à travers les siècles, le médecin qui, s'il ne guérit pas tous ses malades, soulage souvent et doit toujours consoler.

Mesure de l'Homme, par le *Professeur Rémy Collin*. — Homme de laboratoire, biologiste éminent, philosophe averti, le Professeur Rémy Collin réunit toutes les qualités pour apprécier les plus récentes acquisitions en anthropologie cosmologique et leur incidence sur les théories transformistes. Il ne trouve point dans ces théories l'explication de l'Homme, tant, par ses facultés intellectuelles et morales, il dépasse le niveau des autres êtres; le fossé profond qui les sépare constitue une rupture telle dans les processus évolutifs qu'une assimilation lui parait impossible. L'explication naturaliste de l'Homme ne saurait donc le satisfaire et il est amené à le séparer du Cosmos et à chercher ailleurs la cause première de cette différence essentielle. Il se base sur la théorie hylémorphique d'Aristote, avec les correctifs qui lui furent apportés au XIIIe siècle : toutes choses sont constituées par de la matière amorphe à laquelle s'adjoint une forme qui leur donne leur caractère distinctif. Cette forme, à travers les êtres, est progressive et atteint son degré de perfection chez l'Homme. Mais alors, cette forme parfaite est devenue l'âme qui est d'origine divine; aussi déborde-t-elle le cadre biologique et son caractère est d'être incorruptible et immortelle. En conclusion, d'accord avec Platon, c'est donc Dieu qui est la cause première et aussi la mesure de l'Homme. En conséquence, il conviendrait de substituer à l'humanisme anthropocentrique un humanisme théocentrique.

La coutume en Epidaure, par le *Docteur F. Poncetton*. — Pour éviter d'éveiller des susceptibilités toujours possibles, l'auteur s'est placé dans la patrie d'Esculape. Sous une forme plaisante, il donne à ses jeunes confrères des conseils qui seraient aussi profitables à leurs ainés. Il leur montre fort judicieusement que s'il est nécessaire de connaitre les opinions de leurs maitres sur les maladies, il leur faut aussi acquérir « une science autrement propre à leur valoir des mérites : c'est de connaitre les opinions de leurs patients touchant ces mêmes maladies ». Ainsi trouveront-ils à la fois plaisir et profit à la lecture de ce petit livre; mais que les malades s'en gardent : ils perdraient ainsi leurs illusions sur la maladie qui est souvent leur raison de vivre.

DANS LA PRESSE

Le sens (plastique) de soi-même. — M. Malcolm de Chazal, qui s'estime méconnu à Curepipe (Ile Maurice) où un destin jaloux l'a fixé, remet les choses au point, dans « La Nef » de mars, où il publie une *Philosophie du vivant :*

« J'ai la plus sincère et la plus totale certitude — et je dirai même que cela prend chez moi forme de credo — d'avoir dépassé, et de très loin encore, toute la poésie contemporaine, et rendu à l'état pygméen Baudelaire, Mallarmé, Va-

léry et Rimbaud — ce quatuor divin des disparus. Et cela pour la très simple raison que ma poésie est une cueillaison d'invisible total, alors que les leurs furent toutes puisées d'un invisible où la nature est encore en son écorce. Ce qui me sépare de ces « quatre grands », c'est qu'ils sont en deçà de moi dans l'invisible, malgré leur magie verbale, et par ce seul fait je les dépasse et très largement de l'épaule (...)

« (...) Sur ce plan de pensée, *Sens-Plastique* se situe. C'est le premier essai de *poésie métaphysique* depuis les *Upanisads*, œuvre des chantres de l'Inde. Mon œuvre n'est défendable que par elle-même. Si j'ai cru bon de tendre un échelon à ceux des esprits dont les pieds grêles et débiles les empêcheraient de venir jusqu'à moi, je n'ai pas pouvoir par cette exégèse cependant de les y hisser. Cet élan essentiel, seule l'œuvre pourra le leur donner — à condition que le lecteur accepte de rendre son corps de pensée non résistant, et se livre à cette poussée d'Invisible que l'œuvre contient. L'homme qui me lit connaîtra alors sur ces hauts plateaux un vent de spiritualité que nulle œuvre littéraire n'aura su jusque-là lui communiquer — souffle de l'Esprit devant lequel la philosophie courante se dilue et se meurt, car ma philosophie est celle du Vivant. »

Transports fluviaux en France. — D'une étude d'ensemble sur *La navigation intérieure en France*, que M. Marcel Jouanique publie dans le numéro de mars de la « Revue de Défense nationale » (et dont on rapprochera *Strasbourg construit un bateau par jour*, par René Tanguy, dans « France-Illustration » du 26 mars), tirons ces précisions :

« Sans atteindre le développement qu'ils connaissent en Belgique, en Allemagne et dans les Pays-Bas où les conditions géographiques se prêtent mieux qu'en France à la constitution d'un réseau navigable homogène, les transports fluviaux font preuve, dans notre pays, d'une vitalité remarquable. Quelques chiffres en fourniront la preuve : en 1938, 45.017.579 tonnes de marchandises ont emprunté la voie d'eau contre 132 millions de tonnes pour le chemin de fer et comme, d'autre part, le trafic de la voie d'eau s'est élevé à 8 milliards 256 millions de tonnes kilométriques pour 9.624 kilomètres de rivières et canaux fréquentés et celui du chemin de fer à 26 milliards 600 millions de tonnes kilométriques pour 42.000 kilomètres de voies, l'utilisation moyenne du kilomètre de voie navigable apparaît — toutes proportions gardées — comme supérieure de plus de 30 % à celle du kilomètre de voie ferrée.

« Cette même année 1938, l'ensemble de la flotte fluviale française (y compris les bateaux du Rhin et du Danube), composée de 12.900 unités environ et de 690 remorqueurs, représentait 4.800.000 tonnes de portée en lourd, alors que notre marine marchande ne totalisait que 3 millions de tonneaux de jauge correspondant à 4.500.000 tonnes de portée en lourd. Enfin, le trafic des ports intérieurs se chiffrait par 75 millions de tonnes manipulées contre 52 millions seulement pour les ports maritimes. »

L'art en Tchécoslovaquie. — De Raymond Cogniat, dans « Arts » (4 mars) :

« Il est bien certain que, déjà avant la guerre, l'art tchécoslovaque contemporain se situait à l'extrême pointe de l'avant-garde; sans s'être placé sous la dépendance de l'école française, il suivait des voies parallèles et poussait ses audaces aussi loin que nous-mêmes. Cette liberté et cet individualisme dont témoignaient les artistes étaient une manière de preuve de l'indépendance récemment conquise, la joie d'un pays qui, jusqu'alors soumis à de dures contraintes, avait enfin le droit d'adopter ses propres conceptions et de prendre la responsabilité de ses initiatives. Cette liberté de pensée longuement attendue, durement acquise, et qui s'épanouit entre les deux guerres pour tomber au début de cette dernière dans de nouveaux et redoutables périls, il est bien évident que les Tchèques ne sont pas disposés à y renoncer facilement. Ils admettent que l'art doit jouer un rôle important dans la vie sociale actuelle, même lorsque celle-ci adopte des structures politiques nouvelles et rigides. Le gouvernement actuel prévoit et a commencé d'instaurer certaines mesures dont nous aurons à reparler et qui prouvent cette volonté de tenir compte de la vie artistique. Mais en même temps et malgré les théories que l'on peut leur proposer, les artistes continuent de suivre leur tradition, c'est-à-dire celles dans lesquelles ils s'engagèrent au cours des années précédentes.

« A Prague, un musée provisoire d'Art moderne vient d'être ouvert au dernier étage de la Bibliothèque Nationale. Il contient les œuvres

des artistes tchèques les plus modernes; dans les salles consacrées à la peinture française, nous retrouvons les noms — réprouvés en d'autres lieux — de Picasso, de Matisse et de tous nos autres grands artistes.

« En ce qui concerne les artistes tchèques, Filla est toujours le chef de file, le plus admiré et le plus respecté; Filla, qui se rattache directement aux différentes étapes du cubisme; Spala, mort en 1946, et qui, lui, appartiendrait plutôt à la tradition des fauves, reste un des maitres les plus justement admirés. Joseph Capek s'exprime dans une forme très simplifiée et d'une naïveté consciente, proche peut-être de l'imagerie mais qui cependant se situe très loin de tout réalisme. La plupart des peintres tchèques se rattachent à ces deux mouvements : au fauvisme et au cubisme; au fauvisme par un goût sensuel de la couleur, par la générosité de la pâte; au cubisme par le goût d'une construction consciente, par une volonté d'austérité allant parfois jusqu'à la dureté, jusqu'à l'absolu intransigeant. Même un important mouvement surréaliste s'illustre par des artistes comme Musika, Sima, Janousek, Toyen et quelques autres. »

Théâtre et Cinéma. — C'est en 1929 que pour la première fois les recettes globales des cinémas dépassèrent à Paris celles des théâtres (230 millions contre 206). En 1939, l'évolution s'était précipitée : 373 millions pour les cinémas, 69 pour les théâtres. Or, ajoute Francis Ambrière qui donne et commente dans le « Figaro littéraire » (12 mars) ces chiffres révélateurs :

« Or, savez-vous quels sont les résultats pour les onze premiers mois de 1948? Les cinémas ont totalisé 5.400 millions, c'est-à-dire quinze fois seulement leur chiffre de 1939, et les théâtres 1.400 millions, c'est-à-dire plus de vingt fois leur chiffre d'avant-guerre. Si l'on réfléchit que le prix des places au théâtre n'a augmenté que dans la proportion de un à dix, il faut bien convenir que deux Parisiens d'aujourd'hui vont à la comédie pour un qui s'y rendait dans les derniers moments de la Troisième. »

Tristesse et désespoir. — Avec le relief et la verve qu'on lui connait, Paul Guth raconte dans le « Figaro littéraire » du 12 mars des *Choses vues et entendues à la répétition du « Pain dur »*. Et, pour finir, ce mot de Claudel : « J'ai horreur de la tristesse. Le désespoir, passe encore, mais la tristesse, non! »

Littérature chinoise. — D'un article de P. Demiéville, *La Chine n'est pas l'Orient*, dans les « Nouvelles littéraires » du 24 mars :

« (...) Mais, dans cet hermétisme, quelles délices pour le connaisseur lorsqu'il aura peu à peu isolé les ensembles rythmiques, reconnu les rimes si le texte est en vers ou bien, s'il est en prose, les parallélismes, les effets de symétrie ou d'antithèse qui scandent la respiration du discours! Littérature d'initiés, à la fois très archaïque et très artificielle, toute en formules et en conventions mais qui, par le jeu même de celles-ci, permet à l'écrivain de faire valoir son originalité et ses audaces avec une finesse de nuances, une richesse d'harmoniques, une liberté de moyens dont aucune autre littérature n'offre l'équivalent; tout le Taoïsme est une protestation contre l'artificiel, et il a donné à la Chine ses stylistes les plus raffinés. Au lecteur de saisir, par une intuition synthétique, ce qui lui est suggéré de manière indirecte, parfois si détournée qu'il lui faudra comprendre le contraire du sens littéral. »

Répertoire. — Gilbert Maire : *Les années de Bergson à Clermont-Ferrand* (« Glanes », Amsterdam, mars-avril). — Francis Jeanson : *L'Existentialisme* (*id.*). — Aurore Sand : *La mort de Chopin*, avec diverses lettres inédites de G. Sand de 1841 à 1849 (« Hommes et Mondes », mars). — M. Saint-René Taillandier : *Saint-Simon à la Trappe* (*id.*). — Pierre Bonnel : *Hegel et Marx* (« Critique », mars). — *Bibliographie des œuvres de Paul Valéry* (« Biblio », février).

Henri Bouchet : *L'éducation nouvelle en France* (« Etudes », mars).

Paul Lemesle : visite à *Louis Bréhier, historien de Byzance* (« Nouvelles littéraires », 17 mars).

Louis Papy : *Richesses et dévastations de la forêt landaise* (« Les Cahiers d'Outre-Mer », Bordeaux, octobre-décembre). — Eugène Revert : *Perspectives caraïbes* (*id.*). — J. Suret-Canale : *Quelques aspects de la géographie agraire au Sénégal* (*id.*). — Roger Coindreau : *Le Maroc industriel* (« Revue de Défense nationale », février (cf., dans « Carrefour » du 23 mars, *Le Pacte atlantique va donner au Maroc un rôle essentiel*, par René Branellec). — Jean Malabart : *L'Afrique Noire française et son économie* (« Larousse mensuel », mars). — André Siegfried : *L'Union Sud-Africaine* (*id.*).

VARIETES

FRANÇAIS ET ALLEMANDES. — Lorsque dans *Les Grandes Vacances*, en des pages tour à tour malicieuses ou émues, Francis Ambrière évoque les flatteuses revanches que le soldat captif obtient auprès des belles de la nation victorieuse, il constate que le renom de la galanterie française a conservé Outre-Rhin son crédit séculaire. Loin de nous l'ambition d'argumenter pour découvrir les causes lointaines d'un tel prestige. Si l'on s'avise de traiter ce thème délicat, il est prudent de s'abriter derrière l'autorité de témoins dignes de foi. Précisément, au nombre des contemporains de Louis XIV, dont le souvenir est maintenant effacé, se trouve par fortune un gentilhomme de bonne race, qui fut très cajolé des nobles dames du Saint-Empire. Dans les pays de langue allemande, les femmes, dit M. de La Colonie, « s'accommodent volontiers des complaisances qu'on a pour elles et des caresses qu'on leur fait, parce qu'elles n'en reçoivent guère; les hommes ne connaissent presque point les charmes de Vénus; ils se livrent à ceux de Bacchus et lui adressent presque toutes leurs offrandes ». Pareil jugement mérite certes d'être retenu; car M. de La Colonie n'a rien d'un faraud de garnison, grand friseur de moustache et insolent trousseur de cottes.

Il est le vivant portrait de son ancêtre La Bitarelle, qui mit sa gloire à pourfendre les huguenots sous les ordres de Montluc. De ce farouche aïeul, il a hérité la vocation guerrière; mais « sixième enfant d'une famille qui n'était pas bien partagée du côté de la fortune », il doit compter sur sa seule valeur pour forcer le destin. A l'âge de dix-sept ans, il dit adieu à ses parents et quitte son pays natal du Périgord. Dès son arrivée à la compagnie des Cadets, cantonnée à Charlemont, sur la frontière de Flandre, il se voue à l'étude des mathématiques, commerce austère que la Zulietta de Jean-Jacques estime incompatible avec le service des dames. Son ambition est alors de s'illustrer dans l'art des sièges et la défense des places. A titre d' « ingénieur volontaire », il obtient d'être envoyé devant Namur, où Vauban conduit les opérations; « et j'eus l'honneur, dit-il, d'être compris dans le nombre de ceux qui servirent le plus utilement ». Aussi les premières pages de ses *Mémoires* sont hérissées de termes techniques : glacis, bastion, courtine, épaulement, contrescarpe, ouvrage à corne, bonnet à prêtre, sans oublier cette fameuse demi-lune, qui doit sa renommée séculaire au vicomte de Jodelet.

Dans la vie privée, M. de La Colonie est ennemi des vaines prouesses. Alors qu'il est un bretteur redoutable, il ne dégaine qu'à bon escient, quand l'honneur l'exige, si l'on raille sa passion pour les mathématiques ou bien si, le jour de la parade, un officier crache par mégarde sur son habit. Au demeurant, c'est un garçon sage et réservé, qui dédaigne le jeu et les beuveries, fuit

les occasions prochaines et attend patiemment la fin de la guerre pour commencer son éducation sentimentale. Or, après la paix de Ryswick, une comtesse à l'œil averti, reconnaissant en lui un de ces jeunes gens de mérite qu'une femme d'expérience prend plaisir à former, lui offre place dans son hôtel parisien. Cette fois, M. de La Colonie, qui vient de quitter l'arme savante pour devenir cornette dans un régiment de dragons, se sent d'humeur à pousser sa pointe. « Je lui répliquai que je l'acceptais avec bien du plaisir, mais que je craignais que mes désirs n'allassent plus loin. — Ne craignez rien, me dit-elle en souriant, vous m'avez paru toujours très discret, continuez de l'être autant que je le souhaite et cela ne gâtera pas vos affaires. » La dame était veuve et s'acheminait insensiblement vers la quarantaine; mais sa beauté un peu mûre allait pendant deux ans suffire aux appétits du jeune affamé.

M. de La Colonie a même le bon goût de sacrifier à sa vieille comtesse une pétulante marquise qui le laisse maître de la petite-oie. Pour le mieux affrioler, la friponne accorde en effet la faveur d'un entretien dans son appartement, en l'absence des soubrettes. « A condition que vous serez sage » a-t-elle précisé. Ce qui, au Grand Siècle déjà, était une pressante invitation à ne l'être point. Malheureusement l'imprudente ne sait pas dissimuler à la comtesse, sa voisine, qu'elle a dessein de s'emparer du damoiseau. Sans plus tarder, M. de La Colonie qui n'entend pas perdre le bénéfice de sa première campagne, lève alors le siège, opère une savante retraite et va se retrancher sur le terrain conquis. Tant de vertu trouve enfin sa récompense. Car, entre autres bienfaits, la bonne hôtesse présente son protégé au marquis de Ricous. Et ce fut l'origine de la fortune de M. de La Colonie, qui devait par la suite devenir maréchal de camp des armées de l'électeur de Bavière.

Au moment où commence la guerre de la succession d'Espagne, un traité secret, œuvre de M. de Ricous, ambassadeur du roi de France en Bavière, assure à Louis XIV l'alliance de l'électeur. Avec l'agrément des deux souverains, l'ambassadeur offre donc à M. de La Colonie de prendre du service dans l'armée bavaroise, qui s'apprête à combattre contre les Impériaux. Celui-ci se hâte de traverser la Suisse pendant l'été de 1702; mais il n'a pas encore atteint le lac de Constance qu'il déplore déjà son ignorance de la langue allemande. Le soir l'a surpris au coin d'une épaisse forêt, où il ne trouve qu'un gîte misérable dans une maison isolée, à laquelle son esprit soupçonneux prête des airs de coupe-gorge. Durant la nuit, l'oreille au guet, il garde son épée et ses pistolets près de lui et lorsqu'il entend des pieds nus s'avancer vers son grabat, il oppose une vive résistance, qui a tôt fait de décourager les assaillants. A l'aube, « quelle fut ma surprise, écrit-il, quand au lieu de bandits que je croyais trouver, j'aperçus deux jeunes filles d'environ dix-huit à vingt ans, les plus charmantes que j'eusse vues. Elles étaient toutes nues et, suivant la coutume du pays, elles

avaient mis leurs chemises derrière le chevet de leur lit... Je me voulais mal d'avoir chassé ces deux jolies personnes, lorsque pendans la nuit elles s'étaient approchées de mon lit... » Mais pour M. de La Colonie l'heure est passée de se montrer entreprenant. Tenter une réconciliation tardive aurait risqué, dit-il, « de m'attirer une querelle dans une langue où je n'entendais rien ». Par bonheur, le destin lui réservait des proies de plus haut lignage.

Dès la première année de son séjour en Allemagne, l'officier français, qui est à la tête d'une compagnie de dragons bavarois, doit prendre ses quartiers d'hiver sur la frontière la plus éloignée de Munich, aux confins du royaume de Bohême. Mais à une lieue du village, où il se morfond, règne dans la capitale d'un minuscule état du Saint-Empire une jeune et jolie comtesse, veuve depuis un an. La mission d'une souveraine est assurément de protéger ses paisibles sujets contre les exactions des troupes voisines et c'est là un devoir, auquel on se soumet avec d'autant plus d'empressement qu'on tient de source sûre leur chef pour un très galant homme. « La comtesse m'envoya aussitôt un gentilhomme qui me complimenta de sa part, comme si j'avais été moi-même un souverain, et le compliment fut suivi d'un présent magnifique de gibier. » Tandis que M. de La Colonie se répand en protestations de dévouement, le maréchal des logis qui lui sert d'interprète commente avec une emphase sincère « la différence qu'il y avait de mes manières, dit l'officier français, à celles des officiers de leur nation, qui pour l'ordinaire ne sont pas fort gracieux ». C'est que le drôle, habitué aux coups de canne de ses compatriotes, tient en haute estime le nouveau capitaine qui, pour le défendre de la bastonnade, se battit en duel contre un major bavarois.

Quand la jeune veuve apprend, au rapport de son éclaireur, que la bonne mine du gentilhomme périgourdin est égale à sa réputation de courtoisie, elle prie à dîner M. de La Colonie qui obtient d'aller d'abord présenter ses très humbles respects à Mme la Comtesse. Celle-ci, « ravie qu'un étranger pût la voir dans toute sa splendeur de souveraine » veut l'éblouir par une audience solennelle. Flanqué de son fidèle maréchal des logis, M. de La Colonie, s'avançant entre une double haie de gentilshommes et de dames d'honneur, pénètre dans la salle de réception, où la souveraine l'attend, assise en un grand fauteuil de velours noir, juché sur une estrade que couronne un dais somptueux. Il doit subir la longue harangue d'un orateur officiel, dont les éloges hyperboliques mettent en déroute son interprète. Mais les muets truchements réussissent sans trop de peine à suppléer la défaillance de l'officieux maréchal des logis. « Au milieu de cette respectueuse cérémonie, je remarquai que la belle souveraine avait des yeux bien parlants, qu'elle savait ménager à propos et qui n'étaient pas toujours en cérémonie; je me serais volontiers familiarisé avec eux et j'y essayai en jouant aussi de la prunelle, comme si ç'avait été par hasard; mais il fallait en demeurer là, faute de pouvoir parler

ensemble. » Et malgré ce début encourageant, M. de La Colonie, qui ne voit point le moyen d'échapper aux servitudes de l'étiquette, appréhende fort l'ennui pour les jours suivants.

Au banquet du lendemain, il est assis à la droite de la souveraine, qui lui dédie œillades assassines et « souris gracieux », tandis que les plats se succèdent avec une désespérante lenteur et que la noble assistance, sans rien perdre de sa gravité, s'enivre en multipliant les libations à la santé de toutes les têtes couronnées de l'Europe. Au sortir de table, la comtesse s'enhardit et touchée par le désespoir de son hôte qui est toujours réduit au silence, elle avoue enfin qu'elle a quelque connaissance du français : « *Moi li parlir qu'un petit peu, Moncir.* » C'en est assez pour engager le dialogue et M. de La Colonie, charmé de cette révélation inespérée, peut alors déployer toutes les grâces du beau langage : « Si vous me laissez la liberté de vous faire voir combien ma nation chérit les Dames qui le méritent autant que vous, j'espère me dédommager de tout ce que j'ai souffert en ne nous parlant point. » En effet, le séduisant gentilhomme devient aussitôt maître de la place. A la première sommation, la citadelle, qui ne demande qu'à se rendre, bat la chamade et capitule, sans que l'ancien émule de Vauban ait la peine d'ouvrir la tranchée et de monter à la brèche.

D'un commun accord, on décide de bannir tout protocole et de vivre dans une douce intimité, où M. de La Colonie règne en maître adoré. « Il me suffisait de dire que c'était la manière de France, aussitôt cette Dame applaudissait, tant elle avait de goût pour ce qui se faisait à la Française. » Mais l'offensive des Impériaux vient troubler l'existence enchantée de la souveraine, qui pense succomber à la pâmoison, lorsque « son cher Français » reçoit l'ordre de rallier avec ses dragons l'armée de l'électeur. Au milieu des larmes et des sanglots, elle ne consent à se séparer de lui qu'après en avoir reçu maint serment d'éternel amour.

L'hiver suivant, M. de La Colonie, devenu lieutenant-colonel, doit conduire son régiment à Straubing, sur les bords du Danube, loin des états de la pauvre comtesse qui, bravant le ridicule, lui écrit dans son français hésitant une lettre passionnée, pleine de jaloux pressentiments : « *...fotre cher Comtesse ly être touchours ly même pour fous... mon cher quer, n'écoutir point stys petits Dames de fotre quartir, mais fenir promptement foir moi...* ». En lisant la tendre missive, M. de La Colonie se sent pénétré de reconnaissance. Mais la distance, l'incertitude des chemins coupés par les hussards ennemis, l'empêchent d'aller se jeter aux pieds de sa souveraine. Du moins, après avoir adressé à l'amante éplorée « une réponse des plus soumises et des plus consolantes », il résiste longtemps aux séductions de Straubing, où les femmes sont plaisantes et les mœurs faciles.

Enfin, bourrelé de remords, il succombe aux attraits d'une petite baronne, « Demoiselle très jolie et qui parlait bien français, ce qui est une marque d'une éducation distinguée dans ce

pays-là ». Tandis que les parents de la belle contemplent ses amours d'un regard débonnaire, celle-ci, très fière de sa conquête, prodigue avec fureur les gages de tendresse et, au départ des troupes, elle alerte tout le voisinage, en poussant des cris déchirants « comme une femme de village dont on enterre le mari ». La passion de la petite baronne n'est pas moins démonstrative, lorsque M. de La Colonie a la surprise de retrouver son amante à Munich, où il s'est replié après la désastreuse campagne de 1704. Elle vient lui « sauter au col » et, forte de l'assentiment maternel, se déclare prête à le suivre jusqu'en France. La scène est alors si touchante qu' « il n'y avait personne qui n'eût véritablement cru, dit-il, qu'elle m'aimait jusqu'à en devenir folle ». Pourtant M. de La Colonie oppose à ce jeu pathétique une froideur dédaigneuse. C'est qu'une expérience cruelle a maintenant désenchanté son cœur naguère épris.

Quelques mois auparavant, tandis que l'obsédait encore l'image désolée de la petite baronne au jour des adieux, il avait profité des hasards de la guerre, qui le rapprochaient du château familial; et sans prendre soin d'annoncer son arrivée, il voulut jouir de l'heureuse surprise de sa maîtresse. Mal lui en prit. Au lieu de l'accueil délirant qu'il se croyait en droit d'attendre, il se vit rabroué de la manière la plus offensante. On fit semblant de ne point le reconnaître et l'on affecta de ne plus savoir parler français. C'est qu'il y avait alors dans la ruelle de la fausse ingénue un prétendant à « mâchoire plus épaisse qu'un cheval de marais », rival fort soupçonneux et nullement décidé à quitter la place. L'amant déconfit avait lu les *Contes* de La Fontaine et le premier moment de fureur passé, il s'en fut méditer la leçon de *Joconde*. Aussi n'eut-il ensuite aucun scrupule à tirer sa révérence à la jeune beauté de Straubing, miraculeusement retrouvée à Munich. Et soucieux de son repos, il ne cessa désormais d'opposer une prudente réserve aux tentations germaniques.

Hubert Fabureau.

A PROPOS DE FLAUBERT. LE MARIAGE DE SES GRANDS-PARENTS MATERNELS. — Un hasard complaisant nous a fait découvrir récemment un document qui apporte une contribution à la connaissance de Gustave Flaubert; il s'agit de l'acte de mariage (ou plutôt des deux actes de mariage) de ses grands-parents maternels : l'officier de santé Fleuriot et Charlotte Cambremer de Croixmare.

Dans son ouvrage *Flaubertisme et Bovarysme*, paru à Rouen en 1912, Félix Clérembray affirmait que « si le mariage religieux de Fleuriot avec Mlle Cambremer de Croixmare eut lieu, il a été vérifié qu'il n'en reste pas de trace et l'on peut admettre qu'il est douteux qu'on ait été à l'église, eu égard à l'époque ».

Or la lecture d'un registre d'état civil, échappé à l'incendie des Archives municipales de Pont-l'Evêque en 1944, permet de retrouver la trace perdue par Clérembray. Et cette lecture est bien curieuse.

Le registre des actes des baptêmes, mariages et inhumations de la paroisse St-Michel de Pont-l'Evêque pendant l'année 1792 porte mention du mariage des grands-parents de Flaubert, le 6 novembre et le 27 novembre.

Pourquoi ces deux dates? C'est que, à la date du 6 novembre, et faisant suite à l'acte de mariage de Jean-Baptiste François Prosper Fleuriot et d'Anne Charlotte Justine Camille Cambremer (mariage religieux célébré par le curé de St-Himer, en présence du curé constitutionnel de Pont-l'Evêque), le registre porte la mention suivante : « clos et arrêté par nous maire de la commune de Pont-l'Evêque, en exécution de la loi du 27 septembre dernier ». Par cette loi, les curés des paroisses, jusqu'alors chargés de la réception des actes de l'état civil, étaient remplacés par les membres des municipalités locales et des conseils généraux des communes.

Et le 27 novembre suivant, Fleuriot et Charlotte Cambremer durent se présenter à nouveau à la salle publique des séances de la municipalité pour être unis en mariage conformément à la loi.

Pourquoi l'acte de mariage régulièrement transcrit le 6 novembre fut-il jugé insuffisant et entraîna-t-il une nouvelle comparution des époux devant l'officier public le 27 novembre? Etait-ce tout simplement une précaution de l'officier municipal chargé de la transcription des actes? C'est bien probable.

Quoi qu'il en soit, Clérembray ne paraît avoir eu connaissance que de l'acte civil du 27 novembre. Et il est intéressant, à plusieurs titres, de relire le registre à la date du 6 novembre.

L'acte est ainsi rédigé :

> L'an de J.-C. mil sept cent quatre vingt douze et le premier de la République française, le six novembre, après avoir publié en la manière accoutumée au prône de la messe paroissiale les bans de la promesse de mariage entre Jean Baptiste François Prosper Fleuriot officier de santé, fils majeur de Jean Baptiste Joseph Fleuriot et d'Anne Françoise Lepoutrel, originaire du bourg d'Argence d'une part, et Anne Charlotte Justine Camille Cambremer fille majeure de Nicolas Guillaume Justin Cambremer et d'Anne Françoise Jeanne Marguerite Fouet originaire de cette paroisse d'autre part, sans qu'il se soit trouvé aucune opposition, je soussigné Curé de la paroisse de Saint-Himer, avec la permission du citoyen curé de Pont-l'Evêque après la cérémonie des fiançailles, leur ai donné la bénédiction nuptiale, les rites de la Ste Eglise catholique, apostolique et romaine duement observés, et j'ai reçu leur mutuel consentement de mariage en présence de Nicolas Guillaume Justin Cambremer, de Pierre Joseph Allais, d'Anne Charlotte Marguerite Esther Thierry épouse dudit Pierre Joseph Allais, de Jean Baptiste Louis Michel le Chevallier, Jacques Charles Louvet, Charles Jacques Antoine Houssaye et de Jean Baptiste Bourée, curé de cette paroisse, Parents et amis soussignés après lecture.

Suivent les signatures. Et Mlle Cambremer signe, sans hésiter,

« Cambremer de Croixmare ». La même signature, bien que d'une plume moins assurée, figure au bas de l'acte du 27 novembre. La jeune épouse de l'officier de santé Fleuriot protestait ainsi publiquement contre les usages nouveaux, tenant à l'addition de « Croixmare » à son patronyme.

Qu'était-ce donc que ces Cambremer de Croixmare? Sur leur noblesse, les Flaubertistes se sont depuis longtemps expliqués. La Varende, après René de la Vigne, nous a rappelé qu'il ne saurait être question de l'illustre famille des marquis de Croixmare qui avaient abandonné tout nom patronymique.

Si d'autre part « le mariage si disproportionné de Charlotte Cambremer de Croixmare avec Jean-Baptiste Prosper Fleuriot, médecin sans réputation », fit scandale à l'époque, nous devons laisser la responsabilité de cette affirmation à Charlotte Corday, citée par la seule Mme Commanville.

Mais on nous permettra cependant de rappeler que des personnages curieux avaient contribué à enjoliver singulièrement l'arbre généalogique de Mlle Cambremer de Croixmare.

Le père de Charlotte Cambremer, plus timoré que sa fille, n'apposait au bas de l'acte de mariage, que nous venons de transcrire, que son seul patronyme; « homme de loi » à Pont-l'Evêque, le ci-devant sieur de Croixmare avait été référendaire en la Chancellerie du Parlement de Normandie et avocat au Grand Conseil du Roi. Fils d'un premier huissier audiencier au bailliage et Vicomté d'Auge, il s'était attribué le nom de sieur de Croixmare, mais n'avait jamais revendiqué son appartenance à la noblesse. Il avait épousé en 1760 sa propre nièce, Anne Françoise Jeanne Marguerite Fouet, la fille de sa sœur.

Cette famille Fouet, originaire de Caen, s'était, elle, attribué des blasons, lors de l'enregistrement des armoiries par les commis de Vanier en 1696. Le père d'Anne Fouet, Charles Fouet, fils d'un marchand de Pont-l'Evêque, avait le titre de Conseiller du Roi, cumulait à Pont-l'Evêque les deux charges de Procureur en l'Election et de greffier de la Subdélégation et y joignait encore le petit office de Procureur du Roi en l'Amirauté de Dives. Outre la future Mme Cambremer de Croixmare, il avait eu trois enfants : une fille épousa un apothicaire Thierry, mariage dont naquit celle qui devait devenir Mme Allais (alias Mme Aubain d' « Un Cœur simple ») — un fils, Charles Justin Fouet du Manoir, Conseiller assesseur civil et criminel au Bailliage d'Auge. — Un second fils, enfin, Charles François Fouet, qui fut assurément parmi les ancêtres de Flaubert celui qui lui procura la plus inoubliable impression; et le personnage en valait la peine (M. René Rouault de la Vigne nous l'a présenté dans une étude sur les ancêtres normands de Gustave Flaubert, parue dans le *Journal de Rouen* le 25 décembre 1921).

Avocat au Bailliage d'Auge, Charles François Fouet avait épousé

en premières noces, en 1757, une demoiselle de la Vigne, riche héritière élevée chez les Dominicaines de Pont-l'Evêque. Resté veuf sans enfant, Charles François Fouet obtenait un office lui conférant les honneurs et les prérogatives de la noblesse : la charge de Conseiller auditeur en la Cour des Comptes, Aides et Finances de Normandie. Il se souvint alors qu'il possédait, dans la sergenterie de Honfleur, une terre qu'il tenait en ferme pour son possesseur réel, le duc d'Orléans, et il adjoignit à son patronyme le nom de ce fief, Crémanville. En 1764, le Conseiller de Crémanville épousait Marie Adélaïde Danycan d'Annebaut, fille du marquis d'Annebaut (héritier de l'un des plus puissants armateurs de l'époque) et de Noble Dame Claude Charlotte de Tilly de Blaru, descendant deux fois, par les femmes, de la Maison de France. M. de Crémanville, petit-fils d'un marchand de Pont-l'Evêque, devenait le cousin issu de germain des Duchesses de Nivernais et de Mortemart. Mme de Crémanville, née Danycan d'Annebaut, mourut, laissant son mari veuf pour la deuxième fois et toujours sans enfant.

Fouet de Crémanville se maria pour la troisième fois, avec la fille d'un négociant de Rouen qui vint à propos renflouer une situation financière quelque peu compromise. Il s'octroya un nouveau titre en acquérant à Saint-Julien-sur-Calonne, à une lieue de Pont-l'Evêque, les terres possédées en fief par une antique famille de Saint-Pierre; et il alla jusqu'à se prétendre, au mépris des droits du Chapitre de Chartres, possesseur du patronage de l'Eglise de Saint-Julien, seul Seigneur et Patron honoraire de Saint-Julien-sur-Calonne. Il eut enfin une fille, Aglaë. Deux ans après cette naissance, il résigna, moyennant deniers comptants, son office de Conseiller à la Cour des Comptes, Aides et Finances de Normandie, et obtint du roi des lettres d'honneur lui permettant de jouir des honneurs, prérogatives de noblesse, rang, séance, exemption, dont jouissent les autres conseillers auditeurs honoraires (cet « aristocrate truand », si représentatif de la bourgeoisie vaniteuse du XVIII[e] siècle, Flaubert le caricaturera dans *Un cœur simple* sous le nom de marquis de Grémanville).

Ce rappel succinct des origines de Charlotte Cambremer de Croixmare nous permet de donner une explication à ce fier refus d'apposer un seul patronyme sur les registres de l'état civil de 1792. Il est à noter que cette manifestation d'audace, Mlle de Croixmare était seule à l'oser, en ces temps nouveaux; nous n'avons, en effet, retrouvé, dans les registres de l'époque révolutionnaire, aucun autre ci-devant se permettant d'affronter ainsi la loi. Cambremer de Croixmare elle était, Cambremer de Croixmare elle signait. Et ceci nous laisse supposer qu'elle avait cet état d'esprit du gentilhomme terrien que l'on retrouvera chez Flaubert.

La lecture de l'acte du 6 novembre 1792 vient en outre apporter la preuve que le mariage religieux de Fleuriot et de Charlotte

Cambremer de Croixmare eut lieu, bien que célébré par le clergé constitutionnel.

On a souvent reproché à Flaubert son athéisme (ce qui reste à prouver), l'attribuant à l'influence de son milieu et à son éducation. Ce n'est certes pas dans la lignée maternelle que l'on trouverait des arguments en faveur de cette thèse. Mme Fleuriot mourait le 8 septembre 1793 en donnant le jour à Anne Justine Caroline Fleuriot qui devait devenir la mère de Gustave Flaubert (signalons en passant que Caroline Commanville, la nièce de Flaubert, a propagé une erreur de date en faisant naître la mère de son oncle en 1794). Le docteur Fleuriot confiait sa fille, quelques années plus tard, à deux anciennes maîtresses de Saint-Cyr qui tenaient un pensionnat à Honfleur, et ce n'est pas dans cet établissement que devaient se répandre les idées voltairiennes. Flaubert, lui-même, en transférant le souvenir de sa mère, dans *Un cœur simple*, au compte de Virginie Aubain (Gérard-Gailly nous l'a rappelé), évoque ce pensionnat en nous parlant d'un couvent d'Ursulines.

Dr Jean Bureau.

GAZETTE

Légion d'Honneur. — *Le* Mercure *est heureux de relever, dans une récente promotion de la Légion d'Honneur, le nom d'Achille Ouy, promu officier.*

Richard Maguet. — *La galerie Maurice, 140, boulevard Haussmann, rassemble en ce moment et jusqu'au 20 mai une partie de l'œuvre du peintre Richard Maguet qui fut tué en juin 1940 à l'âge de 44 ans.*

Cette rétrospective vient à son heure. Au milieu des folies dont nous accable notre époque, elle nous apporte un enseignement et un réconfort. Elle nous fait aussi mieux mesurer ce que l'art français a perdu en la personne d'un tel peintre.

Il fut l'un de mes meilleurs amis. J'ai été le premier à l'accueillir à Paris en l'année 1913. Il avait à peine 17 ans et débarquait d'Amiens, envoyé vers moi par le sculpteur Albert Roze dont nous avions tous deux été les élèves. Dès l'abord je fus frappé par son visage si franc, si ouvert et par la ferveur toute pure qui paraissait l'animer. Les années n'avaient en rien démenti cette première impression... Mais je n'ai pas la place de dire ici tout ce que je voudrais sur le cher ami disparu, sur ses débuts et sur sa difficile ascension. Au reste, cela a été dit en partie dans un album publié dès 1941 par les soins de Fernand Mourlot, lequel contient, outre de bonnes reproductions, deux excellentes études dues au peintre Henri Portal et au philosophe Jean Grenier qui furent aussi ses amis.

★

Né peintre, il ne vivait que pour sa peinture. Insensible aux artifices des modes, ennemi de tout tapage, comme l'ont montré les deux commentateurs précités, il restait simple et vrai; fidèle aux plus saines traditions et fidèle à lui-même.

Au sortir de la première guerre mondiale, qu'il avait faite comme fantassin dans les conditions les plus dures, il avait dû s'adonner à des travaux ennuyeux et sans gloire pour des imprimeurs; et

entre deux labeurs publicitaires, il retournait à sa chère palette, dans cette mansarde de la rue Saint-Honoré où il avait à peine la place de remuer, avec sa femme et son petit garçon.

Alors, sa fringale de peinture explosait sur des toiles encore mal accordées, bien sûr, mais où déjà la matière était belle et pure et, d'année en année, je voyais s'affirmer sa maîtrise.

Comme il aimait la vie et avec quelle généreuse ardeur il se donnait à son art et à l'amitié! Sans cette générosité du cœur, ce don constant de soi-même, l'artiste est bien démuni et ne peut aller fort loin; mais ces qualités il les possédait comme personne.

« Je veux, disait-il, qu'on puisse regarder ma peinture de tout près. » Il voulait qu'elle vaille quelque chose par la qualité même de la pâte, que chaque coup de pinceau eût sa signification.

Certains l'ont apparenté à Chardin; on a dit aussi qu'il voisinait avec les frères Le Nain, dans ses dernières compositions. Moi, je trouve qu'à beaucoup d'égards, il ressemblait à Corot — même au physique. Il en avait la bonhomie rustique et ce même tendre regard appuyé sur les moindres choses de la nature. Je découvre chez Maguet le même goût de simplification, surtout dans les figures où les tons clairs largement posés sont franchement soulignés par le noir des ombres. Comme son grand devancier il excellait dans les croquis; traits rapides à la mine de plomb, où presque tout est déjà dit sur la toile à venir, son armature et le sentiment général qu'elle doit exprimer.

Tandis que j'écris, j'ai sous les yeux une peinture de lui d'assez petite dimension. Elle représente simplement une chaise vue de dos, et derrière elle se voit un cartonnier adossé à un mur. Il y a des papiers qui dépassent. Un petit carton usagé traîne sur le plancher. Un rouleau s'appuie au mur vers la droite. Tout cela est brossé dans des tons bruns gris et verts assourdis. La chaise brune est solide, elle arme entièrement la page. La périphérie est grise et beige sans aucun heurt et dans cette discrète symphonie, éclate vers le centre une petite fanfare. C'est un papier blanc qui apparaît au travers du dossier de la chaise et un peu plus bas un morceau d'étoffe rouge. De quel prix sont ce rouge et ce blanc! Comme ils sont justes et qu'ils sont bien amenés là. Après plusieurs années je n'ai pas encore fini de m'en délecter et je puis toujours, dans la représentation de ces humbles objets, faire de nouvelles découvertes.

Qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve que les peintures sont durables davantage par leurs valeurs que par leurs couleurs. Certaines nous séduisent par une sorte de choc coloré que nous subissons de prime abord; mais le plus souvent ce premier effet va s'atténuant et nous ne retrouvons plus par la suite le charme de la première heure. J'ajoute que les terres et les ocres qu'il affectionnait sont plus solides que les couleurs brillantes dont on sait bien qu'elles sont vite altérées par le temps.

De même qu'il y eut pour Corot la révélation de l'Italie, il y eut pour Richard Maguet la révélation africaine. C'est en 1932 qu'il obtint une bourse pour aller peindre en Alger à la villa Abd el Tif. Après toutes les misères de la vie parisienne, quelle libération! et quel épanouissement!... Mais encore une fois, dans le cadre de cette trop courte étude, je ne puis décrire toutes les étapes de son œuvre, hélas si tôt arrêtée.

On verra à l'exposition, auprès des paysages, des figures et des natures mortes, les grandes compositions qui datent des dernières années. Elles nous contentent par leur sérénité, leur équilibre et la lumière intérieure qui les baigne. Dans certaines apparait un véritable sentiment religieux.

Je m'arrête un instant devant cette grande page toute en longueur, qui n'est que la maquette d'une décoration que le directeur des Beaux-Arts, Robert Rey, lui avait commandée pour la ville de Pontoise, à laquelle il travaillait encore au début de la guerre et qu'il n'a pu mener tout à fait à son terme. Cette harmonieuse réunion de jeunes personnages, jouant ou étudiant, nus ou habillés, devant ce lumineux décor d'Ile-de-France, présente, sous des dehors ingénus et une apparente simplicité, de singulières audaces. Qu'on regarde de près la nature morte qui gît dans l'herbe au premier plan : la bouteille, le panier et le pain; il y a là un morceau d'une magnifique venue et digne du meilleur Courbet.

★

Il y a une peinture de Maguet au musée d'Amiens. Celui d'Alger, sous la direction du sympathique Jean Alazard avait su acquérir quelques-unes de ses meilleures œuvres. Le musée du Luxembourg possédait trois tableaux de lui; mais notre musée d'Art moderne (pourtant peu avare de sa place pour des œuvres d'art douteuses) n'en a retenu que deux, lesquels sont aussi mal accrochés que possible. Le meilleur, une grande vue d'Alger, a été éliminé et l'un des deux qui restent n'est venu là que par accident : il avait été donné par l'artiste pour une vente de charité!

La critique n'avait pas particulièrement gâté notre ami. Que peut bien dire le bavard, à l'affût de la dernière surenchère de la mode, devant un Maguet? que dirait-il devant un Corot? C'est apparemment trop simple et la glose de certains critiques ne trouve pas là de support suffisant.

De nos jours, les artistes comme Richard Maguet doivent se contenter de peu de suffrages. Ceux qu'il avait recueillis étaient de la meilleure qualité; quelques-uns de ses grands aînés le plaçaient très haut et attendaient beaucoup de lui.

Un jour, c'était si je me souviens bien en 1931, je baguenaudais dans la rue de Seine, en compagnie du peintre Charles Dufresne. Nous devisions aux devantures des marchands de tableaux. Je savais qu'à la vitrine de la galerie Vildrac figurait une belle toile

de Richard; elle représentait une femme à demi étendue qui découvrait un superbe genou et j'attendais avec curiosité la réaction de mon ami. (Dufresne avait le goût le plus sûr et le jugement le plus intransigeant; nous étions plusieurs à l'écouter comme un oracle.) Arrivé devant la peinture, il médita un instant, puis, m'empoignant le bras, il proféra : « Mon vieux, il n'y a pas d'erreur, de tous ceux de son âge, c'est lui le meilleur! »

Ami lecteur, si vous en avez le loisir, si vous n'êtes pas trop éloigné de la capitale et si votre vision n'est pas définitivement corrompue, allez passer une heure en compagnie de Richard Maguet, je vous assure que ce ne sera pas une heure perdue. — BERTHOLD MAHN.

Sottisier. — *Avec l'Espagne, estimeraient les Américains, il n'y a pas à se gêner... En cas de guerre, elle n'a d'autre alternative que la belligérance ou la neutralité.* (Madrid, *cité par* Le Monde, 2 *avril* 1949.)

Les savants rencontrent des araignées géantes vénéneuses... (Caliban, n° 17, p. 17.)

J'ai un dernier instant de satisfaction en voyant les deux pieds de Gary se détendre et arriver pile dans les mâchoires du monsieur en gabardine qui crache trois douzaines de dents et s'effondre en jurant comme un charretier (...) Le monsieur en gabardine n'a pas bonne mine : il se tamponne la figure avec un mouchoir tout rouge et on voit ce qui lui reste de dents quand il ouvre la bouche. — (*Roman de Vernon Sullivan.* France-Dimanche, 14 *mars* 1948.)

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 6753
Dépôt légal : 2e trimestre 1949.